ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

MANUEL DE MÉDECINE PRATIQUE,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

AUQUEL ON A JOINT QUELQUES FORMULES;

A l'usage des Chirurgiens et des Personnes charitables qui ſe dévouent au service des Malades dans les Campagnes.

Par le C. GEOFFROY, *Associé de l'Institut National, Correspondant de la Société de Médecine de Paris, ancien Profeſſeur et Docteur de la ci-devant Faculté de Paris.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez G. DE BURE l'aîné, Libraire de la Bibliothèque Nationale, rue Serpente, n°. 6.

AN IX. (1800, v. st.)

E III 25

MANUEL DE MÉDECINE PRATIQUE.

SECTION TROISIÈME.

Des Maladies provenant d'épaissiſſement de la Lymphe.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Obstruction en général.

On donne le nom d'obstruction à un engorgement des vaiſſeaux lymphatiques et des glandes, produit par une lymphe épaiſſe et gluante, qui bouche leurs cavités. On reconnoît cette maladie par la dureté, la rénitence et l'augmentation de

volume de la partie affectée, et on distingue quelle est cette partie tant par la place qu'elle occupe et qui est le siége de l'obstruction, que par le dérangement des fonctions du viscère ou de la glande obstrués.

Quoique cette maladie ne soit pas incurable, cependant les obstructions sont en général opiniâtres et difficiles à guérir, sur-tout si elles datent déjà depuis un temps un peu considérable, ou si elles attaquent des personnes d'un tempérament sec et bilieux, dont les humeurs sont âcres et épaisses. D'ailleurs les obstructions des viscères attirent souvent le marasme, quelquefois la phthisie, et encore plus fréquemment la bouffissure et l'hydropisie. En général la plupart des maladies chroniques sont dues aux obstructions, comme on le verra dans le détail des obstructions des principaux viscères. Au reste cette espèce de maladie se présente fréquemment dans la pratique, et demande une grande attention pour la combattre dans son commencement.

TRAITEMENT. Pour procéder sûrement dans le traitemenr des obstructions, il faut commencer par délayer et détremper la matière épaisse qui les forme, et sur-tout si on a affaire à un tempérament sec, bilieux et échauffé. Ainsi on insistera pendant quelque temps sur l'usage du petit-lait, des tisannes et apozêmes délayans, composés de plantes chicoracées, pissenlit, chicorée,

bourrache,

bourrache, cerfeuil, scolopendre, etc., de racines de patience, chardon-roland, ainsi que sur les lavemens, les fomentations émollientes sur la partie affectée, les bains, les demi-bains, etc.

Ensuite on emploiera les apéritifs les plus doux, tels sont le sel ammoniac, la terre foliée du tartre, le tartre martial soluble, les sels alkali essentiels, que l'on ajoutera aux apozêmes et bouillons, ayant soin pendant ces préparations de purger de temps en temps le malade, et de le tenir à une diète plus ou moins exacte, évitant sur-tout le laitage, les graines, comme pois, fêves, haricots, et les alimens salés et épicés.

Le malade étant ainsi préparé, on passera aux opiates ou aux bols apéritifs, continuant toujours quelque boisson, qui puisse délayer ces remèdes dans l'estomac, et faciliter leur passage dans les secondes voies. Ces apéritifs sont 1°. les résineux: le jalap, la scammonée, la gomme ammoniac, etc. 2°. Le mercure et ses préparations. 3°. Les différentes préparations martiales, la limaille, l'œthiops martial, les saffrans de Mars. 4°. Sur-tout et principalement le savon, qui est un excellent fondant de la lymphe. On composera avec ces différens médicamens des opiates, des pilules, des tablettes, ayant toujours soin d'y joindre soit des apozêmes, soit des bouillons délayans, pour faciliter leur action, empêcher qu'ils ne produisent quelque irritation, et purgeant de temps en temps, pour emporter les matières que ces remèdes auront

fondues. Cette méthode de traiter les obstructions est peut-être un peu longue, mais c'est la seule qui puisse les guérir radicalement.

J'ajouterai ici que si les obstructions dépendent de quelque vice particulier soit dartreux, soit vénérien, soit scrophuleux, on ne peut espérer de les guérir qu'en détruisant les différentes causes par les remèdes propres à chacun de ces vices particuliers.

CHAPITRE SECOND.

Du Squirrhe en général.

DIFFÉRENCE *du Squirrhe d'avec l'Obstruction.* Le squirrhe est une tumeur dure, renitente et insensible, formée par une lymphe épaissie, concrète, et parvenue au dernier degré d'épaississement et de dureté ; il est une suite de l'obstruction, mais il en diffère en ce que dans celle-ci les vaisseaux, dans lesquels la lymphe est engorgée, jouissent encore de leur action, au lieu que dans le squirrhe la lymphe est tellement concrète, qu'elle ne forme plus qu'un corps solide avec les vaisseaux qui la contenoient, et qui ont perdu leur action et leur vitalité. Aussi le squirrhe est-il toujours indolent, lorsqu'il est parfait ; et si quelquefois on y ressent de la douleur et de la chaleur, sur-tout lorsqu'il dégénère en cancer, ce sentiment dépend, non du squirrhe,

squirrhe, mais des vaisseaux voisins et des membranes qui l'environnent. Ainsi tout squirrhe est une obstruction dure et indolente, mais toutes les obstructions ne sont pas à beaucoup près des squirrhes. Le squirrhe est parfait et confirmé, lorsqu'il n'y reste plus aucune sensibilité; et quand cette partie est encore un peu sensible, c'est une marque que le squirrhe n'est pas encore entièrement parfait, ce n'est qu'une obstruction ou tumeur squirrheuse.

D'après cela on voit que les mêmes causes qui ont produit l'obstruction, amènent à la longue le squirrhe, et que les effets de ces deux maladies sont les mêmes, à la sensibilité près.

Si l'obstruction est souvent longue et difficile à guérir, le squirrhe l'est encore davantage; il n'est même nullement susceptible de guérison, lorsqu'il est confirmé; on ne peut rendre la vie à une partie qui l'a perdue. Ce n'est que dans son commencement, lorsqu'il n'est pas encore parfait, et qu'il y a un reste de vie et d'action dans les vaisseaux, qu'on peut avoir quelque espoir de guérison; mais alors il faut user de la plus grande circonspection dans le traitement, de peur qu'en voulant le fondre, on n'excite de l'irritation et de l'inflammation dans les vaisseaux voisins et dans les parties environnantes, ce qui lui feroit prendre un caractère carcinomateux. Ainsi, le squirrhe est une maladie déjà très-fâcheuse par elle-même, et de plus parce que souvent le malade est menacé

d'un cancer. Ce qui peut arriver de meilleur, quand il est confirmé, c'est qu'il reste dans le même état.

TRAITEMENT. Lorsque le squirrhe est parfait, et que cette tumeur lymphatique est très-dure, et absolument indolente, il n'est plus susceptible de guérison, il seroit même très-dangereux d'en tenter la résolution ; ainsi on doit alors se contenter d'un traitement palliatif, dont je vais bientôt parler. Mais si le squirrhe n'est pas encore confirmé, s'il a encore un reste de vie et de sentiment, on peut essayer de le résoudre. Comme cette maladie n'est qu'une obstruction portée au dernier degré, le traitement doit être absolument le même que celui que je viens d'indiquer pour les obstructions, avec ces différences 1°. que comme la matière de l'engorgement est beaucoup plus dure et plus compacte, il faut insister d'abord longtemps sur les délayans, tant en tisannes qu'en bouillons, et sur les bains ; 2°. que lorsqu'on fera ensuite usage des apéritifs et des fondans, on choisisse les plus doux et les moins irritans ; 3°. qu'on les suspende de temps en temps pour revenir aux délayans, et sur-tout qu'on en arrête l'usage, pour peu qu'ils excitent la moindre irritation. Quant aux apéritifs, ceux qui conviennent le mieux sont les préparations mercurielles, qui ne sont ni émétiques ni purgatives, telles que l'æthiops minéral, le mercure doux ; mais il faut éviter les résineux purgatifs, qui conviennent dans

le traitement des obstructions, mais qui sont trop chauds et trop irritans dans le squirrhe.

Tel est le plan qu'on doit suivre pour le traitement interne du squirrhe. Si le mal est placé dans une partie extérieure, on y joint le traitement externe et l'usage des topiques. Ainsi, on commencera par appliquer, pendant du temps, des cataplasmes simplement émolliens, avec les pulpes de mauve, guimauve, bouillon-blanc, poirée, pariétaire, etc., puis on passera à des cataplasmes un peu plus résolutifs, avec les feuilles de jusquiame cuites dans du vinaigre, avec les racines et les feuilles de ciguë, de patience, et même d'arum, d'hellébore et de bryone, prenant garde seulement que ces derniers n'excitent des boutons sur la peau par leur âcreté, auquel cas on modéreroit leur action en y mêlant des farines résolutives. Enfin, on appliquera des emplâtres fondans, le diachylon gommé, l'emplâtre de vigo *cum mercurio*, celui de mucilage, de bétoine, qui étant émolliens, pourront être mêlés avec les deux premiers : il en est de même de l'emplâtre de savon. On peut aussi faire quelques onctions mercurielles, ou bien avec les huiles de palmes, de vers, de briques, dans lesquelles on aura fait dissoudre un peu de savon. Mais pendant l'usage de ces remèdes, tant internes qu'externes, il faut avoir la plus grande attention que le squirrhe ne s'échauffe pas, car alors il faudroit revenir aux seuls émolliens, tant intérieurs qu'extérieurs.

Quelquefois il arrive que la tumeur squirrheuse au lieu de se résoudre, tourne à suppuration, terminaison presque toujours mortelle dans les squirrhes intérieurs, mais ordinairement favorable dans les extérieurs ; alors il faut favoriser cette suppuration par l'usage des topiques résolutifs ; et lorsque la tumeur sera molle et qu'on y sentira de la fluctuation, il ne faudra pas se presser de l'ouvrir trop tôt, afin que le pus séjournant, puisse ronger et détruire toutes les duretés et les callosités, qui sans cela pourroient rester. De plus, pour ouvrir la tumeur, on se servira plutôt de la pierre à cautère que de l'instrument, afin que ce caustique puisse fondre les callosités.

Enfin, si le squirrhe extérieur ne peut se résoudre ni venir à suppurer, il ne reste de ressource que dans son extirpation. Mais avant que d'en venir à cette opération, il faut examiner s'il n'y a aucun vice dans le sang qui ait pu donner lieu à la maladie, si la tumeur est mobile et peut se détacher en entier, enfin si l'endroit où elle est placée ne donne pas lieu de craindre de blesser quelque nerf ou quelque vaisseau considérable en voulant l'enlever, ce qui demande toute la circonspection du chirurgien.

Mais si le squirrhe est confirmé et incurable, il faut se contenter d'un traitement palliatif. On aura donc soin de prescrire un régime adoucissant, évitant les alimens âcres et salés, les liqueurs spiritueuses, même le vin, et tout ce qui peut

agiter le sang. On observera les mêmes attentions et la même modération pour le mouvement, l'exercice et les passions, en un mot, pour toutes les choses non naturelles. On aura soin de désemplir de temps en temps les vaisseaux par quelques saignées, on lavera beaucoup le sang par l'usage du petit-lait, des boissons délayantes légèrement apéritives, et par celui des bains, sur-tout si on craint que la tumeur ne devienne carcinomateuse. Si on emploie quelques apéritifs, il faut qu'ils soient très-doux, et plutôt en lavage et en boisson qu'en substance. Enfin, il faut éviter que la tumeur ne frotte contre quelque corps dur, ne la pas manier durement ni trop souvent, ne la couvrir d'aucune emplâtre, ni corps gras et huileux, mais simplement la tenir chaudement avec du coton ou de la laine fine. Par ces précautions on évite que la tumeur squirrheuse ne s'enflamme, ne devienne cancéreuse, et quelquefois on la porte long-temps dans ce même état.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Obstructions et du Squirrhe du Foie.

Le foie étant arrosé de beaucoup de vaisseaux lymphatiques, est sujet, comme plusieurs autres viscères, aux obstructions causées par l'arrêt et l'épaississement de la lymphe dans ses vaisseaux.

Mais outre cela, la bile qui se sépare dans le foie, a ses canaux sécrétoires particuliers, qui peuvent aussi s'engorger, ce qui produit une autre espèce d'obstructions. Ainsi, il peut survenir dans le foie des engorgemens lymphatiques et des engorgemens bilieux, qui sont propres et particuliers à ce viscère.

SYMPTOMES des Obstructions du Foie. Dans ces deux espèces d'obstructions, les malades éprouvent de la difficulté de respirer, ils sentent un poids dans l'hypocondre droit, qui se fait sentir plus vivement au moindre exercice et après les repas, ils ont une toux sèche, ils ne peuvent se coucher sur le côté gauche, ou s'ils s'y couchent, ils ne peuvent presque plus respirer; enfin, en les examinant, on sent une dureté, une rénitence au creux de l'estomac, et même quelquefois au bord des côtes du côté droit.

SYMPTOMES particuliers des Obstructions bilieuses. Outre ces signes communs aux deux espèces d'obstructions du foie, les engorgemens bilieux en ont quelques-uns qui leur sont particuliers. L'appétit manque à ces malades et ils ont la bouche pâteuse et amère, leur ventre est resserré, et le peu de matières qu'ils rendent est gris, blanchâtre, semblable à de l'argile, leurs urines sont troubles, saffrannées, elles teignent d'un jaune foncé le linge sur lequel elles tombent, et elles déposent un sédiment semblable à la poussière de brique pulvérisée, toute la peau du corps et sur-tout le

blanc des yeux sont d'une couleur jaune plus ou moins foncée et quelquefois verdâtre, enfin ils éprouvent de vives démangeaisons fréquemment suivies de dartres ou autres éruptions cutanées.

Ces symptômes d'obstructions bilieuses ne se rencontrent pas dans les obstructions purement lymphatiques, mais assez souvent ces deux espèces se réunissent, les vaisseaux lymphatiques et les canaux biliaires sont les uns et les autres engorgés, et alors le malade éprouve tous les symptômes des deux espèces d'obstructions, auxquelles succèdent à la fin la bouffissure et la cachexie.

En général les obstructions forment une maladie dangereuse, mais celles du foie sont encore plus graves et plus difficiles à guérir. Le squirrhe de ce viscère, qui succède aux obstructions invétérées, et qui se reconnoît par sa grande dureté, est ordinairement incurable. Les obstructions lymphatiques donnent naissance à l'hydropisie, et les bilieuses à l'inflammation du foie et à une jaunisse souvent rebelle aux meilleurs remèdes.

Traitement. Le régime est une partie très-essentielle dans le traitement de cette maladie, ainsi on commencera par en établir un qui soit délayant, et en même-temps plus ou moins strict. Le malade usera de potages, de bouillons de veau et volaille, et de légumes herbacés cuits avec ces bouillons; et même, s'il y avoit de la douleur et de la fièvre, on le tiendroit au bouillon pour seule nourriture. Ses boissons seront du petit-lait,

ou une infusion légère de scolopendre, de pimprenelle, ou quelque plante chicoracée, comme pissenlit, chicorée sauvage, etc. Mais il aura grand soin d'éviter toute espèce de laitage, les acides et les crudités.

Ensuite on examinera l'état et le tempérament du malade. S'il est d'un tempérament sec et échauffé, ou bien s'il ressent des douleurs au foie, et que son poulx soit dur ou fiévreux, on fera une ou deux petites saignées. Si au contraire son tempérament est pituiteux, et qu'il y ait un peu de bouffissure aux jambes, on évitera la saignée.

Les premiers remèdes qu'on emploiera concurremment avec les boissons ci-dessus, seront les bouillons ou les apozêmes délayans et légèrement apéritifs (n°. 55), que l'on continuera long-temps, pour préparer à l'usage des opiates fondantes, et encore plus s'il y a de la chaleur et de la sécheresse. Mais pendant qu'il usera de ces remèdes, on aura soin de le purger doucement tous les cinq ou six jours, soit avec la crême de tartre dans le petit-lait (n°. 56), soit avec quelque eau minérale acidule, dans laquelle on fera fondre un sel neutre, soit enfin, s'il n'y a ni chaleur ni sécheresse, avec la rhubarbe, le séné, la manne et le sirop de fleurs de pêcher, ou de noirprun.

Après avoir ainsi préparé plus ou moins long-temps le malade, et même, si son tempérament est sec, après lui avoir fait prendre quelques bains ou demi-bains, on passera à l'usage des opiates

apéritives et fondantes qu'on composera avec le savon, la gomme ammoniac, les cloportes, les mercuriaux, les martiaux, les antimoniaux, les différentes gommes résines, les extraits de chicorée, pissenlit, fumeterre, etc. (n°. 57), avec l'attention de ne pas donner les résines, ainsi que les cloportes et les martiaux, si le tempérament du malade est sec et irritable. De plus on joindra à ces apéritifs en substance une ample boisson délayante et légèrement apéritive, faite avec les racines d'asperges, de petit houx, de chardon-roland, etc., et si ces opiates excitoient la moindre chaleur, on les cesseroit sur-le-champ pour s'en tenir aux simples délayans, au petit-lait, à l'eau de veau, aux eaux minérales, et aux bains.

Ainsi on voit que dans les tempéramens secs et irritables, il est plus prudent de s'en tenir aux bouillons et apozêmes apéritifs, et de ne point donner les fondans en substance et en opiates; qu'il en est de même lorsqu'il y a de la chaleur et de la douleur au foie; qu'au contraire, lorsque le tempérament est lâche et phlegmatique, et qu'il y a menace d'enflure, ces espèces de remèdes conviennent, ainsi que les purgatifs résineux et les diurétiques, mais qu'alors il ne faut pas prescrire l'usage des eaux minérales; et qu'enfin, si l'obstruction est squirrheuse, il faut s'abstenir des fondans actifs, qui pourroient faire dégénérer le squirrhe en cancer, et n'employer que des boissons délayantes légèrement apéritives; d'où l'on peut conclure combien cet

état demande d'attentions de la part du médecin.

Au reste, il est utile et même nécessaire dans cette maladie, comme dans toutes les obstructions, de joindre aux remèdes internes de l'exercice, autant que le permettent les forces du malade.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des Obstructions du Mésentère.

D'APRÈS ce que j'ai dit des obstructions en général, et en particulier de celle du foie, je serai très-court sur celles de quelques autres viscères, d'autant que les indications et le traitement sont les mêmes, à quelques différences près.

Les glandes, dont est parsemé le mésentère, sont très-sujettes à être engorgées et obstruées. Cette maladie n'est pas difficile à reconnoître. Outre que le ventre est dur et tendu, on découvre en l'examinant, les glandes obstruées qui forment des paquets plus ou moins durs, principalement autour du nombril. En même temps le malade est plus foible, il maigrit, ses lèvres et tout son visage sont pâles; ce dernier paroît bouffi; souvent il a une fièvre lente, qui est plus sensible le soir, et ses urines sont épaisses, quelquefois briquetées.

Les enfans sont sujets à cette maladie, qu'on

désigne alors par le nom de *carreau*, ce qui n'est pas étonnant d'après les fruits verds et les mauvais alimens que leur voracité les engage à prendre; car en général cette maladie dépend de sucs mal élaborés, suite de la mauvaise qualité des alimens, ou de leur trop grande quantité.

Quand les obstructions sont récentes, il est possible de les guérir, comme on le voit chez les enfans attaqués du carreau, et dont la plupart guérissent assez facilement. Mais si ces obstructions sont très-considérables et anciennes, si elles sont squirrheuses, il est quelquefois impossible de les fondre. Le malade tombe dans le marasme; la fièvre hétique se joint à cet état, et la diarrhée, qui survient, termine ses jours. Quelquefois cette maladie est la suite de fièvres intermittentes qu'on a supprimées trop tôt, sans user des précautions nécessaires. Alors si la fièvre revient d'elle-même, ou si on provoque son retour par l'usage de quelque purgatif, c'est de tous les fondans le meilleur pour résoudre les obstructions.

Traitement. Le traitement de cette maladie ne diffère en rien du traitement général des obstructions, et sur-tout de celui que j'ai proposé contre celles du foie, si ce n'est qu'on insistera moins sur les amers fondans de la bile; ainsi je n'ajouterai rien à cet article.

Quant au carreau des enfans, on le guérit en leur interdisant le laitage, les crudités, ne leur donnant que des alimens bons et sains, leur faisant

boire habituellement une eau de rhubarbe légère, et les purgeant fréquemment avec le sirop de chicorée composé.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'Obstruction de la Rate.

L'OBSTRUCTION de la rate se fait reconnoître par une tumeur oblongue, placée dans l'hypocondre gauche, qui quelquefois descend fort bas. Le malade attaqué de cette obstruction ressent un poids dans cette partie, il ne respire qu'avec peine, sur-tout quand il monte, ou qu'il fait quelque exercice un peu violent, il ne peut se coucher qu'avec difficulté sur le côté droit, son visage et ses yeux ont une teinte livide, ses urines sont en petite quantité, troubles et brunes, sa digestion est laborieuse et accompagnée d'éruption de vents par haut et par bas. Enfin cette indisposition fâcheuse se termine par une cachexie universelle, et par la bouffissure des jambes, principalement de la gauche, à moins que le malade ne périsse auparavant de marasme et de consomption.

Cet état dépend des causes générales qui produisent les obstructions, dont j'ai déjà parlé précédemment, mais particulièrement de la suppression du flux hémorrhoïdal ou menstruel, de chagrin, d'une vie trop sédentaire et oisive, de l'usage

d'alimens grossiers, difficiles à digérer. Souvent cette maladie est la suite de fièvres intermittentes, sur-tout de la quarte, soit qu'elles aient duré très-long-temps, soit qu'on les ait arrêtées imprudemment et sans précautions par l'usage des astringens.

Les obstructions de la rate sont rebelles et très-difficiles à guérir, sur-tout si elles sont anciennes. Cependant leur danger n'est pas aussi urgent que celui des obstructions du foie; on vit long-temps avec ce mal. J'ai connu un homme qui en portoit une énorme depuis environ trente ans; il périt enfin d'hydropisie, qui est ordinairement la suite et la fin de cette maladie.

Son traitement ne diffère en rien de celui des autres obstructions que j'ai déjà détaillées suffisamment, ainsi je ne m'y arrêterai pas. J'ajouterai seulement que dans le commencement de cette obstruction, l'application des sang-sues aux vaisseaux hémorrhoïdaux est très-avantageuse, et encore plus quand la maladie dépend d'une suppression du flux hémorrhoïdal.

CHAPITRE SIXIÈME.

De l'Obstruction et du Squirrhe de la Matrice.

Les femmes peuvent être sujettes aux engorgemens et aux obstructions de la matrice par une multitude de causes différentes. Si à la suite d'un

accouchement laborieux les vidanges s'arrêtent par quelque imprudence, il survient une inflammation, et souvent à cette inflammation de matrice succèdent des obstructions de ce viscère. Il en est de même si les règles se suppriment tout-à-coup par quelque cause que ce soit, telle qu'une peur subite, ou pour avoir mis ses jambes dans l'eau froide dans un temps critique, comme il arrive souvent aux femmes et aux filles dans les campagnes. Toutes ces causes et nombre d'autres qu'il seroit trop long de détailler, produisent dans la matrice des obstructions, qui à la longue dégénèrent en squirrhes, et souvent à la fin se changent en cancer de cette partie, maladie affreuse pour les douleurs et toujours mortelle.

On reconnoît les obstructions de la matrice d'abord par les signes généraux des autres obstructions. On sent que ce viscère est plus gros, plus dur et plus rénitent que dans l'état naturel. Il est vrai qu'il est possible de confondre cet état avec celui de la grossesse: mais dans les obstructions en général il y a de la pâleur, et pour peu qu'elles durent, il s'y joint de la bouffissure, accidens qui vont tous les jours en augmentant, au lieu que ceux qui accompagnent la grossesse, vont plutôt en diminuant à mesure qu'elle avance. Dans cet état d'obstructions de la matrice, les régles se suppriment, quelquefois il survient de temps à autre des pertes, les malades ont des fleurs blanches, et lorsque l'obstruction devient plus avancée, elles sentent un

poids sur les parties inférieures, elles ne peuvent se coucher que sur le dos, la position sur l'un ou l'autre côté devient fatigante et douloureuse, enfin quelquefois la matrice prend un tel volume, qu'elle semble remplir toute la capacité du ventre : alors la malade ne peut rendre ses urines et les matières qu'avec beaucoup de difficulté; à la voir on diroit qu'elle est hydropique, et souvent elle le devient réellement.

Au reste, comme il est aisé dans les commencemens de confondre la grossesse avec les obstructions, et que les femmes et sur-tout les filles ne sont pas toujours de bonne foi sur cet article, et cherchent à cacher leur véritable état, il faut agir avec beaucoup de précautions, ne conseiller dans ces premiers instans que des remèdes doux, qui ne puissent procurer aucun accident, et attendre que le temps donne des signes plus certains.

Lorsque ces obstructions ont duré long-temps, qu'elles ont résisté aux remèdes, que l'on sent que la tumeur est très-dure, tant à l'extérieur, qu'en la touchant à l'intérieur et du côté du rectum, c'est un signe que l'obstruction est devenue squirrheuse, maladie presque toujours incurable, et qui, pour peu qu'il survienne des douleurs et des élancemens, prend un caractère carcinomateux.

TRAITEMENT. S'il y a une maladie, dont le traitement demande de la part de l'officier de santé la plus grande attention et circonspection,

c'est sur-tout l'obstruction de la matrice. En général la saignée n'est guère indiquée dans les obstructions : il n'en est pas de même dans celle-ci, où les régles sont ordinairement supprimées, ce qui occasionne des accidens particuliers. Ainsi pour peu que le tempérament de la malade soit sanguin ou sensible, ou bien si la tension de la partie affectée est douloureuse, comme il arrive souvent dans cette maladie, on fera une ou deux saignées, suivant la force de la malade et la violence des accidens. Bien des gens, dans ce cas, veulent faire la saignée du pied, pour rappeler, disent-ils, les régles. C'est une erreur des plus dangereuses. Par cette pratique on attire le sang sur la matrice, on surcharge ce viscère, qui est déjà engorgé, et on y détermine des douleurs et de l'inflammation : c'est du bras qu'il faut toujours saigner dans cette circonstance.

Ensuite avant que de passer à l'usage d'aucun apéritif, on détendra et on délayera les humeurs engorgées par tous les moyens tant intérieurs qu'extérieurs. Extérieurement on fera sur la région hypogastrique des fomentations avec la décoction des plantes émollientes; on y appliquera des cataplasmes avec la pulpe de ces mêmes plantes cuites dans l'eau ou dans du lait, telles que la mauve, la guimauve, le bouillon blanc, la bette ou poirée, etc. On fera prendre à la malade des bains, ou au moins des demi-bains tièdes, et on aura soin de prescrire tous les jours un ou deux

lavemens

lavemens avec la décoction de son, ou celle de mauve, de pariétaire, de séneçon. Quant à l'intérieur on fera boire abondamment soit du petit-lait, soit quelque tisanne adoucissante, soit de l'eau de veau ou de poulet. Enfin le régime de la malade sera de même qualité, son bouillon sera fait avec du veau et de la volaille, et si elle n'a point de fièvre, on y joindra quelques farineux, comme riz, semoule, gruaux d'orge et d'avoine, et quelques légumes au bouillon.

Il faudra insister plus ou moins sur ces préparations et ces précautions, et sur-tout si le tempérament de la malade est sec et irritable, si elle est sujette à des pertes, et si les obstructions sont déjà anciennes et invétérées.

Pour lors après avoir bien préparé la malade, on pourra commencer l'usage des apéritifs, donnant d'abord les plus doux et les plus légers en lavage. Ainsi on emploiera soit les bouillons, soit les tisannes ou les apozêmes que j'ai déjà proposés dans les chapitres précédens, et ce n'est qu'après en avoir fait usage pendant du temps, qu'on pourra en venir aux opiates fondantes composées avec les martiaux, les mercuriaux et quelques résineux (n°. 58), ou aux bols et aux pilules de même qualité, y joignant toujours des boissons délayantes pour tempérer et modérer leur action. De plus on aura soin d'examiner si l'usage de ces remèdes ne réveille pas la chaleur et l'irritation de la matrice; car alors il faudroit les

suspendre et revenir aux seuls délayans, aux demi-bains et même à la saignée.

On voit par ce détail avec quelle attention cette maladie demande à être suivie, et quelle est l'imprudence de certains charlatans, qui dans toutes les suppressions des femmes ne connoissent que les emménagogues, l'armoise, la sabine, l'aloës etc., et qui par cette méthode meurtrière font périr nombre de malades. Ces remèdes peuvent être bons dans le moment d'une suppression subite produite par une peur, par quelque passion violente, ou pour avoir trempé ses jambes dans l'eau froide dans un temps critique, ensorte qu'on ne peut alors soupçonner aucune obstruction. Mais quand la suppression dure déjà depuis quelque temps, il y a toujours quelque engorgement, et en voulant forcer la nature, on attire des pertes, il se fait dans les vaisseaux quelques déchiremens suivis d'inflammation, et souvent d'ulcère.

Si les obstructions ne cèdent pas à ce traitement, et si elles sont considérables, fort dures et d'ancienne date, il y a tout lieu de soupçonner qu'elles sont squirrheuses. Alors il ne faut plus penser aux apéritifs et aux fondans, qui feroient dégénérer le squirrhe en cancer, et on s'en tiendra à un traitement palliatif, en employant les demi-bains, les fomentations et les boissons délayantes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des Écrouelles, ou Humeurs froides.

PARMI les maladies chroniques, il en est peu d'aussi opiniâtres, d'aussi longues et difficiles à guérir que les écrouelles, que le public nomme aussi humeurs froides. Leur traitement est long, il dure quelquefois plusieurs années et devient ennuyeux tant pour le malade que pour le médecin.

Cette maladie n'est autre chose qu'un engorgement des glandes lymphatiques et principalement de celles du col, par une lymphe épaisse et visqueuse qui s'y arrête. Ce gonflement des glandes n'est accompagné d'abord d'aucun changement de couleur à la peau, et est un peu difficile à caractériser dans le commencement.

Cependant, lorsqu'on voit un malade d'une constitution foible, dont la lèvre supérieure semble gonflée, et est plus grosse que dans l'état naturel, on doit soupçonner au moins une disposition à cette maladie. Alors il faut examiner avec soin les glandes du col, et si elles sont engorgées, quoiqu'il y reste encore un peu de souplesse, on peut être assuré que la maladie existe. Au bout de quelque temps le volume de ces glandes augmente, les glandes voisines se prennent, et ces tumeurs forment un chapelet, qui quelquefois s'étend

depuis l'oreille jusqu'à la clavicule. Après un espace de temps plus ou moins considérable, quelquefois de trois ou quatre ans, il survient de la phlogose ou de l'inflammation à ces mêmes glandes, la peau qui les recouvre prend une couleur violette, et à cette inflammation succède la suppuration, qu'on sent dans un point, dans un endroit particulier de la glande. Enfin, cette suppuration augmentant, la glande s'ouvre d'elle-même, ou bien étant ouverte par les caustiques ou par l'instrument, il se forme un ulcère. En général, la suppuration de ces glandes est lente, et les ulcères, qui en sont la suite, sont douloureux, calleux, et ne rendent qu'un pus lymphatique.

Telle est la marche des glandes scrophuleuses du col, mais les écrouelles ne se bornent pas à ce siége seul. A mesure que la maladie fait du progrès, elle attaque successivement toutes les glandes du corps, et non-seulement les glandes, mais les muscles, les membranes, les tendons, et même les os, qui se carient; ce sont sur-tout ceux des mains et des pieds, qui sont les plus exposés à cet accident.

Cette maladie attaque principalement les enfans d'une constitution foible et lâche, qui usant beaucoup de lait et d'alimens cruds et indigestes, la contractent plus facilement. Elle se déclare assez souvent vers l'âge de quatre ou cinq ans, et quelquefois, quand elle n'est pas considérable, elle se dissipe presque d'elle-même à l'âge de puberté.

Mais quoique les accidens soient dissipés; il reste probablement un germe de la maladie, et on voit fréquemment les filles, qui l'ont éprouvée dans leur enfance, mourir phthisiques à vingt ou vingt-cinq ans, tandis que les hommes, vers quarante ou quarante-cinq ans, sont affectés de différens engorgemens lymphatiques. Les adultes y sont beaucoup moins sujets, mais aussi guérissent-ils très-difficilement, et souvent leur maladie est incurable. On remarque que les enfans scrophuleux sont en général spirituels, prématurés et intéressans. Au reste, quand la maladie portée à un degré considérable attaque les articulations des genoux ou des hanches, elle est incurable, et les malades périssent d'atrophie ou d'hydropisie.

Par les effets des humeurs froides on voit que cette maladie provient d'un épaississement considérable de la lymphe, soit que ce vice soit héréditaire, soit qu'il dépende, d'un reste de virus vénérien ou des parens ou de la nourrice, soit enfin qu'il ne soit que le produit d'une mauvaise nourriture ou la suite de quelque contusion. C'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer. Mais ce qui est certain, c'est qu'en général les glandes du col sont les premières engorgées, parce que cette partie est la plus exposée à l'impression de l'air et du froid.

Traitement. Pour traiter avec méthode les écrouelles, il faut commencer par préparer le malade en le saignant au moins une fois, à moins

que son tempérament ne soit foible et trop délicat. Ensuite on le purgera une ou deux fois, suivant son âge et sa force, on lui fera prendre quelques bains, et on lui prescrira, pendant un certain temps, l'usage soit du petit-lait, soit des eaux minérales ferrugineuses, soit de bouillons altérans faits avec le veau ou le poulet et les plantes altérantes, telles que la chicorée, la bourrache, la scolopendre, la pimprenelle, le cresson, le cerfeuil, etc. On continuera plus long-temps ces préparations, si le tempérament du malade est chaud, irritable et sensible. En même temps on établira un régime humectant et adoucissant, évitant les alimens visqueux et lourds : on enverra le malade à la campagne, dans un endroit dont l'air ne soit ni épais ni humide, et on lui fera faire autant d'exercice que ses forces le lui permettront.

Après ces premières préparations on passera à l'usage des apéritifs et des atténuans, d'abord les plus légers et en lavage, sur-tout si le tempérament du malade est naturellement échauffé. Ainsi, on composera des tisannes et des apozêmes avec les racines de petit-houx, de polypode, de chardon-roland, de scrophulaire, et des feuilles de cresson de fontaine, de cochléaria ou de bécabunga, de cerfeuil, ou ce qui est encore mieux, on ajoutera sur chaque pinte de tisanne ou d'apozême, deux cuillerées des sucs de deux ou trois de ces plantes (n°. 59). Pendant l'usage de ces premiers

remèdes, on purgera de temps en temps avec des purgatifs plus ou moins actifs, suivant l'âge et la force du malade: tels sont le jalap, le diagrède, la poudre cornachine.

Enfin, on aura recours aux apéritifs et atténuans de la lymphe, tels que les martiaux, les mercuriaux, les savonneux, et les résineux amers, dont on composera des opiates ou des bols qu'il faudra continuer très-long-temps. Je donne ici (n°. 60), la recette de deux de ces opiates qui m'ont le mieux réussi; on peut en composer de semblables et dans le même genre. Mais comme en général ces fondans portent tous un peu de chaleur, il faut joindre à leur usage des boissons tempérantes et en même temps un peu apéritives. Une de celles qui m'a paru avoir le plus de succès, est l'infusion de cinq ou six pincées de feuilles sèches de noyer brisées en petits morceaux dans une pinte d'eau, faisant fondre sur chaque pinte de cette infusion depuis un demi-gros jusqu'à un gros de sel marin calcaire (*muriate de chaux*, suivant la nouvelle nomenclature de chymie). Si après quelque temps d'usage des fondans le malade paroissoit échauffé, on les suspendroit quelques jours, pour lui faire user de petit-lait, ou d'eau de veau et de bains, pour les reprendre ensuite. De plus, comme il est nécessaire de continuer très-long-temps les apéritifs, quelquefois dix-huit mois, deux ans et même davantage, et que le malade à la longue peut se lasser, ou même que

son corps peut s'habituer aux mêmes remèdes, on pourra de temps en temps les changer, insistant toujours sur les préparations mercurielles, les martiaux, comme l'æthiops martial, les cloportes, la gomme ammoniac, et les résineux.

Ce sont-là les remèdes internes qui conviennent dans cette maladie. Quant au traitement extérieur, on a proposé beaucoup de topiques, qui, en général, font peu d'effet, attendu que ce ne sont pas les glandes extérieures qu'on voit et qu'on sent, qui sont seules affectées, mais tout le systême général des glandes ; ensorte que c'est la lymphe qu'il faut atténuer et diviser par les fondans. Ainsi, si les glandes du col sont engorgées, on se contentera de les tenir chaudement, en les couvrant de coton ou de laine grasse, ou tout au plus on y appliquera un emplâtre de diachylon gommé, ou de vigo *cum mercurio*. Si ces glandes viennent à suppurer et à s'ouvrir, on n'y mettra, comme défensif, qu'un simple emplâtre de diapalme, ou d'onguent divin.

La suppuration, qui se fait dans les glandes scrophuleuses, ne fournit qu'un pus visqueux et épais, ce qui fait que ces petits dépôts ont beaucoup de peine à s'ouvrir. Dans ce cas, si on sent la suppuration bien formée, on ouvrira l'abcès, dans la crainte que le pus ne fuse intérieurement et n'attaque les parties voisines. Pour faire cette ouverture on emploiera plutôt la pierre à cautère que l'instrument, afin de détruire les callosités,

qui ordinairement se rencontrent dans ces sortes d'ulcères.

Le traitement des écrouelles est long & ennuyeux, comme je l'ai déjà dit. Il dure quelquefois plusieurs années, mais il y a un moyen de l'accélérer, c'est de joindre le secours de l'électricité à l'usage des remèdes internes. Seule, l'électricité ne guérit pas, mais elle aide l'action des fondans, et abrége beaucoup le traitement des humeurs froides. Il seroit à desirer que dans chaque hôpital on établît une salle d'électricité, tant pour cette maladie, que pour la paralysie, les suppressions, et quelques autres.

CHAPITRE HUITIÈME.

Du Rachitis, ou de la Noueure.

LE rachitis est une maladie particulière aux enfans, qui ne se déclare guère avant l'âge de six mois, plus ordinairement entre cet âge et un ou deux ans, rarement à quatre ou cinq ans. On lui donne le nom de noueure, et on nomme les enfans qui en sont attaqués, enfans noués ou *riquets*.

DESCRIPTION de la maladie. Lorsque cette maladie commence, les articulations des petits malades sont plus grosses que dans l'état naturel, elles paroissent comme gonflées, et leurs dents sont

sillonnées, et comme rongées de carie. C'est à ces deux signes qu'on peut reconnoître son invasion. Si dans ce même temps on examine les sutures des os de la tête, elles ne paroissent que membraneuses, et leur ossification est lente et tardive. Ensuite le ventre devient plus gros, sans être tendu ni dur, le volume de la tête augmente, et la peau de tout le corps est flasque et pâle. Peu à peu tous les os du corps s'attaquent et se difforment ; tandis que les têtes de leurs extrémités grossissent, tout le corps de l'os se courbe; les vertèbres du col se portent en avant, celles du dos en arrière, celles des lombes antérieurement, et toute la colonne vertébrale se courbe soit à droite, soit à gauche; en même temps les côtes changent de conformation, les côtés de la poitrine se resserrent et s'applatissent, & le sternum, poussé en avant, forme une proéminence. Enfin, quand cette maladie est au plus haut degré, les jeunes malades, quoique plus âgés, ne peuvent marcher, courir et sauter, comme les autres enfans, un rien les fatigue, ils veulent toujours être assis, quelquefois même couchés; il semble qu'ils ne peuvent soutenir le poids de leur tête, dont le volume est considérable. Cependant la plupart de ces petits malades paroissent avoir plus d'esprit que leur âge ne comporte, et au milieu de tous ces maux ils conservent de la gaieté et de la vivacité.

En général la dentition des enfans noués se fait

difficilement, ils ont fréquemment de la diarrhée et des sueurs, leur respiration est gênée et leur digestion laborieuse.

Cette maladie paroît dépendre d'un vice particulier de la lymphe nourrissière, qui sert à l'entretien et à l'accroissement des parties et sur-tout des os. Ce vice semble tenir le milieu entre le vice vénérien et le vice scrophuleux. Plus actif que ce dernier, il attaque les os; mais moins énergique que le premier, il ne les carie pas. Quelle est sa nature? quelle est son origine? C'est ce qu'il n'est pas aisé de connoître. Il paroît que les parens, qui ont eu des restes de maladies vénériennes, ou que ceux qui ont été attaqués d'écrouelles, donnent volontiers naissance à des enfans rachitiques. La noueure seroit donc une dégénérascence de l'une ou de l'autre de ces maladies; peut-être aussi un air épais, nébuleux et humide, ou quelque excès dans l'usage des choses non naturelles, peuvent-ils y donner lieu, ou du moins favoriser le développement de cette maladie. Quoi qu'il en soit, le rachitis demande, pour son traitement, plutôt un régime particulier que beaucoup de remèdes, et souvent lorsqu'il diminue, tout le reste des accidens se dissipe à l'âge de puberté. Mais si cette maladie a été portée à un degré considérable, lors même que les malades guérissent, ils restent souvent boiteux ou bossus.

Traitement. Dans le traitement du rachitis on commencera par prescrire le régime,

qui, dans cette maladie, est la partie la plus essentielle. Ainsi, si l'enfant tette encore, on tâchera de lui procurer une nourrice bien saine, ou bien on le nourrira avec du lait de chèvre, ou de vache, et comme ce dernier est un peu épais, on le coupera avec une eau de chiendent ou de squine. Mais si l'enfant ne tette plus et qu'il commence à user d'alimens solides, on ne lui en donnera que de très-faciles à digérer, qui soient secs et nullement gras, du pain bien cuit, des potages, et peu de viandes, qu'on aura soin d'aromatiser avec la canelle ou la muscade, et pour boisson de l'eau ferrée ou de l'eau de squine, coupées l'une et l'autre avec un peu de vin. Il faut que son habitation soit sèche, aërée et médiocrement chaude, que ses linges et vêtemens ne soient point humides, que ses habits soient chauds, préférablement de laine, et parfumés de vapeurs aromatiques; que son lit et ses couvertures soient aromatisés avec des poudres odoriférantes de thym, pouliot, marjolaine, sauge, et autres semblables. On aura soin que le malade fasse autant d'exercice qu'il pourra : s'il est un peu grand, on le fera promener, même à cheval; s'il est trop petit, on le promenera en voiture. Enfin, une dernière précaution très-utile consiste à faire des frictions avec la flanelle ou autre étoffe de laine, qu'on aura exposée à la vapeur de succin, ou quelque autre substance également aromatique. Les douches et fomentations d'eaux thermales sont excellentes pour ceux qui

sont à portée de ces sources, mais à leur défaut on peut en composer avec des plantes aromatiques. Enfin, un moyen qui a réussi en Angleterre, où cette maladie est commune, consiste à établir des sétons ou des cautères, ou des vésicatoires des deux côtés de l'épine du dos. Quelquefois, lorsque le rachitis n'est pas considérable, ces seules précautions suffisent pour faire disparoître les accidens, et l'âge de puberté achève d'emporter les restes de la maladie.

Mais il est toujours plus prudent de joindre à ces secours extérieurs l'usage des remèdes internes. Ainsi, on commencera par établir un exutoire au bras, et on fera vomir à-peu-près tous les mois les malades avec un demi-grain d'émétique, ou deux grains d'ipécacuanha plus ou moins suivant leurs forces et leur âge. On les purgera ensuite par bas avec une teinture de rhubarbe dans une décoction de chamœdrys ou de petite centaurée, ou bien on leur donnera de temps en temps, soit en poudre, soit en bol, quelque purgatif fondant, comme mercure doux, diagrède, jalap, et autres résineux : mais on ne purgera pas avec la casse et la manne, qui sont trop épaisses et glutineuses. Dans l'intervalle de ces purgatifs, on fera prendre des apozêmes ou des bouillons, avec la décoction des racines d'osmonde, d'asperges, de petit houx, de bardane, de chardon-roland, etc., et les feuilles de cétérac, de scolopendre, de ruta muraria, ou même de cochléaria, bécabunga,

cresson, sauge, chamœdrys, chamœpytis, etc. On prend une couple de ces racines et deux ou trois de ces plantes pour en faire un apozême (n°. 61); et si on veut les donner en bouillon, on y joint du veau ou du poulet. Enfin, si la maladie est très-grave, on donnera, outre ces remèdes, des opiates ou bols, ou bien des tablettes composées de médicamens plus actifs, tels que le safran de mars, l'œthiops minéral, la panacée mercurielle, l'antimoine diaphorétique, la poudre de cloportes et de vipères (n°. 62), et par-dessus on fait boire les apozêmes ou les bouillons ci-dessus. Tous les quinze jours on purge le malade; et après quelques jours de repos, pendant lesquels on ne donne que quelques amers et stomachiques, comme le quinquina, on revient à ces mêmes fondans, qu'on interrompt ainsi de temps en temps. La boisson ordinaire, pendant tout ce même temps, sera une décoction de racines de garence avec du miel et un peu de vin, remède proposé dans le journal de médecine du mois de juin 1772, et dont j'ai vu de bons effets. Il ne faut pas s'alarmer si pendant l'usage de cette boisson les urines et les matières sont teintes en rouge.

Si la maladie paroissoit résister à ce traitement, il faudroit alors avoir recours à la décoction des bois sudorifiques, gayac, salsepareille, squine et sassafras, dont on donneroit tous les jours deux ou trois verres, ajoutant dans le premier verre du matin une demi-once de sirop anti-scorbutique,

et la solution d'un huitième de grain de sublimé corrosif. Pour cet effet, on feroit fondre un grain de sublimé dans huit cuillerées d'eau chaude, et on prendroit une cuillerée de cette solution, qu'on mettroit avec le sirop anti-scorbutique, dans le premier verre de la tisanne des bois du matin. Suivant l'effet que produira ce remède, on pourra, au bout d'un certain temps, le répéter le soir dans un verre de la même décoction des bois. Cet usage demande à être continué de suite pendant long-temps, et on aura attention d'examiner journellement si le mercure ne porte pas à la bouche, ou s'il ne donne pas quelques tranchées ou douleurs d'entrailles, auquel cas on le suspendroit pendant quelque temps, pour le reprendre ensuite, diminuant les premiers jours les doses, ou les éloignant davantage. Ce traitement a eu d'heureux succès entre les mains des CC. Bouvart et Portal (1). En suivant cette méthode on continuera pour boisson ordinaire la tisanne de garence, ou l'eau de squine légère.

La maladie étant guérie, il reste souvent aux jeunes personnes une légère courbure dans l'épine du dos, qui pourroit augmenter avec l'âge, et les rendre bossues. Ce qui m'a bien réussi dans ce cas, ce sont les anti-scorbutiques, savoir le sirop pour les enfans, et le vin anti-scorbutique pour les personnes un peu plus âgées.

---

(1) Observations sur la nature et le traitement du rachitisme. Par Antoine Portal. Paris, 1797, *in*-8°.

SECTION QUATRIÈME.

Des Maladies par pourriture, et mortification des Parties.

CHAPITRE PREMIER.

De la Gangrène, et du Sphacèle.

LA gangrène est cet état dans lequel une partie commençant à se mortifier, sa sensibilité diminue et s'éteint, et sa couleur extérieure change, quoique la vie n'y soit pas encore totalement éteinte. Le sphacèle n'est autre chose que le dernier degré de la gangrène parfaite : il ne reste plus dans la partie sphacelée ni mouvement, ni sensibilité, il n'y a plus de vie et d'action, elle est absolument morte. Ainsi il n'y a de différence entre ces deux états que du plus au moins.

La gangrène, ainsi que le sphacèle, peut affecter une partie extérieure, ou une partie intérieure. Quand la grangrène est extérieure, il est facile de la reconnoître, sur-tout quand elle survient à la suite d'une inflammation, ce qui arrive le plus souvent. D'abord la douleur de l'inflammation augmente,

augmente, elle devient intolérable, il semble que la partie soit rongée et déchirée. Bientôt cette douleur s'appaise, il ne reste plus qu'un sentiment obtus, la sensibilité se perd, et en même temps on apperçoit un changement de couleur dans la partie malade, qui d'abord devient livide, ensuite violette et noirâtre. Peu à peu l'épiderme se lève et se sépare de la peau par endroits, et il s'élève des phlyctènes pleines de sérosité. Si la gangrène est tout-à-fait confirmée et que la partie devienne sphacelée, elle perd tout son ressort, elle conserve l'impression du doigt, lorsqu'on la comprime, l'épiderme se sépare de la peau, dont la couleur est noire, et le sphacèle rend une odeur infecte et cadavéreuse.

Tous ces signes ne peuvent s'appercevoir quand le siége de la gangrène est dans une partie intérieure, mais on peut s'assurer qu'un viscère, ou une autre partie interne se gangrène, lorsqu'après des douleurs vives, et une si grande sensibilité, qu'on ne pouvoit toucher et presser même légèrement cette partie, tout-à-coup la douleur cesse, et qu'en même temps le pouls devient foible et inégal, qu'il survient des anxiétés et des foiblesses, que l'éclat des yeux s'éteint, que ces accidens sont accompagnés de sueurs froides; outre que souvent l'haleine du malade est fétide et d'une odeur insupportable.

En général, la gangrène est la suite d'une inflammation qui n'a pu se résoudre, et qui n'a point

tournée en suppuration. Cependant, il y a quelques espèces de gangrène qui surviennent sans avoir été précédées d'inflammation. Telle est celle que cause un froid excessif, et cette gangrène sèche qui arrive quelquefois aux vieillards. Dans la première, la partie gelée commence par pâlir, ensuite elle prend une couleur rouge très-vive, à laquelle succède un blanc mat semblable à celui du plâtre; tandis que l'on sent un fourmillement et un picottement très-vif, qui s'évanouit lorsque la partie a perdu tout sentiment et est parfaitement gangrénée. C'est ainsi que des voyageurs, dans un temps de fortes gelées, ou dans les pays du nord, ont eu des membres gélés et sphacelés. Chez les vieillards, le cœur, à cause de sa foiblesse, ne peut pousser qu'avec peine le sang jusqu'aux petits vaisseaux des extrémités : ces vaisseaux même raccornis et endurcis s'opposent au mouvement du sang qui s'y arrête, leur oscillation cesse ainsi que la vitalité. Alors cette partie privée de vie, de sensibilité et de mouvement, se sèche, devient bleuâtre et même noire; et si cette gangrène se propage et monte de plus en plus, le malade s'éteint en peu de temps, comme je l'ai vu arriver à quelques vieillards très-âgés.

La gangrène intérieure, qui affecte quelque viscère, est toujours mortelle et fait périr en peu d'heures le malade. Le sphacèle, quoique extérieur, est incurable; on ne peut rendre la vie à une partie qui l'a perdue; il n'y a de ressource

que dans l'extirpation de la partie sphacelée, quand elle est praticable ; opération qui n'est pas sans danger et sans crainte de retour de la gangrène. Mais quand une partie extérieure n'est que gangrénée, sans être sphacelée, qu'il y a encore un reste de vie et un peu de sensibilité, quoique obscure, et que la nature a encore de la force et de la vigueur, on peut espérer qu'avec l'aide de l'art, elle pourra parvenir à séparer la partie gangrénée des voisines qui sont saines. Alors il se forme autour de la partie morte un cercle rouge, avec douleur et chaleur qui se réveillent en cet endroit. Il s'y établit une inflammation suivie de suppuration, qui fournit un pus blanc et de bonne qualité, et qui sépare la partie grangrénée d'avec les parties saines. Ce cercle s'aggrandit et se creuse tous les jours, tandis que l'escarre gangréneuse se resserre, se sèche, et enfin se détache et se sépare, ensorte qu'il ne reste plus qu'une plaie simple, qui, par degrés, se remplit de chairs et se cicatrise, en la traitant comme les plaies ordinaires.

Traitement. En parlant du traitement de la gangrène, je ne ferai pas mention de la gangrène intérieure, qui est la suite de l'inflammation de quelque viscère. Ce malheureux état emporte toujours en peu d'heures le malade; on ne peut le guérir ; il faut se contenter de soutenir quelques momens ses forces, par l'usage des cordiaux les plus actifs.

Il n'en est pas de même lorsqu'une partie extérieure tombe en gangrène. Comme elle survient à la suite d'une vive inflammation, cette inflammation peut exister encore, quoique la gangrène commence, ou bien l'inflammation est calmée et la gangrène est bien déclarée.

Dans le premier cas, tant qu'il reste de la douleur, de la chaleur, en un mot, de l'inflammation dans la partie, et que le pouls est dur et tendu, on doit suivre le traitement anti-phlogistique, que j'ai proposé en traitant de l'inflammation, et même faire une saignée, si le pouls le permet, quoiqu'il y ait des fourmillemens et des démangeaisons dans la partie malade. On y appliquera des cataplasmes émolliens, soit de pulpes de plantes, soit de mie de pain, mais cuits dans du vin, à cause de la gangrène ; on pourra y ajouter les poudres de camomille ou de mélilot, ou bien des farines résolutives, toujours jointes aux émolliens.

Mais s'il n'y a aucune douleur dans la partie malade, même en la pressant, et si le pouls est foible, il faut soutenir les forces par quelques cordiaux, tels que le vin d'Alicante, ou des Canaries, le vin avec le sucre et la canelle, et les confections cordiales, en même temps qu'on prescrira une diète très-exacte. A l'extérieur, on fera sur la partie gangrénée des scarifications plus ou moins profondes, suivant le progrès de la gangrène, puis on appliquera, sur cette partie, des remèdes embaumans, tels que des compresses et des

plumaceaux imbibés d'eau-de-vie camphrée, de solution de sel ammoniac dans l'eau-de-vie, et on couvrira le tout de cataplasmes faits avec les herbes aromatiques, le scordium, l'absinthe, l'aurône, la mélisse, etc., cuites dans du vin et arrosées d'eau-de-vie. Si par ces moyens il commence à s'établir un cercle de suppuration entre le mort et le vif, on aidera cette suppuration par le moyen de quelques digestifs, évitant cependant les corps trop gras, qui pourroient favoriser la pourriture et attirer de nouveau la gangrène. Ainsi, dans la composition du digestif ordinaire on diminuera la dose d'huile d'hypéricum, et on y substituera celle de térébenthine qui est balsamique, et on aura soin de mêler aux différens topiques, qu'exigera l'état de la plaie, soit l'onguent de styrax, soit les teintures de myrrhe et d'aloës.

La gangrène, qui survient après un grand froid, quand quelques extrémités, comme les doigts des mains ou des pieds, les oreilles, le nez, ont été gelées, demande un traitement totalement différent. La chaleur alors est très-pernicieuse, ainsi que les topiques anti-septiques et embaumans. Il faut envelopper les parties gelées avec de la neige, s'il y en a, ou faire des espèces de fomentations avec l'eau à la glace, tenir le malade dans un endroit froid, et lorsque la partie commencera à ressentir quelques picottemens, modérer par degré le froid des fomentations, mettre le malade dans un

lieu de chaleur médiocre, et lui faire boire abondamment quelque tisanne sudorifique, soit une décoction de squine, soit une infusion de fleurs de sureau.

La gangrène, qui survient aux vieillards et aux gens dont le sang a été appauvri, soit par la disette d'alimens, soit par une âcreté contractée dès la jeunesse, exige aussi un autre traitement que la gangrène ordinaire. Il faut donner aux vieillards des cordiaux pour les ranimer, aux gens épuisés, prescrire un régime restaurant, avec des œufs, des farineux, comme le riz, la sémoule, les gruaux, des biscuits, du vin d'Alicante, ou du vin avec le sucre et la canelle, et enfin à ceux qui ont une âcreté particulière dans le sang, les anti-scorbutiques et une infusion de plantes vulnéraires. Les uns et les autres ont besoin d'être évacués de temps en temps; et un remède qui leur réussit à tous, est le quinquina, à la dose d'un gros, toutes les deux ou trois heures; c'est dans cette circonstance un excellent anti-septique. Quant aux topiques, les meilleurs, après avoir fait des scarifications, sont la térébenthine ou l'onguent de styrax, & si ceux-là ne suffisent pas, le baume d'arcœus.

Quant au *sphacèle*, comme la partie sphacelée est absolument morte et sans vie, il n'est pas possible de la revivifier, et s'il y a moyen de sauver le malade, ce n'est qu'en emportant et séparant du vif tout ce qui est mort. Ainsi, si c'est un

membre qui est sphacelé, il n'y a de ressource que dans l'amputation, dure et triste nécessité, d'autant que souvent dans cette circonstance, l'opération, quoique bien faite, ne réussit pas, et que la gangrène gagne plus haut, sur-tout lorsqu'elle est la suite d'une inflammation, et si les miasmes gangréneux ont infecté le tissu cellulaire et les gaînes des tendons : il faut alors avoir recours au quinquina, en forte dose, en en donnant deux ou trois gros toutes les trois heures, et employant, comme topique, des compresses imbibées d'une forte décoction de quinquina dans le vin, ou même cette écorce en substance et en poudre fine. Il n'en est pas de même quand un membre a été brisé; alors les parties voisines sont encore saines et jouissent de toute leur force, la gangrène n'est que locale, et l'amputation peut très-bien réussir.

Mais si la gangrène n'affecte qu'une petite partie, il suffit que l'endroit gangréné se sépare du reste, qui est sain; c'est ce que peut faire la nature avec l'aide de l'art. On peut alors brûler la partie gangrénée avec quelque caustique : le plus doux et le plus léger est l'onguent basilicum mêlé avec un peu de précipité rouge, puis l'onguent égyptiac; l'eau mercurielle est beaucoup plus active, et enfin le plus énergique est le beurre d'antimoine. On emploie ces différens médicamens, suivant que le mal est plus ou moins profond. Ils produisent une escarre que l'on scarifie, et dont on emporte les morceaux avec des ciseaux. On panse

ensuite la plaie soit avec le styrax, soit avec des suppuratifs toujours joints aux anti-septiques.

Si cependant le sphacèle n'étoit que superficiel, on se contenteroit de le couvrir avec des plumaceaux imbibés d'esprit-de-vin camphré, et des cataplasmes de plantes aromatiques macérées dans du vin, attendant que la nature excitât d'elle-même la suppuration, pour détacher la partie sphacelée.

CHAPITRE SECOND.

Du Cancer.

DESCRIPTION *du Cancer.* On donne le nom de cancer, ou tumeur carcinomateuse, à une tumeur dure, inégale, raboteuse, de couleur livide, où se font sentir des douleurs aiguës et lancinantes, et autour de laquelle on apperçoit des veines gonflées et remplies d'un sang noir et épais. Tant que le cancer est dans cet état, il porte le nom de *cancer occulte.* Mais souvent plutôt ou plus tard, cette tumeur vient à s'ouvrir, et forme un ulcère de la plus mauvaise qualité et d'une forme irrégulière, avec des douleurs atroces, du fond duquel pullulent des chairs molles et fongueuses, qui varient pour la couleur et la consistance, dont les bords renversés sont durs et inégaux, et duquel suinte une matière ichoreuse, et quelquefois

sanieuse, tellement âcre, qu'elle corrode les linges et ronge même les métaux; dans cet état on l'appelle *cancer ouvert*.

Son siége. Le cancer, tel que je viens de le décrire, a ordinairement son siége dans les glandes, et il succède au squirrhe, qui, venant à s'échauffer et à s'enflammer, dégénère en cancer. Mais outre ces cancers originairement squirrheux, il y en a de sarcomatiques, qui surviennent dans différens endroits, sans être précédés de squirrhes. Souvent ce n'étoit d'abord qu'un petit bouton, un léger tubercule, qui, étant irrité, rougit, s'enflamme, s'étend, devient violet, en un mot, carcinomateux, et qui venant à s'ouvrir, fournit un suintement âcre, qui corrode les parties voisines. On voit souvent de pareils chancres aux lèvres, au nez, aux joues, quelquefois aux cuisses et même à l'urèthre.

Le squirrhe et les tumeurs sarcomatiques peuvent rester long-temps dans le même état, sans dégénérer en cancer. Mais si les humeurs deviennent âcres par un mauvais régime, s'il y a pléthore et surabondance du sang ou des humeurs, si ces tumeurs sont irritées par l'application imprudente de topiques répercussifs, ou de résolutifs trop actifs, ou enfin par quelque compression ou contusion, bientôt elles s'enflamment et prennent un caractère carcinomateux. C'est par cette raison que les squirrhes de la matrice deviennent cancéreux vers l'âge de quarante-cinq à cinquante

ans, lorsque les femmes, parvenues à l'âge critique, perdent leurs règles ; c'est par la même raison qu'il est dangereux d'examiner et de toucher trop souvent ou un peu durement les tumeurs qui surviennent aux seins.

Quand le cancer tant occulte, que celui qui est ouvert, est placé à l'extérieur, il est aisé de le reconnoître, d'après la description que j'ai donnée de l'un et de l'autre. Mais il est important de s'appercevoir quand le squirrhe commence à dégénérer en cancer, et quand ce cancer menace de s'ouvrir.

Si le squirrhe veut dégénérer en cancer, la tumeur augmente, de ronde et unie qu'elle étoit, elle devient irrégulière, inégale et raboteuse, la peau qui la recouvre s'amincit, devient luisante, s'enfonce et adhère à la glande : on y ressent quelques douleurs lancinantes, qui se propagent aux parties voisines, et enfin, quand le cancer est confirmé, tous ces accidens augmentent, et les veines adjacentes se gonflent et se tuméfient.

Lorsque le cancer est prêt à s'ouvrir, les douleurs sont encore plus aiguës & plus fréquentes : il se fait d'abord une légère gerçure à la peau qui recouvre la tumeur, il en suinte une sérosité âcre et rongeante, qui agrandit de jour en jour cette ouverture. Enfin, l'ulcère devient plus considérable, ses bords se renversent, se durcissent, et de son fonds pullulent des chairs molles et fongueuses.

Quant au cancer interne, on ne peut connoître son existence que par les douleurs aiguës et opiniâtres, que rien ne peut calmer, et qui surviennent à un squirrhe intérieur, auparavant indolent.

Cette maladie est des plus terribles; le cancer intérieur est toujours incurable et mortel, le médecin ne peut que travailler à modérer et à calmer les vives douleurs qu'éprouvent les malades. Quant au cancer extérieur, lorsqu'il est confirmé, il n'y a de ressource que dans l'extirpation; mais souvent elle est impraticable si le cancer est adhérent, inutile, si d'autres glandes sont déjà engorgées, et si la masse du sang est infectée du vice cancéreux; et quelque heureuse que paroisse cette opération, lorsque les circonstances sont les plus favorables, très-souvent le cancer s'empare de quelque autre glande, et au bout d'un certain temps la même maladie reparoît à un autre endroit.

Traitement. Le traitement, que je vais proposer, n'est que palliatif, le cancer étant incurable, comme je l'ai dit plus haut. Dès qu'on s'apperçoit que le squirrhe d'indolent qu'il étoit, devient douloureux et sensible, et qu'il est prêt à dégénérer en cancer, il faut s'opposer à ses progrès par tous les moyens tant intérieurs qu'extérieurs. On prescrira d'abord un régime très-doux, n'accordant que des soupes, des panades, des crêmes de riz, d'orge et autres farineux, du poisson cuit à l'eau et des viandes blanches;

encore, pour peu qu'il y ait de la fièvre, on supprimera la viande, et on s'en tiendra aux potages et aux bouillons. En même temps on fera ensorte que le malade respire un air pur à la campagne, qu'il évite toute contention d'esprit, ainsi que les affections vives de l'ame, et qu'il ait le ventre libre, lui faisant prendre, s'il le faut, quelques lavemens. Ce régime établi, on fera tous les mois ou tous les deux mois une légère saignée de quatre ou cinq onces seulement, et on purgera aussi de temps en temps le malade, mais avec un léger minoratif d'eau de casse, ou de manne, avec l'huile d'amandes douces. Outre cela on lui prescrira soit du lait d'ânesse, soit des bouillons tempérans avec les plantes émollientes, auxquels on ajoutera quelques pattes de grenouilles ou d'écrevisses. On peut encore, lorsque le lait ne peut passer, donner en sa place le petit-lait chalybé, ou le petit-lait avec l'addition de quelques onces de sucs de cresson, cerfeuil et pissenlit. Enfin, dans l'été on peut faire user des eaux minérales, légèrement ferrugineuses. Il est encore utile de joindre à ces remèdes l'usage des bains ou demi-bains tempérés, sur-tout lorsque le mal étant interne, ne permet pas d'employer des topiques. Si les douleurs deviennent trop vives, on les calmera par le moyen de quelques narcotiques. Mais il faut commencer par les plus légers, et ne les pas répéter trop souvent, parce qu'on s'y habitue aisément, qu'ils ne font plus d'effet, et qu'on

est ensuite obligé d'en augmenter de plus en plus la dose. Ainsi on ne donnera d'abord qu'une simple décoction de têtes de pavot, puis le sirop diacode, ensuite quelques gouttes de teinture anodyne, et enfin on en viendra, s'il le faut, au laudanum ou à l'opium en substance.

Tel est le traitement palliatif du cancer par rapport aux remèdes internes, auquel on doit joindre un traitement extérieur par l'usage des topiques, qui doivent être différens, suivant que le cancer est occulte ou ouvert.

Si le cancer est occulte, il faut bien se garder d'y appliquer des pommades, des onguens, et tous corps gras, qui ne pourroient qu'augmenter et aggraver le mal. On se contentera de tenir chaudement la partie avec du coton, du duvet de cygne, etc.; tout au plus on peut y appliquer des linges trempés dans une solution de savon, dans l'eau-de-vie, ou dans une dissolution de sel ammoniac dans de l'eau, ou simplement imbibés d'urine.

Quand le cancer est ouvert, on évitera également d'y appliquer des escarotiques, que quelques auteurs ont proposés pour en ronger les bords calleux; mais si les douleurs sont vives, on tâchera de les calmer, en appliquant sur l'ulcère des plumaceaux trempés dans les sucs de joubarbe ou de morelle, ou imbibés d'une solution légère de sucre de saturne. Un remède qui dans ce cas m'a réussi, non pour guérir, mais pour calmer et pour rendre

l'humeur moins mauvaise et moins corrosive, est un cataplasme de racines de carottes rouges. On rape ces racines, on les pile ensuite, on lave l'ulcère avec le jus qu'elles rendent, et de la pulpe on en fait un cataplasme dont on couvre l'ulcère après l'avoir fait tiédir, et qu'on renouvelle deux ou trois fois par jour. En même temps, avec le jus de pareilles racines réduit en consistance d'extrait, on forme des pilules de quatre ou cinq grains, dont on donne cinq ou six le matin et autant le soir. Ce remède, que je tiens d'un confrère, médecin à la Rochelle, prolonge au moins les jours des malades, et diminue la mauvaise qualité de l'ulcère, ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois.

Quelquefois dans le cancer ouvert il survient des hémorrhagies, qui, lorsqu'elles sont considérables, mettent les malades en danger. Il faut alors les arrêter avec l'amadou d'agaric bien doux, posé sur les vaisseaux, qui fournissent le sang. Ce remède est encore plus sûr que l'eau de Rabel, dont on peut en même temps donner à l'intérieur quelques gouttes étendues dans de l'eau. Au reste, je puis assurer ici, qu'après beaucoup d'épreuves, je n'ai apperçu aucun bon effet ni des feuilles de belladonna, ni des pilules d'extrait de ciguë, recommandées par Storck.

Je ne parle point ici de l'amputation ou de l'extirpation du cancer. Cette opération regarde les traités de chirurgie. Je dirai seulement qu'il

faut d'abord examiner si cette opération est praticable, si le cancer n'est point adhérent, s'il n'y a point quelque autre glande engorgée, soit sous l'aisselle, soit au col, ou ailleurs, et qu'après l'opération il est très-utile d'établir un ou deux cautères, et de travailler à délayer et à purifier la masse du sang, pour empêcher le retour de la maladie.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Vers.

Les vers forment une maladie, à laquelle sont sujettes quelques personnes, principalement les enfans plutôt que les adultes, les femmes et les filles préférablement aux hommes et aux garçons, et les gens d'un tempérament lâche, phlegmatique et cacochyme, plutôt que les bilieux et les sanguins. Ces vers qui se rencontrent dans les corps vivans sont de quatre espèces différentes.

1°. Les uns longs et cylindriques, plus minces vers leurs extrémités et semblables pour la forme aux vers de terre, ont été appelés, à cause de cette ressemblance, *lombrics*. Ils séjournent dans la cavité des intestins, mais quelquefois ils remontent jusques dans celle de l'estomac. Alors il arrive qu'on les rend par la bouche, tandis qu'ordinairement ils sortent par les selles. Cette première espèce est la plus aisée à détruire.

2°. D'autres plus petits, semblables pour la forme aux vers qu'on trouve dans le fromage, ont été nommés *ascarides.* Ceux-ci habitent dans l'intestin *rectum*, où ils sont quelquefois en si grande quantité, que j'ai vu des enfans, sur-tout des petites filles, en rendre plusieurs centaines, qui sortoient pendant la nuit de leur fondement, et se répandoient dans leur lit, sans qu'elles les sentissent, ni qu'elles s'en apperçussent; elles éprouvoient seulement des démangeaisons vives et fréquentes à l'anus. Cette espèce est plus difficile à guérir que les lombrics. Ce qui m'a réussi le mieux, ce sont des injections ou demi-lavemens de décoction d'absinthe ou de tanaisie, et l'introduction de bourdonnets ou petits suppositoires, chargés et imbibés de quelque teinture fort amère, telle que celle d'aloës.

3°. Une troisième espèce de ver est le *tænia*, qu'on a aussi nommé *ver solitaire*, parce qu'on s'étoit imaginé qu'il n'y en avoit jamais qu'un seul dans les intestins, quoique l'expérience ait démontré qu'il y en avoit quelquefois deux et même trois. Ce dernier est applati comme un ruban, composé d'un nombre considérable d'anneaux courts, chacun de forme presque quarrée, et il va en diminuant de grosseur et de largeur vers une de ses extrémités, qui se termine en un filet mince où sa tête est placée. Il est quelquefois si long que des malades en ont rendu plusieurs aunes. Les chiens sont très-sujets à cette espèce de vers, elle est

moins

moins commune chez les hommes, mais la plus difficile à détruire. Souvent ce ver se rompt lorsqu'on le rend, et pour lors il paroît que la partie qui reste repousse et forme un nouveau ver, souvent plus long que ce qui a été expulsé.

4°. Enfin, les vers de la quatrième et dernière espèce ont été désignés par le nom de *cucurbitins*, parce que ces vers courts et larges ressemblent par leur forme à la graine de courge, *cucurbita*. Ces derniers, moins fréquens que les lombrics et les ascarides, accompagnent souvent le tænia; ce qui autrefois avoit fait croire mal-à-propos que le tænia n'étoit qu'un composé de cucurbitins, attachés et comme enchaînés les uns aux autres. Aujourd'hui on connoît la tête du tænia, qui est un animal entier et complet, mais dont les morceaux repoussent et se reproduisent, comme on l'observe également dans les polypes et plusieurs autres animaux de la classe des vers.

Je n'examinerai point ici par quelle voie ces petits animaux peuvent pénétrer dans l'intérieur du corps et s'y multiplier; cette question regarde plus l'histoire naturelle que la médecine; il nous suffit de connoître les causes qui favorisent le plus la production des vers, pour travailler à les éloigner.

En général, ces causes peuvent se réduire à trois: 1°. la foiblesse des viscères, qui donne lieu aux crudités et aux mauvaises digestions, sur-tout à celles qui tournent à l'aigre; 2°. l'abus d'une grande quantité de fruits doux, peu acerbes, qui

fournissent un chyle doux, mais mal travaillé; 3°. le fréquent usage du lait et des sucreries.

D'après cela il est aisé de voir pourquoi les enfans, qui sont naturellement voraces, et font souvent de mauvaises digestions, qui usent beaucoup de lait et de bonbons, dont la bile est douce, peu amère et sans énergie, et qui font peu d'usage du vin, qui pourroit faire périr les vers, sont plus sujets que les autres à cette incommodité. En général, quoiqu'on puisse être attaqué des vers à tout âge, cette maladie est beaucoup plus ordinaire depuis six à sept ans jusqu'à l'âge de puberté.

Quoique cette incommodité ne soit pas ordinairement dangereuse, et que beaucoup de personnes fortes et bien portantes aient été attaquées de vers dans leur enfance, cependant elle produit souvent des accidens assez graves. Les enfans, sujets aux vers, ont en général un mauvais teint, leur haleine a une odeur aigre, ils ont fréquemment le dévoiement, ils sont quelquefois tourmentés par une toux plus stomachale que pectorale, tantôt ils sont dégoûtés et n'ont point d'appétit, d'autres fois ils ont une faim canine, ce qui n'empêche pas qu'ils ne maigrissent et ne dépérissent, et si les vers sont en grande quantité, ou si leur tempérament est délicat et sensible, ils sont alors sujets à des convulsions, qui approchent de l'épilepsie. Enfin, quelquefois la fièvre lente se joint à cet état, et j'ai vu quelques enfans en être les victimes. Anciennement je fis ouvrir un enfant qui

avoit ainsi malheureusement péri : nous trouvâmes ses intestins percés en plusieurs endroits par les vers, dont tout le canal intestinal étoit farci, et dont quelques-uns avoient pénétré dans la cavité du bas-ventre.

Lorsqu'on apperçoit dans un enfant plusieurs des signes et des accidens énoncés ci-dessus, que le petit malade est tourmenté de démangeaisons au nez, qui l'obligent de le frotter souvent et qui le font éternuer, et sur-tout si, en examinant ses yeux, on trouve leur pupille fort dilatée, on a lieu de penser qu'il est attaqué de vers. Mais l'indice le plus certain de leur présence, c'est lorsque le malade en a déjà rendu quelques-uns. Au reste, il ne faut pas attribuer aux vers la plupart des maladies et des incommodités des enfans, comme font presque toutes les femmes.

Quand on est assuré de l'existence des vers, il faut mettre en usage les remèdes propres à les faire périr, à les expulser dehors, et y joindre ceux qui sont les plus efficaces pour corriger et vider le foyer putride, qui favorise leur naissance et leur multiplication. Telles sont les indications qu'on doit suivre.

Pour cet effet, on commencera par établir un régime convenable. Il faut que le malade s'abstienne de lait, de viandes, de fruits cruds et de sucreries. On le nourrira de soupes, de panades et de bouillons, et on lui donnera du vin dans sa boisson. Ensuite on l'évacuera plus ou moins

fortement suivant sa force, son âge et son tempérament. Mais il faut avoir soin de choisir des purgatifs qui puissent atténuer et diviser les matières visqueuses et gluantes, dans lesquelles les vers sont logés. Ainsi on donnera quelques grains d'aloës ou d'hiera-picra; et si l'enfant est très-jeune, on se contentera de sirop de fleurs de pêcher, d'une teinture de rhubarbe, ou d'une légère infusion de séné. Après cela on passera à l'usage des anti-helmentiques ou remèdes propres à tuer et expulser les vers. Ces remèdes sont nombreux et de différentes espèces, entre lesquelles on choisira ceux que l'on croira les plus convenables au tempérament du malade.

1°. Les premiers sont les mercuriaux, tels que l'æthiops minéral ou la panacée mercurielle, depuis deux ou quatre grains jusqu'à douze ou quinze, suivant l'âge et la force; le cinabre à la dose de quatre ou cinq grains; le mercure doux, plus actif que l'æthiops et que la panacée, depuis deux grains jusqu'à huit; et pour boisson de l'eau dans laquelle on fait bouillir du mercure, remède foible et qui demande à être continué long-temps.

2°. Les amers, tels que l'absinthe, la petite centaurée, la graine de tanaisie, le *semen-contra.* Ce dernier se donne soit en décoction, soit en substance depuis quatre grains jusqu'à douze ou quinze. On en fait pour les enfans des biscuits, ou des pastilles avec du sucre. L'aloës depuis quatre

grains jusqu'à huit, et l'hiera-picra à la dose de quatre ou cinq grains.

3°. La troisième classe des remèdes vermifuges comprend les acides, tels que l'oxymel simple, dont on donne une ou deux cuillerées; le jus de citron mêlé avec de l'huile, à la même dose; et l'esprit de vitriol ou de soufre dulcifié mêlé dans l'huile jusqu'à une légère acidité, auquel on ajoute quelque sirop pour en composer une potion à prendre par cuillerées.

4°. Enfin les huileux composent la quatrième et dernière classe de ces remèdes. Ce sont l'huile d'amandes amères plus efficace que celle d'amandes douces; l'huile d'olives, et sur-tout l'huile de ricin ou *palma-christi*, qui tue et évacue les vers. Comme cette dernière est épaisse, on l'étend dans quelque eau aromatique, et on y ajoute quelque sirop agréable. Je l'ai employée plusieurs fois avec succès pour les enfans.

On peut ajouter à ces différens remèdes l'hémithocorton ou coralline de Corse, excellent médicament contre les vers, qu'on donne soit en infusion, soit en substance à la dose de huit à dix grains, soit sous la forme de sirop pour les petits enfans.

On pourroit encore faire mention de nombre d'autres remèdes, qui ont été proposés contre les vers, tels que la corne de cerf préparée philosophiquement, l'eau distillée de pourpier, de chicorée, d'oseille et quantité d'autres, ou qui ont

peu de vertu, ou qui en ont moins que ceux proposés ci-dessus. Mais je joindrai ici la recette d'une poudre, dont je me suis souvent servi avec le plus grand succès, et qui a fait évacuer beaucoup de vers à plusieurs enfans. Elle est composée de deux ou trois grains de mercure doux, un demi-grain ou un grain d'ipécacuanha suivant l'âge du malade, trois grains d'aloës succotrin, quatre ou six grains de rhubarbe, et six grains de coralline de Corse. On mêle le tout pour une prise, et si les enfans sont plus âgés, on augmente la dose de quelques grains, ayant soin de faire boire pendant son effet quelques tasses de décoction de racines de fougère mâle.

En faisant usage des remèdes ci-dessus, on ne doit pas omettre les lavemens. On en donne d'abord avec le lait et le miel, ou le sucre rouge, pour attirer vers le bas les vers, ou bien on les compose avec la décoction de figues grasses et de raisins secs. Ce premier lavement rendu, on en donne un autre avec une décoction amère d'absinthe, d'aurône ou de tanaisie, dans lequel on ajoute un ou deux gros d'hiera-picra, pour tuer les vers et les faire sortir, ce qui souvent réussit, sur-tout pour les ascarides.

Quant au tænia ou ver solitaire, le meilleur vermifuge est la décoction de racines de fougère mâle, remède vendu au gouvernement, comme un secret par la femme Nouffer, quoiqu'il se trouve indiqué, il y a près de deux mille ans, dans

l'ouvrage grec de Dioscoride. Mais au lieu du bol purgatif violent proposé dans la recette de cette femme, pour prendre à la suite de la décoction de fougère, on peut quelques heures après l'avoir finie, donner l'huile de ricin de la manière que je l'ai indiqué plus haut. Ce purgatif beaucoup plus doux, m'a réussi plusieurs fois pour faire évacuer le ver solitaire, soit le jour même qu'on a pris le remède, soit le lendemain.

SECTION CINQUIÈME.

Des Maladies par augmentation des Évacuations.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hémorragies.

L'HÉMORRAGIE n'est autre chose que l'écoulement du sang hors de ses vaisseaux, et tout le monde connoît cette maladie; mais les hémorragies diffèrent beaucoup entre elles. Les unes suivent les lois de la nature, et se font par les voies qu'elle a choisies, telles sont les régles des femmes, le flux hémorrhoïdal, et les saignemens par le nez, qui surviennent fréquemment dans

la jeunesse. Ces hémorragies ne demandent point de remèdes; il seroit dangereux de les arrêter, à moins qu'elles ne fussent excessives, et que passant la mesure que la nature leur a prescrite, elles ne missent la vie en danger. Mais il y a d'autres hémorragies accidentelles, dans lesquelles le sang s'écoule par des voies qui sont contre nature, et qui demandent à être supprimées, telles sont le crachement de sang, le pissement de sang, etc. Enfin il survient dans des maladies aiguës des hé-hémorragies critiques, qui sont salutaires et qui soulagent les malades, ainsi que je l'ai dit en parlant des fièvres et des maladies inflammatoires, où l'on a vu que loin de les arrêter, il faut souvent les aider, même les provoquer. Il est aussi des hémorragies très-dangereuses, qui dépendent de la dissolution du sang et de son âcreté, telles sont celles qui surviennent aux scorbutiques, dont je parlerai en traitant du scorbut. Je ne dis rien ici des hémorragies qui viennent de causes extérieures, qui arrivent à la suite des plaies, des blessures, des opérations : celles-là regardent la chirurgie, il ne s'agit ici que de celles qui viennent de causes internes.

On verra dans le détail suivant les symptômes qui accompagnent chaque espèce d'hémorragie, et les remèdes qu'il faut employer. Je me contenterai de dire ici qu'en général, les accidens qui s'observent dans toutes les hémorragies, quand elles sont trop abondantes, sont la prostration de

forces, les foiblesses, la pâleur du visage, un serrement du pouls, des sueurs froides, enfin un affoiblissement de l'estomac, en sorte que si cette déperdition de sang est trop considérable, les digestions se font mal, ce qui peut donner lieu à des engorgemens, à des obstructions et à l'hydropisie.

ARTICLE PREMIER.

De l'Hémorragie du Nez.

Lorsque l'hémorragie par les narines est prête à se faire, les personnes ressentent un poids sur les yeux, qui sont rouges et larmoyans, leur visage est plus coloré, la pulsation des artères carotides et temporales est plus forte, leur tête est lourde et pesante, et quelquefois les vaisseaux de leur visage sont gonflés, tandis que les extrémités, sur-tout les inférieures, sont froides et plus pâles qu'à l'ordinaire. Cette hémorragie survient principalement aux jeunes gens, aux personnes foibles et délicates, et quelquefois aux grands mangeurs, qui surchargent d'alimens leur estomac.

TRAITEMENT. Si cette hémorragie n'est pas trop abondante, elle ne peut être que salutaire, elle débarrasse la tête, et en diminuant la pléthore des vaisseaux, elle prévient les accidens qu'elle pourroit causer; ainsi il ne faut pas se presser de l'arrêter. On se contentera de donner aux personnes qui y sont sujettes, des nourritures

légères plus végétales qu'animales, des viandes blanches de veau, volailles, lapins, on leur interdira les exercices violens, on les engagera à éviter les passions vives de l'ame, le trop long sommeil, et enfin à suivre en tout les lois de la modération. Pour boissons on leur prescrira celles qui peuvent laver et raffraîchir le sang, telles que la limonade, l'oxycrat, et les autres acides, ou bien des émulsions avec les sirops de violettes ou de nymphæa.

Mais si l'hémorragie, durant trop long-temps, ou étant très-considérable, donnoit quelque inquiétude et qu'on crût devoir l'arrêter, on appliqueroit sur le front et le col des linges imbibés d'eau froide ou d'oxycrat. Ces légers moyens suffisent souvent pour la faire cesser.

Si cependant elle persévéroit opiniâtrement, et qu'il survînt des foiblesses, on seroit obligé d'en venir à une saignée, d'introduire dans les narines des bourdonnets imbibés ou d'oxycrat, ou d'eau de rabel étendue dans de l'eau commune, ou bien chargés d'alun en poudre, ou de vitriol calciné au blanc, et de donner à l'intérieur quelques gouttes d'eau de rabel étendues dans une tasse de boisson. Enfin un moyen presque sûr de faire cesser une hémorragie que rien ne peut arrêter, est d'appliquer sur le sein des linges imbibés d'eau froide, ou d'envelopper le scrotum avec des compresses trempées dans l'eau à la glace, ou dans un oxycrat très-froid.

Au reste dans cette hémorragie, ainsi que dans toutes les autres, on aura soin que le malade reste tranquille, dans une chambre fraîche et un peu obscure, qu'il ne fasse que le moindre mouvement possible, et qu'il tienne son corps droit et sa tête un peu penchée en arrière.

ARTICLE DEUXIÈME.

De l'Hémoptysie, ou crachement de sang.

Il peut y avoir bien des circonstances où les crachats soient teints de sang, comme lorsque les gencives saignent, que le sang tombe du nez dans la gorge, lorsqu'il y a hémorragie par les narines, lorsqu'il suinte du fond de la gorge et de l'arrière-bouche, sans cependant que dans tous ces cas il y ait une hémoptysie. On entend par véritable hémoptysie, une évacuation par la bouche d'un sang tantôt vif et écumeux, tantôt en grumeaux et comme coagulé, soit qu'il soit en grande quantité et qu'il teigne tous les crachats, soit qu'il ne soit que par filets, pourvu qu'il soit expulsé des poumons avec toux, difficulté de respirer, souvent sans fièvre, mais avec un sentiment de chaleur, et un point léger dans la poitrine.

Les jeunes gens sont plus exposés à cette maladie que les gens âgés, ainsi que ceux qui, dans leur jeunesse, ont été sujets à de fréquentes hémorragies par le nez. Elle survient aisément

aux personnes dont la poitrine est foible et délicate et qui sont souvent enrhumés, enfin elle attaque plus fréquemment les femmes, dont le tempérament est plus délicat et plus foible, et les gens dont la poitrine est mal conformée.

Les personnes qui se trouvent dans les circonstances que je viens d'énoncer, ont une grande disposition à l'hémoptysie, mais pour que cet accident arrive, il faut qu'il soit provoqué par quelque cause particulière, comme le chant, les cris, l'usage des instrumens à vent, la toux forte et opiniâtre, la secousse du poumon dans les efforts du vomissement, quelquefois une chûte, un coup sur la poitrine, ou bien la suppression de quelque évacuation sanguine habituelle, telle que le flux menstruel ou hémorrhoïdal. Alors il se fait rupture dans les vaisseaux du poumon et l'hémoptysie survient.

Mais quelquefois il n'y a qu'une érosion des vaisseaux occasionnée par l'âcreté du sang, ou par quelque humeur rentrée soit dartreuse, soit galeuse, et cette dernière espèce d'hémoptysie, quoique moins vive que la première, est encore plus dangereuse, et se termine ordinairement par la phthisie.

Les accidens qui accompagnent cette maladie, sont la toux, la difficulté de respirer, un sentiment de douleur piquante et de chaleur dans la poitrine, et quelquefois de la fréquence dans le pouls.

En général cette maladie est plus fréquente au

printemps et au commencement de l'été, quoiqu'elle puisse venir en tout temps et en toute saison, sur-tout si elle est la suite de quelque suppression d'une évacuation sanguine ordinaire et habituelle.

Pronostic. Cette maladie est toujours dangereuse à cause de l'importance du viscère qui est attaqué. Cependant le danger est plus ou moins grand suivant nombre de circonstances. Si l'hémoptysie prend à quelqu'un bien constitué, dont la poitrine n'a jamais été affectée, et qu'elle survienne à la suite d'un effort violent, alors il s'est fait une rupture des vaisseaux, que quelques saignées peuvent guérir aisément avec les autres précautions nécessaires. Mais si l'hémoptysie arrive à une personne foible, valétudinaire, à quelqu'un dont le sang est âcre, dont la poitrine est resserrée, et dont les poumons sont naturellement délicats, qui est sujet à la toux et à la difficulté de respirer; alors il y a à craindre qu'il n'y ait érosion dans les vaisseaux du poumon et que la phthisie ne soit la suite de cet accident. Il y a pour lors déperdition de substance, il survient de la phlogose, suivie d'un ulcère, dont la cicatrice est presque impossible.

L'hémoptysie est en général moins dangereuse chez les femmes, sur-tout quand elle revient tous les mois à l'époque de leurs règles. Cependant elle demande encore beaucoup d'attention. Elle n'est pas sans danger, quand elle vient à la suite

de la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal.

Traitement. Si le crachement de sang survient à une personne, dont la poitrine est d'ailleurs forte et bien constituée, s'il n'est que la suite de quelque effort ou de quelque cause semblable, en un mot si le crachement de sang n'est qu'accidentel, et dépend d'une rupture forcée de quelque vaisseau, le meilleur remède est la saignée prompte et répetée. Deux, trois, quatre saignées faites coup sur coup, font plutôt cesser cet accident que huit ou dix éloignées les unes des autres. On les proportionnera à la force du sujet et à la violence de l'accident. En même temps on aura soin que le malade observe le plus grand repos, qu'il ne parle pas, que sa chambre soit d'une température douce, sans être trop chaude; et quant à la diète, si l'accident est grave, on ne le nourrira que de bouillons de veau ou de poule; s'il est moins fort, on pourra lui permettre quelques crêmes d'orge, de gruau, de riz et autres farineux, ou quelques soupes et panades. Sa boisson sera de même une légère décoction d'orge ou de riz, à laquelle on ajoutera un peu de sirop de grande consoude. On aura attention que son ventre soit libre, et s'il ne l'est pas suffisamment, on fera donner quelques lavemens soit émolliens avec la mauve et la poirée, soit laxatifs avec la casse ou le lénitif. Quand l'hémoptysie n'est qu'accidentelle, ce traitement simple suffit pour la calmer.

Mais si un malade, qui a naturellement la poitrine foible, vient à la suite d'un rhume, ou de quelque excès, à cracher du sang, soit par grumeaux, soit par filets, il est à craindre qu'il n'y ait érosion dans les vaisseaux du poumon. Pour lors on le saignera moins, du reste on prendra toutes les mêmes précautions indiquées tout-à-l'heure, et on y joindra plusieurs remèdes intérieurs. D'abord on cherchera à calmer la toux par l'huile d'amandes douces avec le sirop de guimauve, ou par le looch blanc pris de temps en temps par cuillerées, on lui fera prendre matin et soir des bouillons de mou de veau, et si la toux est opiniâtre, on lui donnera le soir deux ou trois gros de sirop diacode dans une tasse de tisanne, ou la décoction de la moitié d'une tête de pavot brisée par morceaux, évitant le laudanum, les pilules de cynoglosse et les autres narcotiques, qui peuvent échauffer. Si le crachement de sang continue malgré ces remèdes, on pourra employer quelques astringens les plus doux, comme les sucs d'ortie, de bugle, de sanicle, de paquerette et autres plantes légèrement vulnéraires et astringentes. Ces sucs se prendront deux fois par jour à la dose de trois ou quatre onces avec demi-once de sirop de grande consoude, ou bien on les donnera de temps en temps par cuillerées. Enfin le crachement de sang cessé, on finira par prescrire l'usage du lait d'ânesse, ou de vache coupé d'un tiers d'infusion de plantes vulnéraires.

Si le crachement de sang étoit causé par la suppression des régles ou du flux hémorrhoïdal, au lieu des saignées du bras, on appliqueroit des sang-sues aux vaisseaux hémorrhoïdaux, ou à la vulve, et on travailleroit à rappeler ces évacuations par les remèdes qui seront proposés en parlant de ces suppressions.

Mais il ne suffit pas de guérir l'accident actuel, il faut encore en prévenir le retour. Il y a des personnes dont la poitrine est foible, qui sont sujettes à cracher de temps en temps du sang. Rien n'est meilleur pour éviter ces retours quelquefois fréquens, que de faire de temps à autre une légère saignée, de leur faire éviter tout exercice violent, toute contention d'esprit, toute espèce d'excès, de leur interdire les liqueurs et le café, de leur conseiller l'usage des farineux et même du lait pour toute nourriture, si leur estomac peut le supporter, enfin de les engager d'aller à la campagne respirer un air pur qui ne soit pas trop vif, ni cependant humide, évitant la grande chaleur et le grand froid.

Maintenant il me reste à prévenir que dans l'hémoptysie on doit se garder d'employer les astringens acides, comme l'eau de rabel, qui conviennent dans les autres hémorragies, mais qui dans celle-ci irriteroient le poumon et provoqueroient la toux. Il en est de même des astringens terreux, des stiptiques, de l'alun, qui feroient dans cette maladie beaucoup plus de mal que de bien.

bien. On ne doit même purger qu'avec des minoratifs très-doux, et attendre pour le faire que l'accident soit cessé depuis quelque temps.

ARTICLE TROISIÈME.

Du Vomissement de Sang.

Le vomissement de sang peut varier beaucoup, tant pour la quantité que pour la qualité du sang, que l'on vomit. Tantôt ce sang est pur et vif, d'autres fois il est noir et par grumeaux, suivant qu'il a plus ou moins séjourné dans l'estomac; quelquefois ce ne sont que des filets de sang mêlés soit avec des glaires, soit avec les alimens. Quand cet accident est prêt d'arriver, on ressent des douleurs d'estomac et des nausées, et quand il est survenu, le malade est pâle et tombe en foiblesse et en syncopes.

CAUSES. Quelquefois cet accident dépend d'une cause externe, telle qu'une blessure pénétrante jusqu'à l'estomac, d'un coup, d'une chûte sur ce viscère, et alors il est presque toujours mortel : il peut aussi dépendre d'une cause interne, d'un poison corrosif, d'un vomitif trop fort, d'un purgatif résineux et drastique trop violent, en un mot de tout ce qui peut irriter et corroder l'estomac; ce qui est très-dangereux et peut attirer l'inflammation et la gangrène de ce viscère. Enfin il peut être la suite des régles, ou du flux hémorrhoïdal supprimés, et alors il est beaucoup moins dangereux.

Il y a quelques femmes qui, tous les mois, vomissent un peu de sang sans danger. Ce dernier vomissement ne dépend que de la plénitude des vaisseaux.

TRAITEMENT. Lorsqu'un malade sera attaqué de cet accident, on commencera par le faire coucher sur le dos, la tête un peu élevée, et on lui recommandera de ne point parler et de ne faire aucun mouvement; puis tout de suite on le saignera. S'il a des foiblesses, on fera les saignées petites, d'une seule palette, mais on les répétera toutes les heures, ou toutes les deux heures, ainsi qu'il a été recommandé dans le traitement de l'inflammation de l'estomac. Sa seule nourriture sera de l'eau de veau ou de poulet, dont on lui donnera très-peu à la fois et presque froide, mais on y suppléera de temps en temps par quelques cuillerées de gelée de volaille ou de veau; il ne faudra point saler ni ces boissons ni ces gelées. Si par ces premières précautions le vomissement de sang ne s'arrête point, on donnera deux fois par jour une prise de trois ou quatre onces de sucs de millefeuille, d'ortie, de plantain, ou autres plantes vulnéraires astringentes, avec demi-once de sirop de grande consoude, ou de roses rouges, et pour boisson du petit-lait, dans chaque pinte duquel on fera dissoudre deux gros de gomme arabique ou adragant. Il est à desirer que le ventre soit libre; malgré cela on évitera les lavemens qui forcent à faire quelques mouvemens, et si

absolument, le malade n'allant pas à la selle, on est obligé d'en prescrire, il les recevra tout couché et par devant, et on les composera avec une décoction de casse ou une solution de lénitif. Enfin s'il y a des douleurs trop vives et défaut de sommeil, on pourra donner le soir cinq ou six gouttes seulement de teinture anodyne, dans la crainte qu'un narcotique plus fort ne resserrât le ventre, et n'empêchât l'évacuation par bas du sang qui peut s'écouler de l'estomac dans les intestins.

Lorsqu'une fois le sang aura cessé de paroître, on pourra passer par degrés à des alimens un peu plus nourrissans, tels que les crêmes de riz, d'orge, etc., puis le poisson cuit à l'eau, et ce ne sera qu'à la fin, qu'on en viendra à des alimens plus solides; mais pendant long-temps on s'abstiendra des purgatifs, et quand on en donnera, on les choisira très-doux, tels que la décoction de casse ou de tamarins. Le malade, quoique parfaitement guéri de cet accident, fera bien d'user pendant du temps de lait coupé d'un tiers de décoction d'orge, si son estomac peut le bien digérer.

Si, au contraire, après le vomissement appaisé, il survenoit de la phlogose ou de l'inflammation à l'estomac, on reviendroit à la saignée, et au traitement indiqué dans l'inflammation de l'estomac.

Lorsque ce vomissement de sang est causé par la suppression des régles ou du flux hémorrhoïdal;

dans le premier de ces deux cas on fera les saignées du pied, et lorsque l'accident sera cessé, on travaillera, mais avec précaution, à rappeler les régles par les moyens que j'indiquerai en parlant de leur suppression : dans le second cas, on posera des sang-sues au fondement.

Enfin il peut arriver que cet accident survienne à quelqu'un, dont l'estomac se trouve surchargé d'alimens. Quelque indiqué que paroisse l'émétique, il faut s'en abstenir, et ne provoquer l'évacuation de l'estomac que par le moyen de l'eau tiède, ou de l'huile mêlée à l'eau.

Les personnes sujettes à ce vomissement, et qui l'ont éprouvé plusieurs fois, doivent, en général, se retrancher le vin, les liqueurs spiritueuses, le café, s'abstenir de violens exercices, ne pas parler fort ou long-temps, ne point user d'alimens âcres et irritans, se faire saigner de temps en temps, et user, autant qu'ils pourront, de lait soit d'ânesse, soit de vache, coupé avec l'eau d'orge.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Maladie noire.

Après avoir parlé du vomissement de sang, je crois devoir dire un mot d'une maladie, dans laquelle on vomit aussi et on rend en même-temps par bas du sang, mais un sang putride et noir, ce qui lui a fait donner le nom de maladie noire : *morbus niger.*

DESCRIPTION de la maladie. Cette maladie s'annonce d'abord par un sentiment de pesanteur, et une douleur sourde dans le bas-ventre; bientôt succède un état d'anéantissement, des anxiétés, des foiblesses, des syncopes, qui sont suivies de nausées, et enfin d'évacuations par bas, et souvent de vomissemens, d'une matière épaisse, poisseuse et noire, d'une odeur putride la plus infecte, et même cadavéreuse. Dans ce moment, le malade semble prêt à mourir, son visage est pâle et livide, ses extrémités sont froides et glacées, et son pouls manque, ou au moins est très-intermittent. Cependant son ventre n'est ni douloureux au tact, ni bouffe, ni tendu, et sa langue qui est humide et fraîche reste dans son état naturel.

Telle est la maladie noire, qui attaque plutôt les hommes que les femmes, qui n'est pas très-commune, et que cependant j'ai eu occasion d'observer dix à douze fois dans le cours d'une pratique de près de cinquante ans.

Cette matière noire et putride, que rendent les malades, tant par haut que par bas, n'est autre chose qu'un sang corrompu, qui a séjourné et s'est accumulé dans les veines mésaraïques et dans les *vaisseaux courts* de l'estomac, et qui s'épanche dans la cavité de ce viscère et dans les intestins. Il est aisé de s'en assurer en délayant cette matière noire dans une grande quantité d'eau, qui prend alors une couleur rougeâtre, livide, semblable à celle de la lie de vin, tandis

que quelques portions plus condensées se précipitent au fond du vase sous la forme de particules noires, semblables à la poudre de charbon.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec les matières noirâtres que rendent quelquefois les mélancoliques et atrabilaires. Ces dernières, quoique fétides, n'ont jamais cette odeur putride qu'on remarque dans les autres : étendues dans beaucoup d'eau, elles ne lui communiquent pas une couleur rouge, mais un jaune verdâtre, enfin leur évacuation n'est point accompagnée de symptômes aussi effrayans, mais de beaucoup de vents et de flatuosités : c'est proprement l'atrabile des anciens.

La maladie noire survient aux personnes qui ont éprouvé depuis long-temps des chagrins vifs; elle est en général très-dangereuse, cependant elle n'est pas toujours mortelle, et parmi les malades que j'ai vu attaqués de cette maladie, le plus grand nombre en a réchappé.

TRAITEMENT. Quoiqu'il y ait une véritable hémorragie tant par haut que par bas dans la maladie noire, on sent que le manque du pouls et les défaillances qui accompagnent cet état, ne permettent pas de pratiquer la saignée. Mais il faut corriger la qualité putride du sang épanché, vider celui qui séjourne dans les entrailles, et aider les vaisseaux, qui le fournissent, à se resserrer et à se fermer. Pour cet effet on donnera pour boisson une eau de riz, ou une décoction de corne de cerf, dans chaque verre desquelles

on délayera une cuillerée de quelque sirop acide, de limon, de groseille, de verjus, d'épine-vinette, ou simplement de l'oxymel ou du sirop de vinaigre. On videra les intestins deux ou trois fois par jour avec un lavement de décoction d'orge ou de graine de lin, et de fleurs de camomille. Si les défaillances et les foiblesses sont considérables, on fera des potions avec l'eau de canelle et de fleurs d'oranges, qu'on acidulera avec l'eau de rabel (n°. 63). Enfin, au bout de quelques jours, quand les déjections auront repris leur couleur naturelle, on nétoiera l'estomac et les intestins avec un léger minoratif d'eau de tamarins et de crême de tartre; ce qu'on répétera plusieurs fois.

Quant au régime, tant que les accidens durent, il ne faut donner pour toute nourriture qu'un léger bouillon de veau ou de poule, dans lequel on fera cuire un peu d'oseille.

ARTICLE CINQUIÈME.

Du Flux hémorrhoïdal.

Le bas du rectum, ainsi que les bords du fondement, sont arrosés d'un grand nombre de veines, qu'on appelle veines hémorrhoïdales. Ces veines, dont les tuniques sont minces, et sont renfermées dans le tissu cellulaire, n'offrent qu'une légère résistance au sang qui les remplit, il s'y engorge, les gonfle aisément, et forme des espèces de boutons plus ou moins gros; c'est ce que l'on nomme

hémorrhoïdes sèches, ou non ouvertes : si ces veines viennent à crever, et que le sang s'en écoule, on les appelle alors *hémorrhoïdes fluentes* ou ouvertes.

Il est aisé de connoître cette incommodité et de ne pas la confondre avec la dyssenterie. Dans celle-ci il y a des ténesmes, des tranchées, et le sang, que l'on rend, est toujours mêlé de glaires. Aucun de ces accidens n'a lieu dans le flux hémorrhoïdal, où le sang qu'on rend est pur, et sort principalement lorsqu'on fait quelque effort pour aller à la selle.

Cette espèce d'hémorragie est ordinairement précédée de mal de tête, de pesanteurs dans les reins, de lassitude ; et quand elle est arrivée, on ressent quelques douleurs et cuissons plus ou moins marquées dans le fondement. Elle est périodique chez certaines personnes, et alors cette évacuation est aussi nécessaire à leur santé, que le flux menstruel l'est pour les femmes. Souvent elle dépend d'embarras au foie ou à la rate, et dans ce cas il faut travailler à débarrasser les obstructions de ces viscères par le traitement que j'ai détaillé en son lieu. Enfin elle peut être accidentelle, et dépendre de l'abus d'alimens âcres, de boissons spiritueuses, ou de purgatifs drastiques, sur-tout de l'aloës, qui paroît agir plus directement sur ces vaisseaux.

Les personnes les plus sujettes au flux hémorrhoïdal, sont celles qui, étant sanguines, ont eu dans leur jeunesse de fréquens saignemens du nez,

celles qui ſont peu d'exercice et ont un état ſédentaire, enſin celles qui montent beaucoup à cheval.

Traitement. Le flux hémorrhoïdal peut n'être pas trop abondant. Alors loin d'être dangereux, il eſt ſouvent ſalutaire, comme lorſqu'il eſt critique dans les embarras des viſcères, dans les fièvres aiguës et inflammatoires, ou lorſqu'il eſt périodique chez certaines perſonnes. Dans tous ces cas, il ſeroit dangereux de l'arrêter, quelquefois même il faut l'exciter et le provoquer, comme je le dirai en parlant de la ſuppreſſion des différentes évacuations. Seulement il faut que ces perſonnes s'abſtiennent de tous alimens âcres, chauds et irritans, qu'elles évitent les exercices violens, les paſſions vives de l'ame, qu'elles ne ſoient pas cependant trop ſédentaires, et qu'elles ne faſſent point uſage de laitage.

Mais ſi ce flux devient trop abondant et trop conſidérable, s'il abbat les forces de celui qui en eſt attaqué, il faut l'arrêter, ou du moins le modérer. Pour lors on fera une ou deux ſaignées du bras, on preſcrira quelques lavemens ſoit ſimples, ſoit de décoction de caſſe; on ne nourrira le malade qu'avec des bouillons de veau et volaille, des crêmes d'orge, de riz et autres farineux et des légumes herbacés, chicorée, bette, épinards, etc. Ses boiſſons ſeront le petit-lait, l'eau ferrée, ou une décoction de plantes légèrement aſtringentes, biſtorte, tormentille, millefeuille,

plantain, etc., à laquelle on ajoutera quelques gouttes d'eau de rabel, si le flux est trop violent. Enfin si ces remèdes ne produisent pas encore l'effet qu'on desire, on fera des injections dans le rectum avec les décoctions astringentes de balaustes, de noix de galle, de racines de bistorte, ou de tormentille, de feuilles de plantain ou autres astringentes. Il est rare qu'on soit obligé d'en venir aux suppositoires de bol d'Arménie, ou d'alun. Si cependant les hémorrhoïdes internes fournissoient une hémorragie considérable, peut-être seroit-on forcé d'employer ces moyens, ou à leur défaut, d'appliquer l'agaric de chêne. Mais en tout cas, on n'y aura recours qu'après les saignées préalables, et après avoir beaucoup détrempé et rafraîchi.

J'ajouterai ici un mot au sujet des hémorrhoïdes externes borgnes, ou qui ne fluent point. Quelquefois ces hémorrhoïdes sont tellement gonflées, que le malade souffre beaucoup, il ne peut s'asseoir, et ne sait quelle situation prendre, quelquefois même il a de la fièvre. Le premier remède à employer, est la saignée du bras, et si elle ne suffit pas, on dégorgera les vaisseaux gonflés, en y appliquant quelques sang-sues. On fera boire abondamment au malade soit du petit-lait, soit de l'eau de veau, ou une autre boisson rafraîchissante : on lui fera prendre, s'il est possible, quelques demi-lavemens très-peu chauds. Enfin on calmera le feu des hémorrhoïdes, en les oignant

soit de cérat, soit de baume tranquille, ou, ce qui est encore mieux, de populeuni.

ARTICLE SIXIÈME.

Du Pissement de sang.

Il arrive quelquefois que l'on rend du sang par les voies urinaires. Ce pissement de sang varie suivant différentes circonstances : tantôt le sang est intimement mêlé avec l'urine, qui est toute colorée d'un rouge plus ou moins clair, et alors ce sont les reins qui fournissent le sang; tantôt il n'y a que des filamens ou des grumeaux de sang dans l'urine, dont le reste conserve sa couleur naturelle, ce qui annonce que le sang coûle des vaisseaux de la vessie. Quelquefois le pissement de sang n'est presque pas douloureux, quelquefois il est accompagné de douleurs et de difficulté d'uriner. Enfin cette maladie peut n'être qu'accidentelle et passagère, ou bien elle est habituelle et revient périodiquement, comme il arrive quelquefois à la suite de la suppression des régles ou du flux hémorrhoïdal.

CAUSES. Les causes qui produisent cet accident, sont en grand nombre. Le pissement de sang peut dépendre d'une cause extérieure, comme d'un coup sur les reins, d'une chûte; mais plus souvent il est occasionné par une cause interne. Une des plus fréquentes, ce sont des graviers dans les reins, ou une pierre dans la vessie,

quelquefois ce sont des vaisseaux variqueux dans cette dernière partie, principalement autour de son col; il peut être causé par des remèdes trop âcres, des doses trop fortes d'aloës, et encore plus par un usage imprudent de cantharides à l'intérieur; enfin j'ai vu cette maladie survenir après des excès immodérés auprès des femmes.

Au reste, quelle que soit la cause qui produit le pissement de sang, cette maladie est toujours grave et souvent dangereuse, quoique le danger varie suivant les circonstances et les accidens.

Traitement. Dans le traitement de cette maladie, on débutera par les saignées du bras plus ou moins répétées, suivant la quantité de sang que rend le malade, et suivant la force et la violence des accidens qui accompagnent la maladie; mais si cette hémorragie était la suite d'une suppression des régles ou du flux hémorrhoïdal, on feroit les saignées au pied, et on finiroit par l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux. On prescrira ensuite une abondante boisson adoucissante avec la décoction de graine de lin, ou celle de racines de guimauve, de fraisier, ou une infusion de feuilles de bouillon-blanc, de mauve, de pariétaire, etc., et on ajoutera à chaque tasse de ces boissons une petite cuillerée de sirop de grande consoude. On fera aussi fondre dans ces boissons un peu de gomme arabique, à la dose de deux gros environ sur une pinte. On peut donner également pour tisanne, soit du

petit-lait, soit une légère émulsion. Enfin on joindra à ces précautions l'usage de lavemens émolliens. Outre ces remèdes, on prescrira un régime plus ou moins strict, suivant la gravité de la maladie; s'il y a des douleurs et de la fièvre, on ne donnera que du bouillon de veau ou de volaille; s'il n'y en a pas, on peut donner des potages, de la crême de riz, et autres farineux. Souvent avec ces premiers remèdes, l'accident cesse, s'il est léger et sans fièvre. Mais quand les douleurs sont vives, et qu'elles ne cèdent ni à la saignée, ni aux boissons émollientes, il faut avoir recours aux demi-bains tempérés, aux fomentations adoucissantes sur le ventre et le pubis, et enfin à quelques légers calmans : mais il ne faut user de ces derniers qu'à petite dose, et avec la plus grande circonspection.

L'irritation une fois calmée, et le pissement de sang appaisé, on pourra finir par quelques purgatifs, mais qui ne soient nullement échauffans, tels qu'une décoction de casse dans du petit-lait, ou mêlée avec l'huile d'amandes douces, les tamarins, la crême de tartre, la manne, le lénitif, et autres minoratifs doux. Pendant long-tems, il faudra que le convalescent s'abstienne de vin, de liqueurs spiritueuses, de café, de thé; qu'il évite les alimens âcres, salés et poivrés, que son régime soit toujours très-doux, et qu'il tâche, autant qu'il est possible, de ne pas se coucher sur le dos, et de ne se pas trop couvrir dans le lit.

Tel est le plan général de traitement du pissement de sang, mais il y a quelques circonstances qui demandent des attentions particulières. Il peut survenir un pissement de sang dans les fièvres malignes ou putrides, dans la petite vérole, dans le scorbut. C'est alors un bien mauvais symptôme, souvent mortel, et qui annonce la dissolution du sang. Il faut continuer de traiter la maladie principale et primitive, et calmer l'hémorragie par l'usage des acides et du quinquina. Si le pissement de sang dépend de graviers dans les reins, on aura recours aux remèdes qui conviennent dans la colique néphrétique; et s'il est occasionné par une pierre dans la vessie, il n'y a de ressource que dans l'opération. Lorsqu'il y a du pus mêlé avec le sang dans les urines, c'est une preuve qu'il y a ulcère aux reins ou à la vessie. Alors on joindra aux boissons adoucissantes quelques vulnéraires, comme les sommités de millepertuis, la verge-d'or, la véronique, le lierre terrestre, etc., ainsi qu'il a été dit en parlant des ulcères des reins et de la vessie : dans ce cas le lait joint aux plantes vulnéraires est un bon remède. Lorsque le pissement de sang, revenant souvent, forme une maladie habituelle et chronique, rien ne convient mieux que l'usage du lait, et même la diète blanche, si l'estomac peut le supporter. On y joint l'usage de quelques légers astringens, comme le suc ou le sirop de plantain, la décoction de renouée, etc., et dans les momens où le sang

paroîtra dans les urines, on tâchera de l'arrêter en appliquant sur les reins et sur le pubis des compresses trempées dans l'oxycrat tout froid.

ARTICLE SEPTIÈME.

De l'Hémorragie utérine, ou des Pertes.

DIFFÉRENCES. Les régles des femmes peuvent être immodérées et dégénérer en pertes de plusieurs manières différentes, soit en revenant trop fréquemment tous les huit ou tous les quinze jours, au lieu de ne paraître qu'une fois par mois; soit en durant trop long-temps, pendant douze, quinze, vingt jours, au lieu de cinq, six ou sept, qui est le terme ordinaire de leur durée; soit en perdant beaucoup plus de sang qu'à l'ordinaire, quoiqu'elles ne reviennent pas plus fréquemment, et qu'elles ne durent pas plus long-temps; soit enfin qu'elles péchent en même-temps par plusieurs de ces circonstances, comme il arrive plus souvent, durant, par exemple, plus long-temps, et étant aussi plus abondantes. Mais comme il y a beaucoup de variétés dans le flux menstruel des femmes, à raison de l'âge, du tempérament, de la manière de vivre et du climat, pour qu'on puisse regarder cette évacuation comme une perte et comme une maladie, il faut que la femme éprouve les foiblesses et les autres symptômes, qui accompagnent les véritables pertes, et ceux qui les précèdent. Je vais les détailler.

SYMPTOMES. Lorsqu'une femme est menacée d'une perte, elle ressent une pesanteur douloureuse dans les reins, une tension vers les hypocondres, des frissonnemens, son visage est tantôt pâle, tantôt rouge, et souvent elle éprouve des maux et des pesanteurs de tête. Mais pendant la durée de la perte, pour peu qu'elle soit abondante, ou qu'elle continue pendant quelque temps, la malade perd ses forces, son visage pâlit, ses extrémités deviennent froides, et à la fin elle tombe en syncope. Si la perte a été fort considérable, il est à craindre qu'il ne s'en suive des obstructions dans les viscères, et qu'à la bouffissure et à l'enflure des jambes, ne succède l'hydropisie. Souvent la perte est suivie de fleurs blanches, et après celles-ci revient la perte, ensorte que chez quelques femmes ces deux maladies se succèdent alternativement.

CAUSES. Les pertes peuvent venir de beaucoup de causes différentes; mais en général tout ce qui peut produire une grande abondance de sang, et occasionner la pléthore, ou tout ce qui peut donner de l'âcreté ou de l'effervescence au sang et aux humeurs, pourra donner lieu aux pertes. Ainsi la chaleur vive de la saison, la bonne chère et l'usage d'alimens succulens et nourrissans, les danses et autres exercices violens, les passions vives, l'usage trop répété du mariage, la suppression d'autres hémorrhagies, telles que celles du nez, pourront provoquer les pertes. Quelquefois elles sont occasionnées par un usage fréquent de demi-bains,

sur-tout

sur-tout s'ils sont fort chauds, par les fausses-couches, ou même par le grand nombre d'accouchemens. Enfin une cause des pertes très-dangereuse, ce sont les emménagogues trop violens. Alors les vaisseaux de la matrice sont déchirés, au lieu que les règles naturelles ne s'écoulent que par la dilatation des vaisseaux lymphatiques, qui comme un velouté tapissent l'intérieur de la matrice, et dans lesquels le sang est poussé tous les mois. A cette dilacération des vaisseaux succède une perte, souvent suivie d'un ulcère de ce viscère, maladie toujours mortelle.

Pronostic. Lorsque les pertes sont légères et sans douleurs, qu'elles ne dépendent que d'une pléthore trop considérable, ou d'un échauffement, elles ne sont pas dangereuses; la diète, le repos, et quelques adoucissans et rafraîchissans suffisent pour les calmer. Mais quand elles sont considérables et accompagnées des accidens décrits ci-dessus, elles peuvent être dangereuses. Cependant ce danger varie suivant les circonstances, et suivant que les symptômes sont plus ou moins graves. Toutes les fois que cette maladie dépend d'une obstruction ou d'un squirrhe à la matrice, elle est des plus dangereuses. Il en est de même lorsque des femmes avancées en âge, et ayant déjà passé le temps critique, sont affligées de pertes. Alors elles annoncent souvent une disposition à l'ulcère ou même au cancer de la matrice.

Traitement. Dès qu'une femme a une

perte un peu considérable, il faut commencer par la faire mettre au lit où elle restera couchée sur le dos, tranquille, ne faisant aucun mouvement et évitant de parler. On aura soin que son lit ne soit pas trop mol et ne puisse pas échauffer les reins, et on donnera les boissons et les bouillons à la malade toute couchée, pour qu'elle ne se remue que le moins possible. Ensuite le meilleur remède et le plus efficace dans cet état, est la saignée du bras, plus ou moins répétée, suivant les forces et l'âge de la malade, et la gravité de l'accident. Il semble que la foiblesse, qui accompagne cet état, contr'indiqueroit la saignée. Mais quand la malade tomberoit en syncope, il ne faudroit pas s'en effrayer, car alors la perte s'arrêteroit, et les vaisseaux pourroient se refermer. Seulement, si la personne est foible, on fera les saignées plus petites. En même temps on prescrira une diète exacte : les premiers jours on donnera tout au plus quelques légers bouillons de veau ou de poulet; quand la maladie commencera à diminuer, on y joindra des potages et quelques gelées de viande, et on aura soin que les bouillons ne soient que très-peu chauds, et les boissons absolument froides. Quant au vin et aux alimens solides, il faut les interdire : la boisson sera une infusion de quelque plante astringente, plantain, millefeuille, ortie blanche, etc., ou une décoction de racines de grande consoude, ou une limonade légère.

Souvent ces premières précautions suffisent pour arrêter la perte, mais si elle continue, ou ne diminue que peu, on aura recours aux sucs dépurés des plantes astringentes, plantain, bourse-à-pasteur, millefeuille, ortie grièche, etc. Sur quatre onces de suc de deux ou trois de ces plantes, on mêlera une once de sirop de grande-consoude, ou d'ortie, et toutes les quatre heures on donnera une once ou deux de ce mêlange. Pendant l'hiver, où l'on ne peut avoir de sucs de plantes fraîches, on y suppléera par des apozêmes faits avec les racines de bistorte et de grande consoude, et le sirop d'ortie ou de corail; mais à mesure que la perte se calmera on diminuera l'usage de ces astringens.

Enfin, si la perte étoit si excessive, que la malade fût dans le plus grand danger, tombant à chaque instant en foiblesse, avec les extrémités froides, on pourroit ajouter à chaque tasse de sa boisson, trois ou quatre gouttes d'eau de rabel, pourvu qu'elle n'eût pas la poitrine délicate, et lui faire prendre des pilules ou des bols astringens. J'ai employé avec succès des bols composés de parties égales d'alun pulvérisé et de sang-dragon; la dose étoit de deux grains de ce mêlange incorporés dans la conserve de roses, ce qu'on répète toutes les quatre heures, ou seulement matin et soir, suivant le danger plus ou moins urgent. Je crois devoir prévenir que l'alun est quelquefois sujet à donner des angoisses d'estomac,

mais ce léger inconvénient n'a pas de suites. Quant aux narcotiques, il faut les éviter, à moins qu'il n'y eût une grande agitation, et dans ce cas on se contenteroit d'un gros ou deux de sirop diacode, qui est le plus doux des calmans. Si on craint l'usage de l'alun, on peut donner des pilules de cachou, de craie de Briançon et de mastic, avec le sirop de roses sèches.

Outre ces remèdes intérieurs, on peut employer quelques topiques. Le meilleur est l'oxycrat, dont on imbibera des linges, qu'on appliquera tout froids sur les reins et le bas-ventre, évitant toujours de remuer la malade, autant qu'il sera possible. Il est un autre moyen proposé par différens auteurs; ce sont des injections astringentes dans la matrice. Je pense qu'il ne faut y avoir recours que dans la dernière nécessité, lorsque la vie est en danger. Pour lors on feroit ces injections avec la décoction de roses de Provins, de millefeuille, de plantain, et d'écorces de grenades, et si elles ne suffisoient pas on y ajouteroit quelques gouttes de vinaigre.

CHAPITRE SECOND.

Du Diabète.

On donne le nom de diabète à une maladie dans laquelle on rend une si grande abondance d'urines, qu'elle surpasse de beaucoup la quantité de boissons que l'on a prises, ce qui abat les forces des malades, qui à la longue sont consumés par une fièvre lente, qui devient fièvre hétique, et les fait périr dans le marasme.

Description de la Maladie. Lorsque cette maladie survient, le malade éprouve d'abord un appétit désordonné, l'urine qu'il rend dans les premiers temps est claire, limpide et aqueuse, semblable à celle que rendent les femmes hystériques dans leurs accès de vapeurs, ce qui prouve qu'il y a irritation et spasme dans les reins. Mais bientôt à ce spasme succède le relâchement et l'atonie des vaisseaux sécrétoires, et l'urine devient épaisse, blanchâtre, et même quelquefois laiteuse.

Alors outre ce flux abondant d'urines, et une envie fréquente et presque perpétuelle de les rendre, les malades sont tourmentés de la soif, ils éprouvent une chaleur interne, principalement dans les reins et les viscères du bas-ventre, leur peau est sèche et rude, ils ont une salivation gluante et douceâtre, avec un agacement des dents,

leur langue est souvent blanche dans son milieu et d'un rouge vif sur ses bords, ils sentent une espèce d'irritation à l'extrémité de l'urètre, ils sont resserrés et les matières qu'ils rendent sont dures et recuites, ils maigrissent à vue d'œil; et enfin, à tous ces accidens se joint une fièvre hétique, avec enflure aux jambes, qui achève de les miner, et qui les emporte tantôt plutôt, tantôt plus tard, suivant que les progrès de la maladie sont plus ou moins rapides. J'ai vu une jeune femme périr de cette maladie en moins de deux mois.

PRONOSTIC. Le diabète est donc une maladie très-dangereuse, qui annonce une dissolution du sang et des humeurs. Cependant le danger peut varier, selon que le flux est plus ou moins abondant, et qu'il est plus ou moins invétéré. Si le malade a une fièvre hétique, et que ses urines épaisses soient grasses et huileuses, il n'y a guère d'espérance. Les vieillards, dont le sang est âcre, guérissent encore plus difficilement que les jeunes gens. Heureusement cette maladie ne se rencontre pas bien fréquemment.

TRAITEMENT. Il est peu de maladies où le traitement proposé par les auteurs soit plus empyrique que dans celle-ci. Si on veut traiter méthodiquement le diabète, il faut observer les différens périodes de ce flux d'urines. Dans les premiers temps, lorsque l'urine, limpide, aqueuse et sans couleur, annonce l'irritation et le spasme de ses vaisseaux sécrétoires, il faut détendre,

relâcher et adoucir. Cependant on ne mettra pas en usage la saignée, à cause de l'épuisement des malades, mais on prescrira pour boisson une décoction d'orge, ou de graine de lin, de racine de guimauve ou de grande consoude. En même temps on fera prendre des bouillons tempérans et restaurans avec le veau et les escargots (n°. 52), ou les grenouilles (n°. 51), auxquels on joindra quelques poignées de feuilles de chicorée, bourrache, pimprenelle, au lieu des fleurs pectorales, ou bien des feuilles d'ortie et de millefeuille, s'il n'y a pas trop d'irritation. On peut aussi faire user quelquefois de julep fait avec les sucs de ces mêmes plantes et le sirop de grande consoude ou de coquelicoc, auxquels on ajoutera quelques gouttes de teinture anodyne (n°. 64). Enfin, on pourra dissoudre dans les tisannes un ou deux gros de gomme arabique ou adragant sur chaque pinte. Il sera bon aussi, à cause de la constipation, de purger de temps en temps avec la casse, les tamarins, et la manne dans le petit-lait.

Si par ces moyens on parvient à arrêter les progrès de la maladie dans son premier période, on réparera les forces du malade, soit par l'usage du lait d'ânesse, soit même par celui de vache pour toute nourriture, et ensuite on finira le traitement en faisant prendre quelques eaux minérales ferrugineuses, lorsque la saison le permettra.

Mais si ce premier traitement ne réussit pas, et

si les urines épaisses, laiteuses, ou huileuses annoncent que le relâchement des vaisseaux a succédé à leur spasme et à leur irritation, pour lors on prescrira pour boisson, soit le petit-lait ferré, soit une décoction de quelques plantes astringentes, telles que les roses rouges, le plantain, la presle, la bistorte, les fruits de sumac, etc., soit la décoction des bois sudorifiques, ayant soin de purger de temps en temps. On peut joindre à ces boissons l'usage de quelques opiates astringentes, avec le quinquina, la limaille de fer, le cachou, les yeux d'écrevisses, et même un peu d'alun, le tout lié avec le sirop de grande consoude ou d'épine-vinette (n°. 65). Enfin les choses allant mieux, on terminera le traitement par l'usage de quelques pilules de baumes de Tolu, du Pérou, de Canada, ou simplement de térébenthine, et pour boisson une infusion de vulnéraires, après quoi on viendra au lait comme ci-dessus.

En général les topiques font peu d'effet dans cette maladie : on peut seulement appliquer sur les reins des compresses imbibées d'oxycrat, qu'on renouvellera fréquemment.

Au reste, quelques remèdes qu'on emploie, ils auront peu d'effet, si le malade n'observe un régime convenable. Il faut qu'il boive peu, et qu'il use d'un vin un peu austère et astringent, tel que le vin de Bordeaux, qu'il fasse usage d'alimens secs, mais bien nourrissans, qui ne soient ni âcres ni salés, qu'il évite le froid, qu'il garde le lit un

peu long-temps, qu'il fasse un exercice modéré, qn'il tâche de transpirer, et même qu'il se fasse faire souvent des frictions sèches avec une étoffe de laine ou une brosse.

Il y a quelque temps qu'un médecin anglois proposa dans les journaux pour le traitement de cette maladie, un régime purement animal, dont il excluoit toute espèce de végétaux ; et pour médicamens le calomélas et l'ipécacuanha. Je n'ai pas eu occasion d'éprouver cette méthode de traitement, mais je doute beaucoup qu'elle puisse réussir, ne remplissant point les indications que présente cette maladie dans ses différens périodes. Celle que je propose m'a plusieurs fois réussi, quoique quelquefois je n'en aie pas obtenu le même succès.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Fleurs blanches des Femmes.

PARMI les maladies particulières aux femmes, une des plus désagréables est cet écoulement par les parties naturelles d'une sérosité semblable à du petit-lait, mais plus épaisse, auquel on a donné le nom de fleurs blanches. Cette incommodité plus commune dans les villes, et sur-tout dans les grandes villes, que dans les campagnes, attaque principalement les femmes qui ont fait beaucoup d'enfans, quelquefois les jeunes filles vers l'âge de

puberté, rarement les enfans, quoique j'en aie vu, qui, dès l'âge de cinq, six et huit ans, y étoient déjà sujettes.

Cet écoulement varie beaucoup tant pour ses périodes, que pour la qualité de l'humeur qui s'évacue. Quelquefois il ne se fait appercevoir qu'un jour ou deux avant les règles, ou quelque peu de temps après, et pour lors ce n'est point une vraie maladie. Mais quand il est continu, il est souvent accompagné de plusieurs accidens. De même la sérosité de ces fleurs blanches peut être simplement séreuse, blanche, sans âcreté, et n'exciter aucunes douleurs, tandis qu'elle est quelquefois épaisse, de couleur verte ou jaunâtre, et âcre au point de produire des cuissons, des démangeaisons, et même des excoriations.

En général les femmes sujettes à cette incommodité, lorsqu'elle est ancienne et abondante, sont pâles, foibles et maigres; elles ont peu d'appétit, leur digestion est laborieuse, elles deviennent quelquefois cachectiques: alors il se forme des embarras dans les viscères, auxquels se joint une fièvre lente. Il peut même arriver, lorsque l'humeur est très-âcre, non-seulement qu'elle produise des cuissons et des excoriations à l'extérieur, mais qu'elle attaque l'intérieur de la matrice, et y détermine un ulcère.

Les femmes d'un tempérament lâche et pituiteux, sont les plus disposées à cette maladie, qui survient alors aisément, si elles mènent une vie

trop sédentaire, si elles se nourrissent d'alimens succulens, si elles boivent beaucoup de liqueurs aqueuses chaudes, comme du thé ou autres infusions, si elles ont des accouchemens fréquens, toutes causes qui affoiblissent le ressort général de toutes les fibres, et en particulier de celles de la matrice.

Cette maladie n'est pas difficile à connoître, et le récit des malades, ainsi que l'inspection de leurs linges, servent à s'assurer si l'écoulement est blanc ou de mauvaise couleur, s'il est âcre ou sans âcreté. Mais il y a une maladie que l'on peut aisément confondre avec les fleurs blanches, c'est la gonorrhée virulente, sur-tout quand les fleurs blanches sont âcres et anciennes, et cela d'autant plus que les femmes ne sont pas toujours de bonne foi sur cet article. Comme ce cas se rencontre assez souvent, je m'y arrête davantage. D'abord la couleur verte ou jaune de l'écoulement forme un premier préjugé, mais qui n'est pas bien sûr, y ayant quelquefois des fleurs blanches d'une très-mauvaise couleur, sans aucun vice vénérien. Un autre signe se tire de l'inspection et de l'examen des linges. En général ceux qui sont tachés de fleurs blanches, se détachent au moins en grande partie en les frottant, l'humeur desséchée, qui les couvre, s'en va comme en farine, au lieu que dans la gonorrhée rien ne s'enlève, et la couleur de la tache ne s'efface, ni ne diminue. Mais l'indice le plus sûr, c'est que les femmes

attaquées de gonorrhée ne peuvent souffrir les approches d'un homme sans douleur, ce qui n'arrive pas dans les fleurs blanches. Enfin la gonorrhée, lorsqu'elle est traitée, ne passe guère six à sept semaines, au lieu que les fleurs blanches sont un mal opiniâtre, qui dure souvent pendant plusieurs années. Au reste, pour peu qu'on ait des soupçons bien fondés, on doit joindre aux remèdes propres aux fleurs blanches quelques préparations mercurielles, et leur effet achevera de lever toute incertitude.

PRONOSTIC. Quand cette maladie est légère, et n'est accompagnée d'aucun accident grave, elle n'est pas dangereuse. Il est cependant bon d'y apporter remède, parce qu'elle peut augmenter et qu'elle est désagréable tant pour les femmes que pour leurs maris. Ces femmes d'ailleurs ne conçoivent pas facilement, elles font aisément des fausses-couches, et leurs enfans sont foibles et valétudinaires. Les fleurs-blanches se guérissent difficilement chez les femmes âgées, et lorsque cette maladie est héréditaire, elle est presque toujours incurable. Au reste je dois avertir qu'il est quelquefois imprudent d'arrêter cet écoulement, et sur-tout de le supprimer trop vîte, lorsqu'il dure depuis longtemps chez des femmes cachectiques et cacochymes. C'est une espèce de cautère établi par la nature, pour les débarrasser de leurs humeurs, et on ne doit le supprimer qu'avec une grande circonspection.

Traitement. Les fleurs blanches peuvent n'avoir aucune âcreté, et dépendre seulement de l'atonie et de la foiblesse des vaisseaux de la matrice, comme il arrive aux personnes délicates, qui, menant une vie sédentaire, se nourrissent d'alimens succulens. Dans ce cas, à moins que la personne ne soit sanguine, et que son pouls ne soit dur, il n'est pas nécessaire de la saigner. Mais on commencera par vider les premières voies, soit avec l'ipécacuanha, soit avec un purgatiſ, qu'on ſera dans une décoction de rhubarbe, qui est astringente et fortifiante. Ensuite on fera prendre des bouillons amers et apéritiſs (n°. 12), avec les plantes chicoracées, ajoutant à chaque bouillon un gros de quelque sel neutre, comme arcanum duplicatum, sel d'epsom, tartre martial soluble. En même temps on prescrira une boisson légérèment sudorifique, telle que l'eau de squine, et ensuite on finira par l'usage des eaux minérales ferrugineuses, soit naturelles, soit artificielles. Ce peu de remèdes suffit souvent avec un bon régime: si cependant le mal est plus opiniâtre, on pourra y joindre l'usage des demi-bains presque froids, et celui de quelque opiate apéritive (n°. 57). Mais, je le répète, pour que ces remèdes réussissent, il est essentiel d'y joindre un régime convenable. Il faut que la malade s'abstienne des fruits cruds, des salades, des alimens visqueux et indigestes, des viandes noires et des ragoûts, qu'elle n'use que de viandes roties et grillées, qu'elle s'interdise le

thé et le café, sur-tout le café au lait et à la crême, qu'elle soupe peu, et que le vin qu'elle boira ne soit que peu spiritueux, mais légèrement astringent, tel que le vin de Bordeaux.

Si les fleurs blanches sont au contraire d'une mauvaise qualité, si elles sont âcres, avec cuissons et démangeaisons, et s'il y a beaucoup d'irritation, il sera bon et utile de saigner, pourvu que l'état du pouls et les forces le permettent. Puis on donnera du petit-lait et des bouillons adoucissans, avec la chicorée blanche, la laitue, la poirée et un peu de veau. On joindra à cet usage celui des bains, et on finira par le lait d'ânesse, ou même celui de vache pour toute nourriture. Dans cet état, il faut éviter avec soin tous les remèdes chauds et astringens.

Enfin, si cette incommodité est si légère qu'aucune fonction n'en souffre et ne soit dérangée, quelques purgatifs, le petit-lait ferré, et quelques infusions astringentes de millefeuille, marrube, plantain, etc., suffisent en y joignant un exercice modéré, et un régime tel que je viens de le prescrire plus haut.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la Gonorrhée simple et non virulente.

JE dirai ici un mot d'une maladie qui semble chez les hommes avoir quelque rapport avec les fleurs blanches des femmes. Il se fait quelquefois un écoulement par l'urètre d'une humeur lymphatique plus ou moins épaisse, sans aucune érection, sans douleur, et sans aucune sensation voluptueuse. On distingue cet écoulement de la gonorrhée virulente, en ce que dans cette dernière l'humeur est jaune ou verdâtre et d'une mauvaise odeur, avec chaleur dans la partie, douleur en urinant et sur-tout dans l'érection, symptômes qui ne se font pas ressentir dans la gonorrhée simple. D'ailleurs, l'autre se déclare quelques jours après un commerce suspect.

CAUSES. La gonorrhée simple survient quelquefois après quelque exercice forcé, après l'usage de boisson fermentée, principalement du cidre et de la bierre, d'autres fois cet accident arrive en faisant des efforts pour aller à la garde-robe, ou lorsqu'il se présente à l'imagination quelques images voluptueuses, enfin il peut être la suite de pollutions répetées, soit nocturnes, soit volontaires.

TRAITEMENT. La gonorrhée qui ne vient qu'à la suite de l'usage de la bierre, se guérit aisément en buvant du vin, ou prenant pendant deux ou trois matins un peu d'eau-de-vie, ce qui redonne du ton aux vaisseaux trop relâchés. Si elle vient d'une autre cause de relâchement, comme de pollutions fréquentes, une diète restaurante, et sur-tout l'usage du lait, avec une boisson raffraîchissante, guérissent cette incommodité. On peut aussi y joindre utilement des demi-bains presque froids.

Mais si cet écoulement est continuel et invétéré, il mine le malade et le fait maigrir. Pour lors il faut commencer par le purger avec la casse et les tamarins dans le petit-lait; puis lui donner une tisanne composée avec les racines de bistorte et de grande consoude, ou bien une infusion de vulnéraires suisses. On y joindra un bol d'un demi-gros de quinquina en poudre avec le sirop de roses sèches, matin et soir, et si ces remèdes ne suffisent pas encore pour arrêter cet écoulement, on fera faire usage des pilules de térébenthine. Enfin on finira par celui des eaux minérales ferrugineuses, ou simplement de l'eau ferrée. Au reste il ne faut pas toujours se presser d'arrêter trop vîte cet écoulement, sur-tout quand étant opiniâtre, il survient à la suite de plusieurs gonorrhées violentes précédentes. Quoique ces maladies aient été bien guéries, il reste souvent quelques petits ulcères avec un peu de phlogose, que cet

écoulement achève peu à peu de déterger. Les meilleurs remèdes alors sont les tisannes sudorifiques, avec la squine, la salsepareille et le sassafras.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la Diarrhée.

LORSQU'UNE personne va plus fréquemment à la selle que de coutume, et que les matières qu'elle rend, sont plus fluides qu'à l'ordinaire, on donne à cette maladie le nom de Diarrhée; elle est aussi connue sous le nom de *Dévoiement* ou *Cours de Ventre*.

Dans la pratique, on distingue plusieurs espèces de diarrhées; 1°. la *Simple*, où le malade ne rend que des matières liquides, sans apparence de sang; 2°. la *Dysenterie*, où les déjections sont glaireuses et souvent sanguinolentes; 3°. le *Flux céliaque*, dans lequel les matières contiennent quelques portions de chyle; 4°. enfin la *Lienterie*, lorsque le malade rend les alimens sans être changés de nature, et presque comme il les a pris. Il ne s'agit actuellement que de la diarrhée simple, après quoi je parlerai de la dysenterie, maladie grave et dangereuse, assez fréquente dans les campagnes, sur-tout en automne.

DIFFÉRENCES. Dans la diarrhée simple, souvent on ne rend que des matières, seulement

plus liquides et plus fréquemment qu'à l'ordinaire, avec de légères coliques, c'est ce qu'on appelle dévoiement, et que plusieurs nomment *bénéfice* de nature, parce que réellement, quand il ne dure pas trop, il fait évacuer des matières âcres qui pourroient irriter l'estomac et les intestins. Alors la diarrhée n'est que simple et *stercorale*. D'autres fois, les matières sont jaunes et la diarrhée est *bilieuse*. Enfin quelquefois les malades ne rendent que de l'eau, et alors c'est la diarrhée *séreuse*.

Outre ces différentes espèces de diarrhées, il faut encore faire attention à une autre différence essentielle dans la pratique. Les personnes attaquées de dévoiement ont quelquefois des tranchées dans les entrailles, de la soif, les matières qu'elles rendent sont âcres et mordicantes, et même il se joint à cet état un peu de fièvre. Alors la diarrhée est d'une nature *chaude*, comme il arrive assez souvent dans les diarrhées bilieuses; au contraire, dans la diarrhée séreuse, on n'observe point ces symptômes, et cette diarrhée est ordinairement *froide*. L'une et l'autre demandent un traitement différent.

Traitement. La diarrhée simple ne dure ordinairement que deux ou trois jours, quand on y apporte remède et qu'on ne la néglige pas. Comme elle vient à la suite de quelque erreur dans le régime, soit pour avoir trop surchargé son estomac, soit pour avoir usé d'alimens lourds et indigestes, il ne s'agit que de se mettre à la

diète. Ainsi le malade ne fera usage que de soupes, de panades, de riz, vermichel ou autres farineux au gras, et en médiocre quantité. Il s'abstiendra de viandes, de légumes et de toutes espèces de crudités, et même s'il a un peu de fièvre, il s'en tiendra aux seuls bouillons. Sa boisson sera une eau de riz légère, évitant les astringens et les choses chaudes, qui pourroient arrêter trop vîte le dévoiement, sans avoir évacué les matières âcres et mal digérées qui l'ont excité. Enfin, s'il y a quelques coliques et tranchées, on donnera des lavemens avec la décoction émolliente de feuilles de mauve, guimauve, séneçon, bouillon blanc, ou bien avec une décoction de son ou de graines de lin et un peu de beurre frais. Après l'avoir ainsi préparé pendant deux ou trois jours, on finira par purger le malade avec la manne et la rhubarbe, ou bien avec le catholicon double ou le sirop magistral qu'on joindra à la manne, et le jour de la médecine, pour achever de remettre l'estomac qui a été dérangé, on fera prendre au malade, en se couchant, une prise d'un demi-gros de thériaque ou de diascordium. Ce traitement suffit ordinairement pour la diarrhée stercorale, en ayant soin, pendant les jours suivans, de s'observer encore pour le régime, de peur que la diarrhée ne revienne.

Dans la diarrhée *chaude* ou bilieuse dans laquelle le malade a des tranchées plus vives, de la soif et de la sécheresse de bouche, et où il éprouve des rapports nidoreux, comme d'œufs pourris, et à

laquelle se joint souvent un peu de fièvre, on insistera davantage sur la diète, sur les lavemens et les délayans; on peut même donner du petit-lait avec un peu de crême de tartre, ou joindre à l'eau de riz de l'oxymel simple; et si la fièvre étoit bien marquée et que les douleurs fussent vives, on feroit une légère saignée. Ce n'est qu'après avoir calmé les accidens, qu'on tentera d'évacuer avec des minoratifs qui ne soient pas échauffans, tels qu'une décoction de casse ou de tamarins avec la manne.

Au contraire, dans la diarrhée séreuse, qui attaque principalement les vieillards et les personnes foibles ou cachectiques, on peut avoir recours à la thériaque, au diascordium, à la confection alkermès, et aux différens remèdes chauds et astringens. Cette espèce de diarrhée dépendant du relâchement de l'estomac et des intestins, est sujette à revenir, et devient quelquefois habituelle et chronique. Un remède très-efficace dans cette position est le simarouba, qu'on peut donner en substance à la dose d'un gros ou d'un demi-gros, deux ou trois fois par jour, ou bien à la quantité de deux à quatre gros en décoction dans une pinte d'eau. Un autre remède fort vanté par Gaubius et employé depuis quelques années, est la racine de Jean Lopès, qu'on donne en substance, depuis quinze grains jusqu'à trente, ou à la quantité d'une demi-once en décoction dans une chopine d'eau qu'on édulcore avec le sirop de guimauve.

CHAPITRE SIXIÈME.

De la Dysenterie.

La dysenterie est un flux de ventre des plus dangereux. On a donné ce nom à une maladie, dans laquelle les malades vont très-fréquemment à la selle avec un mal-aise général et de vives tranchées, rendant à tous momens des matières glaireuses souvent teintes de sang.

Un malade attaqué de dysenterie, éprouve d'abord à l'invasion de la maladie, des frissonnemens plutôt qu'un vrai frisson, son visage est pâle, son pouls petit et resserré, et il ressent dans le ventre des douleurs aiguës accompagnées de nausées et même quelquefois de vomissemens. Bientôt ces tranchées sont suivies de déjections d'abord stercorales, puis bilieuses et ensuite glaireuses et même sanguinolentes, avec ténesmes ou fausses envies d'aller, tellement que ces épreintes amènent quelquefois la chûte du fondement. Ces tranchées se succèdent fréquemment, quelquefois toutes les cinq ou six minutes, et chacune est suivie d'une évacuation muqueuse. Si la maladie continuant fait des progrès, le malade rend des paquets du mucus épais, qui tapiſſe les intestins, souvent mêlés de sang et semblables à des morceaux de chair. Dans cet état il y a ordinairement de la fièvre, qui

cependant n'est pas fort aiguë, le pouls est dur, concentré et serré, et les urines ne coulent qu'en petite quantité. Si la maladie n'a point une mauvaise issue, les douleurs diminuent et s'éloignent par degrés, le pouls se détend, les déjections commencent à être meilleures et à devenir bilieuses, les urines reprennent leurs cours, et en quelques jours le malade se rétablit. Si au contraire les accidens augmentent, les intestins déjà phlogosés s'enflamment tout-à-fait, il s'y forme des suppurations, ou bien la gangrène succède à l'inflammation. Dans le premier cas, le malade rend des selles purulentes, il éprouve des friſſons irréguliers, la fièvre lente s'établit, elle dégénère en fièvre étique, et le malade périt à la longue en étisie. Lorsque la gangrène survient, la mort, beaucoup plus précipitée, est annoncée par la foiblesse du pouls, le hoquet, les sueurs froides et les défaillances qui terminent ce malheureux état.

DIFFÉRENCES. Cette maladie peut varier de différentes manières, ce qui la rend plus ou moins dangereuse.

1°. Quelquefois le malade ne rend que des matières muqueuses et glaireuses sans aucune teinte de sang, ce qui forme la dysenterie *blanche ;* plus souvent les matières sont sanguinolentes, lorsque les tranchées détachant le mucus des intestins, il se déchire quelque vaisseau sanguin. C'est pour lors la dysenterie rouge ou *sanguine*, plus commune et plus grave que la précédente.

2°. Souvent la dysenterie est *épidémique*, d'autres fois elle est *sporadique* et n'attaque que quelques individus. Lorsqu'elle règne épidémiquement, c'est sur-tout à la fin d'un été chaud et brûlant, après les travaux de la moisson, lorsque la transpiration, devenue plus âcre par la chaleur et les fatigues, se trouve supprimée par les fraîcheurs de l'automne et se porte sur les entrailles. C'est par la même raison qu'elle est fréquente dans les armées vers l'automne, à la suite des fatigues de la campagne; elle est aussi souvent la suite des mauvaise nourritures, dont font usage les pauvres et les soldats.

3°. Elle est ou *bénigne* ou *maligne*. La dysenterie épidémique est celle qui prend le plus souvent un caractère de malignité à raison des causes qui l'ont produite; elle résiste très-souvent aux remèdes, et fait périr bien des malades.

4°. Enfin la dysenterie est ou *aiguë* ou *chronique*, distinction d'autant plus nécessaire, que ces deux espèces demandent un traitement tout différent et souvent contraire. La dernière succède quelquefois à la dyssenterie aiguë; elle dure des mois entiers et même des années sans presque de fièvre, ou seulement accompagnée d'une fièvre lente, mais elle mine insensiblement les malades, et finit par les faire périr.

Causes. La cause immédiate de cette maladie est l'inflammation ou au moins l'état de phlogose de la tunique intérieure veloutée des intestins, qui se trouve irritée par les matières âcres qui traversent

leur cavité. Mais il faut d'abord qu'il y ait quelque disposition à l'irritation dans cette membrane veloutée, et pour lors nombre de causes peuvent déterminer la maladie. C'est ainsi que les purgatifs âcres, résineux et drastiques pris inconsidérément attirent la dysenterie. Il en est de même des alimens indigestes, tels que les fruits verds et acerbes, dont bien des gens de campagne ne font que trop d'usage l'été. Les alimens même les meilleurs, lorsqu'ils sont pris en trop grande quantité, peuvent produire le même effet, et on voit des indigestions suivies de dysenterie. Enfin l'âcreté de la transpiration supprimée par les premiers froids de l'automne et reportée sur les intestins, rend les dysenteries fréquentes dans cette saison. Peut-être peut-on ajouter à ces causes les miasmes putrides qu'exhalent les eaux stagnantes et croupies, et même les déjections des malades, exhalaisons qui pénètrent par la respiration et par les pores de la peau, ce qui rend souvent cette maladie contagieuse dans les armées et dans certaines campagnes.

DIAGNOSTIC. Il est aisé de reconnoître la dysenterie par les signes que j'ai rapportés, on peut même déterminer le siége de la maladie, et distinguer les intestins qui sont affectés. Si ce sont les petits intestins, les matières ressemblent à la lavure de chair, elles sont plus fétides, et le sang est intimement mêlé avec elles, au lieu qu'il ne l'est pas si parfaitement, lorsque le siége de la

maladie réside dans les gros intestins. D'ailleurs dans ce dernier cas les glaires sont plus épaisses, les tranchées se succèdent plus souvent, et les douleurs se font sentir au-dessous du nombril.

La puanteur intolérable des déjections, la séche-resse et la noirceur de la langue, la prostration des forces, les défaillances, l'intermittence du pouls et les autres signes de putridité font distinguer la dy-senterie putride de la bénigne.

Mais ce qui est essentiel, c'est de ne pas con-fondre la dysenterie avec quelques autres maladies, où l'on rend pareillement du sang dans les déjec-tions, comme il arrive dans le flux hémorrhoïdal et le flux hépatique. Dans le flux hémorrhoïdal le sang qu'on observe dans les selles est un sang rouge et vif, qui n'est point mêlé aux matières, mais qui surnage dessus : d'ailleurs le malade ressent un poids, de la douleur et de la cuisson à l'anus sans fièvre ni tranchées. Quant au flux hépatique, il n'y a pas non plus de tranchées dans cette maladie, et le sang, parfaitement mêlé aux matières, est dissout sans glaires, ni mucosités.

PRONOSTIC. La dysenterie est une maladie grave et dangereuse, qui trouble et dérange une des principales fonctions de l'économie animale et qui peut dégénérer en suppuration ou en gangrène des intestins. Cependant si on y porte remède dès son principe, on peut espérer souvent de la guérir. Mais lorsque la dysenterie est épidémique et accompagnée des symptômes de malignité, elle

se guérit difficilement, et souvent elle emporte les malades en quatre ou six jours.

La dysenterie blanche se guérit plus aisément que la sanguinolente : celle qui est accompagnée de fièvre est plus dangereuse que celle où il n'y en a point : si elle n'est due qu'à l'usage de mauvaises nourritures elle est plus facile à guérir; mais si elle a pour cause une pituite âcre ou une bile corrosive, qui déchire les intestins, elle est très-dangereuse. C'est un mauvais signe lorsque le malade rend des matières qui ressemblent à des morceaux de chair muqueux. Le hoquet n'est pas dangereux au commencement de la maladie, il annonce alors la présence dans l'estomac d'une matière saburreuse, qu'on peut et qu'on doit évacuer; mais lorsqu'il survient dans le fort de la maladie, c'est un mauvais signe, qui présage un très-grand danger. Il en est de même de l'insomnie, de la soif ardente, des douleurs vives à la région épigastrique, des déjections putrides, noirâtres ou très-sanguines; tous ces symptômes sont des plus mauvais. Enfin si le pouls devient foible et précipité avec des syncopes et du froid aux extrémités, la gangrène commence à s'établir, et le malade est prêt à périr.

Traitement. Si la dysenterie est simple et bénigne, on commencera par mettre le malade à une diète stricte, précaution d'autant plus nécessaire, que cette maladie inflammatoire a son siége dans des organes qui servent essentiellement à la digestion. Ainsi non-seulement on retranchera

tous les alimens solides, pour peu qu'il y ait de fièvre, comme il est assez ordinaire, mais on ne donnera pour nourriture que des bouillons de veau ou de poulet. La boisson sera adoucissante, telle qu'une eau de riz ou de graine de lin, une légère décoction de racines de guimauve, une infusion de fleurs de mauve, de violettes, etc., édulcorée avec le sirop de limon, ou ceux de guimauve ou de violettes. On peut aussi prescrire le petit-lait, ou la décoction blanche, et si les tranchées sont très-violentes, on les calmera en joignant à ces boissons un peu de gomme arabique ou adragant.

Si la dysenterie étoit légère et sans fièvre, on pourroit permettre quelques crêmes d'orge ou de riz, ou autres alimens aussi légers. Mais une autre précaution encore nécessaire dans cette maladie, c'est de tenir le malade dans un endroit où il ne soit exposé ni au froid ni à l'humidité.

Le régime établi, s'il y a de la fièvre et si les tranchées sont vives, on en viendra à la saignée, sur-tout si le malade est pléthorique. Bien des gens craignent dans ce cas la saignée, à cause des évacuations et de la foiblesse des malades. Mais cette foiblesse n'est qu'apparente; c'est un accablement produit par la douleur; la saignée, en diminuant celle-ci, fait revenir les forces. Quant aux évacuations, elles dépendent en grande partie de l'irritation des intestins, que calme la saignée. On fera donc bien de réitérer les saignées jusqu'à

deux ou trois fois, si le cas l'exige, pourvu que ce soit dans tout le commencement de la maladie; passé le quatrième jour, lorsque les forces du malade sont épuisées par les accidens, il ne faut plus employer ce moyen. Alors la saignée seroit préjudiciable, ainsi qu'elle l'est en tout temps dans la dysenterie séreuse.

Il est nécessaire, dès les premiers instans, de faire donner fréquemment des lavemens adoucissans, qui conviennent d'autant mieux, qu'ils agissent immédiatement sur la partie affectée; seulement on aura soin de ne donner que des demi-lavemens, ou même un tiers de la seringue, pour ne pas distendre les parois des intestins, qui sont sensibles et douloureux. On peut les composer avec la décoction de tripes, de graine de lin, de racines de guimauve, y ajoutant du beurre ou de l'huile fraîche, et même si les tranchées sont excessives, on les calme en joignant à ces décoctions la moitié d'une tête de pavot concassée, ou un peu de *philonium romanum*. Par la suite, lorsque les douleurs seront calmées, on pourra rendre les lavemens légèrement astringens avec la décoction de racine de tormentille, et même y ajouter un peu de vin, pour rétablir le ressort des intestins affoiblis par la maladie.

Le plan de traitement ainsi prescrit, et les saignées faites, s'il est nécessaire, on videra les premières voies avec un vomitif, soit le tartre émétique, soit l'ipécacuanha. Ce dernier paroît

préférable au premier, parce qu'en même temps qu'il évacue par haut et par bas, il atténue et divise les glaires, et qu'il adoucit les intestins par la partie mucilagineuse qu'il contient. Si une première dose ne suffit pas, le lendemain ou le sur-lendemain on en donne une seconde. On en varie la quantité suivant l'âge, le sexe et le tempérament, depuis quinze et dix-huit grains, jusqu'à vingt-quatre et trente.

Après avoir nétoyé les premières voies par le moyen du vomitif, il s'agit de voir si la fièvre et les douleurs sont un peu calmées pour passer à l'usage des purgatifs. Ceux qu'on choisira, doivent être en même temps fortifians et astringens. Par cette raison on préférera la rhubarbe et ses préparations, telles que le catholicon double, le sirop magistral qu'on joindra à la manne ou à la casse dans du petit-lait. Mais comme les purgatifs, quelque doux qu'ils soient, irritent toujours un peu, le soir de la purgation on donnera un léger calmant, tel que deux ou trois gros de sirop diacode, et on continuera la tête de pavot, ou quelques gouttes de teinture anodyne dans les lavemens. Ces narcotiques seroient très-dangereux dans le commencement de la maladie, mais lorsque les accidens sont calmés en grande partie, ils produisent de bons effets.

Lorsqu'après avoir mis en usage la saignée, les vomitifs et les purgatifs, la maladie est beaucoup diminuée, s'il reste encore quelques légères

tranchées, et si le malade rend encore de temps en temps des selles glaireuses, ce qui est assez ordinaire, c'est alors que l'ipécacuanha répété à très-petites doses produit les meilleurs effets. Dans cette occasion je donne souvent, toutes les trois ou quatre heures, un très-petit bol composé d'un grain d'ipécacuanha en poudre, d'un grain de pilules de cynoglosse et de six ou huit grains de diascordium; ce qui m'a singulièrement réussi.

En général, les astringens, tels que le corail, le sang-dragon et les autres absorbans ou astringens, ne conviennent point dans cette maladie: en arrêtant les évacuations des matières âcres qui irritent les intestins, ils en augmentent l'engorgement et la phlogose, et ils rendent la maladie plus grave et même quelquefois mortelle. Ce n'est que dans les dysenteries chroniques et invétérées, où il n'y a plus d'irritation, mais une simple foiblesse et atonie des entrailles, qu'on peut les employer. Alors un excellent remède est le simarouba. Cette racine, qui est en même temps adoucissante et tonique, fortifie les intestins relâchés sans les irriter. On en fait bouillir deux gros dans une pinte d'eau qu'on réduit au tiers, et on donne tous les jours une tasse ou deux de cette décoction.

Tel est le traitement qui réussit dans les dysenteries ordinaires et bénignes. Mais il n'en est pas de même de ces dysenteries putrides, souvent épidémiques, qui surviennent ordinairement l'automne, qui sont souvent le fléau des camps, qui attaquent les

pauvres, sur-tout dans les temps de disette, où ils font usage de mauvaises nourritures, et enfin qui se répandent quelquefois dans les campagnes à la suite de quelques exhalaisons dangereuses et putrides. Dans ces espèces de dysenteries où il y a prostration des forces, la saignée seroit dangereuse, souvent mortelle, les adoucissans ne produisent aucun effet; il faut commencer par interdire toute nourriture animale, même les bouillons de veau et de poulet, et ne soutenir les malades qu'avec une décoction d'orge, de riz, de gruau et autres farineux, à laquelle on ajoutera de l'oseille et quelques herbes potagères. Pour tisanne on ne donnera que du petit-lait, ou une légère eau d'orge acidulée avec le suc ou le sirop de limon, de groseilles et autres fruits acides. Dans les campagnes et chez les pauvres on peut employer une boisson bien simple, très-convenable et peu coûteuse : c'est de l'oxycrat édulcoré avec un peu de miel.

Outre ce régime, on évacuera dès le premier instant de la maladie, la matière âcre et putride contenue dans les premières voies, par le moyen de l'émétique, qu'on réitérera deux jours après, si la première dose ne suffit pas. Alors on pourra joindre aux boissons ci-dessus un peu de gomme arabique ou adragant pour adoucir la sensibilité des intestins, et l'on passera à l'usage des purgatifs doux, auxquels on associera la rhubarbe. Enfin, si par tous ces moyens, les accidens

diminuent, on donnera à petites doses l'ipécacuanha dans une décoction sudorifique de squine ou de salsepareille, à laquelle on joindra quelque cordial, ou un peu de vin léger et acidule pour soutenir les forces. Mais pour pouvoir employer ces cordiaux, il faut qu'il n'y ait plus ni inflammation, ni même aucun reste d'irritation, mais simplement de la foiblesse et de l'atonie dans les intestins.

Il est à remarquer que la dysenterie qui attaque les soldats dans les camps, a quelquefois un caractère particulier d'alkalescence, produite par les fatigues de la campagne et souvent par la mauvaise nourriture, et qu'elle exige sur-tout qu'on emploie les acides, tels que l'oxycrat. Dans ce cas on a vu souvent réussir l'usage des fruits acidules, et principalement du raisin, pris en assez grande quantité.

Enfin quelquefois la dysenterie dégénère en ulcère des intestins, leur inflammation tourne en suppuration, et le malade finit par rendre du pus dans ses selles. Alors il faut avoir recours aux boissons vulnéraires, aux balsamiques, et aux autres remèdes que nous avons conseillé en parlant de l'ulcère des intestins, et de l'estomac.

SECTION SIXIÈME.

SECTION SIXIÈME.

Des Maladies par suppression des Évacuations.

CHAPITRE PREMIER.

De la Constipation.

JE ne parle point ici de la constipation naturelle de certaines personnes, qui ne vont à la garde-robe que tous les cinq, six et même huit jours sans autre incommodité, non plus que de celle qui est ordinaire aux gens âgés, l'une et l'autre ne sont point une maladie. Mais toutes les fois qu'une personne va moins souvent et en moindre quantité avec d'autres accidens, comme coliques, dégoût, mal et pesanteur de tête, et quelquefois hémorrhoïdes, c'est au moins une incommodité, si ce n'est pas une véritable maladie.

La constipation survient aux personnes d'un tempérament sec et naturellement échauffé, aux gens mélancoliques, principalement dans les temps

secs et chauds, s'ils usent d'alimens âcres et échauffans, de liqueurs spiritueuses, de vins épais et astringens, s'ils font des exercices violens, s'ils montent beaucoup à cheval : elle n'est pas rare chez les gens de lettres, qui mènent une vie sédentaire; et enfin ceux qui usent de lait pour toute nourriture, y sont assez souvent sujets.

Si cette maladie n'est que passagère, c'est peu de chose, et elle ne produit que bien peu d'accidens; mais quand elle est opiniâtre et portée à un degré considérable, elle donne des coliques, qui peuvent à la fin dégénérer en coliques de miséréré, l'appétit se perd, la bouche est amère; on sent quelque peine à respirer, la tête est lourde et douloureuse; quelquefois même en faisant des efforts pour aller à la selle, certaines personnes sont tombées en apoplexie; enfin souvent les hémorrhoïdes se mettent de la partie. En général, cette maladie, ou plutôt incommodité, n'est pas dangereuse, à moins qu'il ne s'y joigne plusieurs des accidens dont je viens de parler.

TRAITEMENT. Si quelqu'un après avoir été un certain temps sans aller à la selle, éprouve les accidens énoncés ci-dessus, on commencera par lui prescrire des lavemens de décoction de graine de lin avec du beurre, ou une ou deux cuillerées d'huile d'olives, et une pincée de sel marin; ou bien des lavemens de décoction de plantes émollientes, mauve, poirée, pariétaire, mercuriale, dans lesquels on fera dissoudre un peu de savon

savon. Aux petits enfans, on se contentera de suppositoires, de miel cuit ou de savon, et on leur appliquera sur le ventre un emplâtre d'onguent de arthanita. Enfin si les lavemens n'opèrent pas, on y ajoutera de la moëlle de casse ou du lénitif. Le matin on fera boire abondamment soit de l'eau tiède, soit une décoction de laitue ou de poirée; on y joindra l'usage de l'huile d'olives et du sirop de fleurs de pêcher, ce qui composera une potion, dont on donnera une ou deux cuillerées d'heure en heure. Aux repas on fera user de tartines de beurre, et de fruits fondans d'été, cerises, prunes, mûres, raisins.

Souvent ces légères précautions suffisent pour procurer des évacuations; mais si elles ne produisent pas l'effet desiré, et que la constipation soit toujours opiniâtre, on donnera une décoction de casse ou de tamarins avec la crême de tartre, le tout en lavage (n°. 66), et on aidera son action par une abondante boisson de petit-lait, ou de bouillon aux herbes. Enfin, s'il y a beaucoup de chaleur, on aura recours aux bains ou demi-bains simplement tièdes.

Quelquefois ces différens moyens donnent de fortes envies d'aller à la selle; mais le malade ne peut pas évacuer, parce que des matières sèches et endurcies bouchent le passage, ainsi que je l'ai vu arriver à une femme âgée, qui avoit été trente jours sans évacuer, et dont le ventre étoit très-tendu et douloureux. Alors il n'y a d'autre parti à prendre, que d'extraire peu à peu ces matières, qui forment

un bouchon, par le moyen d'une spatule un peu courbe, après quoi il se fait une abondante évacuation.

Mais il ne suffit pas d'évacuer le malade, et de le débarrasser du mal présent, il faut empêcher le retour de cet accident, qui est sujet à revenir. Pour cet effet le malade évitera les exercices un peu violens, sur-tout celui du cheval, et l'usage fréquent du mariage, il se levera de bonne heure, et aussi-tôt il se promènera à l'air. A son déjeûner il usera de beurre sur du pain, et à ses repas il fera usage de beaucoup de légumes potagers, de viandes blanches, de fruits fondans, de pommes cuites, de compottes de pruneaux peu sucrées, et s'il se sent échauffé, il aura recours à quelques bains et aux bouillons raffraîchissans. Un remède qui m'a réussi dans la constipation presque habituelle des gens de cabinet, ce sont des pilules composées de savon, d'extrait de pissenlit, et d'une très-petite dose d'aloës succotrin (n°. 67).

CHAPITRE SECOND.

De la Suppression des Règles.

LORSQUE les règles manquent à une femme dans l'âge d'être réglée, et qui n'a pas été épuisée par une maladie précédente, ou par quelque hémorragie considérable, on appelle cet état suppression des régles. Cette suppression peut être totale ou partielle, c'est-à-dire que dans le premier cas, les régles manquent absolument et ne paroissent pas du tout, au lieu que dans le second elles viennent, même à leur période, mais la quantité du sang qui s'évacue est moindre que la quantité ordinaire, soit que les règles soient moins abondantes, soit qu'elles durent moins long-temps qu'elles n'ont coutume de durer.

DIFFÉRENCES. La suppression peut encore varier de plusieurs autres manières : tantôt les régles, qui couloient, s'arrêtent tout-à-coup, soit par une frayeur, soit pour avoir été saisi de froid, et pour lors cette suppression subite est accompagnée et suivie de beaucoup d'accidens plus ou moins graves, suivant que la personne est plus ou moins sanguine, et suivant que les régles ont été supprimées au commencement de leur cours, ou dans le cours plus ou moins avancé; d'autres fois les régles après avoir diminué

par degrés, cessent de paroître pendant plusieurs mois de suite, et cette suppression dépend de la qualité épaisse du sang, et des engorgemens des viscères. Enfin quoique les régles ne soient pas dans le cas de paroître, les femmes peuvent éprouver plusieurs des symptômes de suppression. C'est ce qui arrive aux femmes très-pléthoriques et sanguines dans le commencement de la grossesse, et lorsqu'elles nourrissent. Dans les premiers mois de grossesse, le petit embrion ne consomme pas tout le sang qui devroit couler par les régles, si elles paroissoient; il y a surabondance et pléthore, qui produit quelques-uns des accidens de la suppression, accidens que la saignée emporte, et qui se dissipent à mesure que la grossesse avance, et que l'enfant devenu plus fort, consomme plus de nourriture. Il en est de même de quelques nourrices très-sanguines, qui se trouvent à-peu-près dans le même état, si leurs régles ne paroissent point. Enfin lorsque les femmes perdent vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, elles font encore pendant quelques années plus de sang qu'il ne leur en faut, et elles éprouvent quelques accidens de pléthore, semblables à ceux de la suppression, dont elles sont délivrées par les saignées et par quelques boissons délayantes. Celle que j'ai vu le mieux réussir, est l'infusion de vulnéraires suisses, prise de temps en temps dans les premières années de cet âge critique. Je ne parle point ici des accidens, qui arrivent aux jeunes filles, qui ont peine

à se régler, quoiqu'il y ait pléthore, et par conséquent une espèce de suppression ; il en a été question en parlant de la chlorose, ou des pâles-couleurs.

CAUSES. Les régles s'arrêtent subitement au milieu de leur cours, soit par quelque violente affection de l'ame, telle que la colère, la peur, le saisissement, soit par une sensation de froid. C'est ainsi que plusieurs femmes et filles éprouvent une suppression, après avoir bu de l'eau, ou quelque autre liqueur très-froide pendant leurs règles, sur-tout lorsqu'elles avoient fort chaud ; après s'être mis les mains ou leurs jambes dans l'eau froide pendant ce même temps ; pour avoir marché nuds pieds sur un endroit froid et humide. Alors les accidens qui surviennent, sont quelquefois effrayans, elles éprouvent des suffocations, des palpitations de cœur, des convulsions, quelquefois du délire, et nombre des symptômes spasmodiques et hystériques ; il y en a même qui tombent dans une espèce d'apoplexie. Ces accidens sont d'autant plus forts, que la personne est plus sanguine, et que la suppression arrive plus près du commencement des régles.

Lorsque les régles ne s'arrêtent pas subitement dans leurs cours, mais manquent de venir à leur temps, cet accident dépend souvent de l'épaississement du sang, ou de l'atonie et du défaut de ressort des vaisseaux, et quelquefois principalement quand la suppression est ancienne,

d'embarras et d'engorgemens dans les viscères. Alors les accidens sont beaucoup moins vifs, que dans la suppression subite, mais il survient souvent des pesanteurs de tête, des douleurs de reins et de matrice, des inflammations au foie, de la toux, des dégoûts, et des goûts dépravés. Quelquefois le sang prend une route différente des voies ordinaires, et on a des exemples de femmes qui, au défaut de leurs règles, rendoient tous les mois du sang, soit par le nez, soit par les crachats ou par le vomissement, et même par le nombril, par les seins, et à travers les pores de la peau.

PRONOSTIC. Cette maladie est toujours grave et dangereuse; la santé des femmes dépend de la régularité de leur flux périodique. Cependant le danger varie suivant le tempérament de la malade et suivant les circonstances de la suppression. Si celle-ci est subite au milieu de l'écoulement des régles, les accidens sont souvent terribles et même très-dangereux, sur-tout si la femme est pléthorique et sanguine. Lorsque les règles manquent dans le temps où elles ont coutume de venir, les accidens sont moins vifs, mais la maladie n'est ni moins grave, ni moins dangereuse, principalement si la suppression est ancienne et invétérée. Elle donne lieu à des obstructions, qui peuvent être suivies de cachexie, d'hydropisie, et autres maladies très-difficiles à guérir.

En général la suppression est d'autant plus dangereuse, que le bas-ventre est plus tendu, qu'il

se fait sentir des douleurs vives et fréquentes dans la matrice, et qu'elles sont accompagnées de fièvre, de bouffissures, de fleurs blanches, ou de quelque vice local et particulier dans l'organe d'où le sang doit s'écouler.

TRAITEMENT. Quant au traitement, si les régles sont arrêtées subitement au milieu de leur cours, soit par un saisissement, soit pour avoir mis les jambes ou les mains dans l'eau froide, il faut, sans différer, tâcher de les rappeler. Pour cet effet, on fait d'abord mettre à la personne les jambes dans l'eau chaude, on lui fait respirer des liqueurs spiritueuses, on lui en fait même avaler quelques gouttes, et si cela ne suffit pas, on en vient à une saignée du pied, à moins qu'il ne se soit déjà passé plusieurs jours depuis la suppression. Les sangsues appliquées aux vaisseaux hémorrhoïdaux et à la vulve, réussissent aussi dans cette occasion. Si la malade avoit des mouvemens convulsifs et spasmodiques, on joindroit à ces moyens l'usage d'une infusion de feuilles d'armoise et celui d'une potion anti-spasmodique avec les eaux de tilleul, de fleurs d'oranges, et un peu de teinture anodyne, ou de sirop diacode, qu'on donneroit par cuillerées (n°. 31).

Mais si la suppression ne vient pas d'arriver, et si elle dure déjà depuis quelque temps, on commencera par une saignée du bras, après laquelle on purgera la malade avec une médecine douce, de séné, de manne et de quelque sel neutre, à

laquelle on ajoutera le sirop de fleurs de pêcher. Ensuite on prescrira les bains ou demi-bains tièdes et une boisson délayante. Ce n'est qu'après avoir ainsi détrempé le sang et détendu les vaisseaux, qu'on en viendra aux remèdes emménagogues, commençant par les plus doux, tels que l'infusion de safran, d'armoise, de matricaire, d'absinthe, etc. donnant ensuite quelques autres plus actifs, tels que la limaille de fer, avec la canelle et un peu d'aloës (n°. 68), et faisant sur-tout usage de ces remèdes dans le temps où les règles doivent paroître; et même si dans ce temps le pouls est dur et plein, on placera une saignée du pied, qui pour lors déterminera souvent les règles à paroître. En même temps on établira un régime convenable, interdisant les alimens épais et visqueux, on fera faire un peu d'exercice, et dans une boisson d'eau rouillée on mêlera du vin d'absinthe avec de la canelle. Enfin, si la maladie ne cède point, on fera faire usage des tablettes martiales apéritives, dont la malade prendra tous les jours une tablette pendant douze ou quinze jours (n°. 69).

Mais si la suppression est déjà très-ancienne, et s'il y a lieu de penser que des obstructions l'ont produite, ou l'entretiennent, alors après avoir long-temps préparé la malade, comme il est dit ci-dessus, par la saignée, les purgatifs, les bains et les délayans, on passera à l'usage des apéritifs, que j'ai conseillé en parlant des obstructions. Ainsi on fera des apozêmes avec les racines de

petit-houx, de chardon-roland, les feuilles de chicorée, pissenlit, cresson, cerfeuil, ou bien on en composera des bouillons, auxquels on ajoutera la terre foliée du tartre, ou le tartre martial soluble. En général le mars, sur-tout en substance, est excellent dans cette circonstance, pourvu toutefois que la poitrine ne soit pas trop irritable et délicate.

Il est rare qu'avec ces remèdes simples et un bon régime, les règles ne reviennent pas, sans qu'il soit nécessaire d'employer les opiates composées et surchargées, dont on trouve nombre de recettes dans les livres. Au reste, c'est à l'officier de santé à examiner avec soin le tempérament de la malade pour varier son traitement suivant les circonstances différentes, qui sont si nombreuses, qu'il faudroit un volume entier pour les détailler.

CHAPITRE TROISIÈME.

De la Suppression des Vidanges.

CETTE évacuation d'abord sanguine, puis peu-à-peu laiteuse, qui survient aux femmes après leurs couches, et que l'on connoît sous le nom de vidanges, peut, de même que les règles, se supprimer, soit totalement, soit en partie, et ne couler qu'en beaucoup moindre quantité qu'elle ne devroit.

CAUSES. Cet accident peut dépendre de plusieurs causes différentes. Tantôt il est la suite du froid qu'éprouve l'accouchée, soit en étant exposée à l'air, soit en prenant ses boissons froides; tantôt il est occasionné par quelque affection vive de l'ame, telle que la colère, le saisissement, le chagrin, d'autant que dans cet état les femmes sont tellement sensibles et susceptibles, que les odeurs seules sont capables de produire ce fâcheux effet; tantôt enfin cette suppression est produite par la phlogose ou l'inflammation de la matrice, qui a été fatiguée, contuse, ou même blessée dans l'accouchement, et cette cause est de toutes la plus dangereuse. Quelquefois aussi une diarrhée, qui survient dans la couche, détourne l'humeur des vidanges, qui se suppriment, accident très-grave et dangereux.

SYMPTOMES. Lorsque cette suppression arrive à une accouchée, elle commence par éprouver des frissonnemens, qui sont bientôt suivis d'une fièvre vive et aiguë avec redoublemens, son bas-ventre devient douloureux et tendu, elle souffre dans les reins, les aînes et les parties voisines, et ses urines ne coulent qu'avec peine. En même temps il lui survient des nausées, des vomissemens, sa respiration est gênée, elle éprouve un mal de tête violent, qui répond au fond de l'orbite, et qui dégénère souvent en délire ou en assoupissement. A tous ces symptômes se joignent des spasmes et des convulsions. Plus la femme est sanguine, ou

plus la suppression arrive de bonne heure après l'accouchement, plus aussi ces accidens sont graves et violens. Ils le sont moins si l'accouchée est peu sanguine, si la suppression n'est que partielle, et si elle n'arrive que lorsque la couche est déjà avancée.

En général la suppression des vidanges est toujours dangereuse, souvent elle fait périr les femmes avant le quatorzième jour; mais elle est presque toujours mortelle quand il y a ou diarrhée, ou inflammation de matrice. Lorsqu'elle guérit, elle laisse souvent après elle des engorgemens dans la matrice, ou des dépôts laiteux sur quelque partie.

TRAITEMENT. Le traitement de cette maladie doit varier suivant nombre de circonstances, dont je n'examinerai ici que les principales et les plus ordinaires.

1°. Si cette évacuation s'est arrêtée tout-à-coup pour avoir été saisie de froid ou à la suite d'un saisissement, il faut travailler au plutôt à la rappeler. Pour cet effet on appliquera sur les jambes et les cuisses des linges chauds, et sur le ventre des fomentations émollientes. On donnera par cuillerées une potion anti-spasmodique et calmante (n°. 31), et pour boisson une infusion de fleurs de sureau un peu chaude. Si ces premiers moyens ne suffisent pas pour faire reparoître les vidanges, on fera appliquer quelques sangsues aux aînes et aux bords de la vulve, & en même temps on fera donner fréquemment des lavemens émolliens.

2°. S'il y a inflammation ou phlogose à la matrice, ce qu'on reconnoît par les douleurs vives de ce viscère, on emploiera le traitement recommandé pour cette inflammation. Ainſi on saignera du bras, même quand il paroîtroit encore quelques restes des vidanges; on prescrira pour boisson le petit-lait, l'eau de poulet ou de veau avec les racines de guimauve et les fleurs de mauve, ou bien des émulsions. On donnera fréquemment des lavemens émolliens, qu'on rendra laxatifs avec la casse ou le lénitif, en cas que la langue soit chargée; enfin, on fera des fomentations émollientes sur le ventre, et même, s'il est possible, on aura recours à quelques demi-bains. Si par ces moyens les douleurs cessent, & que la matrice soit relâchée et détendue, pour lors on tâchera de rappeler l'écoulement des vidanges par les bains des jambes un peu chauds, et par l'usage d'apozêmes de chicorée, bourrache et buglosse, auxquels on joindra le sirop de violettes et la crême de tartre. Enfin tout ayant reparu, on finira par purger avec la casse et la manne dans le petit-lait, ou dans une décoction émolliente.

3°. Si la diarrhée est la cauſe de la ſuppression, on prendra tous les moyens poſſibles pour l'arrêter. Il faudra prescrire pour boisson l'eau de riz avec le sirop de coings, ou la décoction blanche (*decoctum album*), donner des demi-lavemens d'eau de tripes, où l'on délaiera un jaune d'œuf, employer des opiates (n°. 65) & des sirops astringens, & enfin purger avec le sirop magistral, ou le catholicon double.

4°. Enfin s'il y a du délire, il faut dans ce cas pressant saigner de la jugulaire, appliquer des véſicatoires tant aux cuisses qu'aux épaules, & même ne pas craindre de faire vomir avec quelques grains d'émétique, quoique malheureusement ces moyens ne réussissent que rarement, et que les accouchées soient presque toujours perdues, quand le délire ou l'assoupissement surviennent à la suppression des vidanges.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la Suppression du Flux hémorrhoïdal.

QUELQUES personnes sont sujettes à un flux hémorrhoïdal presque périodique, qui reparoît plus ou moins souvent; comme les régles chez les femmes. Ce flux est avantageux pour leur santé, et lorsqu'il vient à manquer ou à se supprimer, leurs hypocondres sont tendus et douloureux, ils sentent une chaleur dans tous les viscères du ventre, une pesanteur générale dans tous les membres; les vents distendent leur estomac et leurs intestins, ils en rendent fréquemment par en haut, et enfin ils ne respirent qu'avec peine. Dans cet état, il faut travailler à rappeler ce flux qui est supprimé.

Pour cet effet on commencera à faire prendre à ces personnes des bains des jambes chauds, on les fera asseoir sur des décoctions émollientes, dont elles recevront la vapeur sur une chaise percée, on pourra même appliquer sur les hémorrhoïdes le marc de ces mêmes plantes; on leur donnera, s'il est possible, des lavemens fréquens de décoction de son, de graine de lin, de feuilles de poirée, mauve, bouillon-blanc, pariétaire, etc. Enfin si les hémorrhoïdes externes sont gonflées, un remède

bien simple, qui m'a plusieurs fois réussi pour les faire fluer, consiste à les essuyer et frotter légèrement avec une feuille de figuier. Si tous ces moyens ne produisent pas l'effet que l'on desire, on appliquera sur ces vaisseaux des sangsues qui, en les dégorgeant, feront cesser tous les accidens.

Mais comme cette cure n'est que palliative, il est à propos de chercher à détruire la cause du mal; et comme en général il dépend de l'engorgement du foie, il faudra avoir recours au traitement de cette maladie, que j'ai détaillé en parlant de l'obstruction du foie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la Suppression et de la Diminution de l'excrétion des Urines.

Il peut arriver que l'évacuation de l'urine soit totalement supprimée, maladie à laquelle les anciens ont donné le nom d'*ischurie;* d'autres fois la suppression n'est pas totale, il coule quelques gouttes d'urine, et pour lors on l'a appelée *strangurie.* On voit par-là que ces deux maladies ne diffèrent que par le plus et le moins. Aussi, lorsque les causes qui produisent la strangurie viennent à augmenter et à prendre plus d'intensité, elle se change en ischurie, il ne coule plus du tout d'urines; au contraire quand l'ischurie commence à diminuer,

elle

elle dégénère en strangurie. Ainsi je réunirai ces deux maladies dans le traitement.

On doit distinguer deux espèces d'ischurie, l'une vraie et l'autre fausse. Dans la première, l'urine séparée par les reins se porte à la vessie, mais elle n'en peut sortir, et c'est ce que nous nommons *rétention d'urines* : dans l'autre, l'urine ne se filtre pas dans les reins, ou si elle s'y sépare, elle ne peut parvenir à la vessie, qui est vide; et c'est ce que nous appelons *suppression d'urines*. Ce sont ces deux espèces de maladies qu'il faut connoître et examiner.

SYMPTOMES et Diagnostic. Dans la rétention d'urines, le corps de la vessie est distendu par l'urine et forme une tumeur circonscrite vers le bas du ventre, au-dessus des os pubis; si on comprime cette tumeur, le malade éprouve une envie d'uriner; en même temps il y a tension, douleur et inflammation à l'anus, au periné et aux parties voisines, et si en introduisant la sonde, on vide la vessie, la tumeur disparoît. Au contraire, dans la suppression, la vessie est vide et flasque, mais le malade éprouve des hoquets, des nausées et des vomissemens, qui souvent ont le goût et l'odeur de l'urine; quelquefois cette liqueur excrémentitielle retenue, se porte à la tête et produit l'assoupissement; on a vu dans ce cas des sueurs qui avoient l'odeur de l'urine, et si cette suppression dure quelque temps, elle produit la bouffissure.

CAUSES. La rétention d'urines peut provenir de beaucoup de causes différentes qu'il seroit trop long de détailler; les principales sont l'inflammation de la vessie et sur-tout de son sphincter, la paralysie de son corps et l'atonie des fibres qui la composent, ce qui arrive aux gens âgés, dont plusieurs sont sujets aux rétentions d'urine, atonie qui survient aussi quelquefois lorsqu'on s'est retenu trop long-temps d'uriner; enfin quelquefois le passage de l'urine se trouve bouché par des graviers, une pierre, des grumeaux de sang, ou par quelque tumeur voisine. Toutes ces causes, si elles sont légères, produisent la strangurie; si elles sont plus fortes, ce sera l'ischurie ou la rétention totale.

La suppression vient ou de la paralysie des reins, ou de leur inflammation, ou de sables et graviers qui bouchent leurs vaisseaux secrétoires, ou enfin de quelque obstacle qui empêche l'urine de descendre des reins dans la vessie, ainsi qu'on l'observe dans la colique néphrétique.

PPONOSTIC. Ces maladies sont en général très-graves; cependant le danger varie suivant leurs causes et leur espèce. La suppression totale fait souvent périr les malades en peu de jours, sinon elle produit des apoplexies séreuses, et différentes hydropisies. La rétention, si on n'évacue pas promptement l'urine par la sonde, peut attirer l'inflammation et la gangrène de la vessie.

Si la rétention est la suite de la paralysie de la vessie, provenant d'une luxation incomplette

des vertèbres, cette cauſe eſt incurable, et le malade périt, ainſi que je l'ai vu arriver. Il n'en eſt pas de même ſi la rétention ne vient que de l'atonie des fibres; on en eſt quitte pour poſer la ſonde : enfin ſi un gravier ou quelque grumeau de ſang bouche l'urèthre ou l'orifice de la veſſie, on peut les repouſſer avec la ſonde, et l'urine s'évacuera.

Traitement. La ſuppreſſion d'urines eſt toujours la ſuite de quelque autre maladie; tantôt c'eſt un ſymptôme qui ſe rencontre dans les fièvres ardentes et les fiévres malignes, d'autres fois elle ſurvient dans la colique néphrétique; enfin les hydropiques l'éprouvent quelquefois. Dans toutes ces circonſtances il faut traiter la maladie principale et primitive, dont la ſuppreſſion n'eſt que la ſuite et un ſymptôme; et ſeulement avoir attention de joindre aux autres remèdes quelques diurétiques.

Il n'en eſt pas de même de la rétention, maladie bien plus fréquente que la précédente. On commencera par ſaigner le malade, pour prévenir l'inflammation de la veſſie, on fera des fomentations émollientes, des linimens avec l'huile de lys ſur la région de la veſſie et ſur le périné : ceux avec l'huile de térébenthine conviennent auſſi, ſur-tout aux vieillards; on appliquera ſur ces mêmes parties des cataplaſmes avec les pulpes d'herbes émollientes; enfin on mettra en uſage les demi-bains et les bains. Les boiſſons ſeront

pareillement émollientes et diurétiques, mais on n'en fera boire que peu à-la-fois, de peur de trop remplir la vessie. Après avoir ainsi préparé le malade, si les urines ne coulent pas, on aura recours à la sonde pour vider l'urine amassée dans la vessie, et pour éviter de la poser trop souvent, ce qui fatigue les malades, on la laissera en place jusqu'à ce qu'on voye l'urine couler entre la sonde et les parois de l'urèthre, et jusqu'à ce qu'elle sorte avec jet. Si cela n'arrive pas, il faut laisser la sonde, mais comme celle d'argent gêne les malades, on peut lui substituer une sonde flexible de gomme élastique, avec laquelle le malade peut se lever et marcher.

Lorsque la rétention dépend de l'atonie de la vessie, un remède, qui réussit souvent à rétablir le ressort de cette partie, consiste à faire sur le pubis des frictions avec la teinture de cantharides.

Si la rétention est produite par un gravier qui bouche le canal de l'urèthre, et si ce gravier est près du col de la vessie, on peut l'y repousser avec la sonde, et l'urine coulera : si au contraire il est plus avancé dans l'urèthre, on y injectera un peu d'huile pour le faciliter à descendre, ou bien on dilatera ce canal en y soufflant par la sonde. Mais s'il ne peut absolument sortir, il faut en venir à faire à l'urethre une incision par laquelle on le tirera. Je ne m'étends pas davantage sur cet article, qui regarde particulièrement les traités de chirurgie.

CHAPITRE SIXIÈME.

De la Dysurie.

IL me reste à dire un mot de la dysurie, qui souvent se complique avec la strangurie dont je viens de parler. On donne le nom à cet état dans lequel l'évacuation des urines est douloureuse, et où les douleurs qu'éprouve le malade sont plus ou moins vives.

Ces douleurs peuvent dépendre de la qualité de l'urine, soit qu'elle soit âcre par elle-même, ou pour avoir usé de quelques diurétiques trop actifs, et principalement des cantharides intérieurement, dont l'action se porte sur-tout sur l'urine, soit que cette dernière soit chargée de pus, de sang, ou de bile, ainsi qu'il arrive dans la jaunisse, soit enfin que l'urine charie des sables ou des graviers, qui irritent les parties sur lesquels ils passent. Il peut aussi arriver que les douleurs dépendent de l'état et de la sensibilité des voies urinaires, qui sont irritées ou enflammées; souvent ces deux causes se réunissent ensemble. Dans cette position, outre la douleur que causent les urines en passant, le malade a des envies fréquentes d'uriner; quelquefois la douleur est si vive en rendant les urines, qu'elles s'arrêtent pour un instant, et qu'il se fait une rétraction des testicules.

Cette maladie est toujours grave, plus fréquente chez les hommes que chez les femmes, et plus dangereuse pour eux, à cause de la différente conformation de l'urethre. Quand l'urine charie du sang ou du pus, la dysurie est très-dangereuse, à raison de la cause qui la produit. Il en est de même lorsque les voies urinaires sont enflammées ou excoriées.

Traitement. Dans le traitement de cette maladie on commencera par saigner plusieurs fois du bras, et, si après ces saignées répétées, les douleurs ne se calment pas, on finira par appliquer des sangsues aux vaisseaux du fondement, ce qui réussit souvent. En même temps on fera user abondamment pour boisson, soit d'une eau de graine de lin, soit d'une décoction de racine de guimauve et de nénuphar, soit d'une infusion de pariétaire, ou de fleurs de mauve et de bouillon blanc, ayant soin d'ajouter à ces boissons un peu de nitre ou de crystal minéral, environ vingt-quatre à trente grains par pinte, et d'y faire dissoudre deux ou trois gros de gomme arabique ou adragant. A ces précautions on joindra des lavemens fréquens, au nombre de deux ou trois par jour, avec les mêmes décoctions précédentes qu'on coupera avec un tiers de lait, mais on aura l'attention de ne donner que la moitié d'un lavement à chaque fois. Enfin, si les douleurs sont vives, on les calmera en donnant toutes les deux heures une cuillerée d'une potion composée de trois onces d'huile d'amandes douces,

deux onces d'eau de pariétaire, d'une demi-once d'eau de fleurs d'oranges, un demi-gros de blanc de baleine et une once de sirop de pavot. Lorsque le malade sera parfaitement guéri, et qu'il ne ressentira plus aucunes douleurs, il sera bon pour éviter les rechûtes, de lui faire user d'eaux minérales acidules, comme celles de S^te^. Reine, de Forges, de Passy, etc.

Pendant ce traitement intérieur on ne négligera pas les topiques, et les remèdes extérieurs. Ainsi on fera prendre matin et soir des bains de fauteuil. Mais comme le malade ne peut pas rester toute la journée dans cette position, on y suppléera par des fomentations, ou par des cataplasmes faits avec la racine de guimauve, les feuilles de poirée, mauve, laitue, etc. On appliquera ces cataplasmes sur le périné, et on y mêlera un peu d'huile d'amandes douces, pour qu'ils ne se sèchent pas trop vîte.

SECTION SEPTIÈME.

Des Maladies provenant de l'âcreté des humeurs, et en particulier des Maladies de la peau.

CHAPITRE PREMIER.

Du Rhumatisme.

TOUT le monde connoît le rhumatisme, maladie dans laquelle la partie affectée ne peut se mouvoir qu'avec des douleurs vives et lancinantes, et quelquefois ne peut faire aucun mouvement. Outre la douleur on ressent de la chaleur dans cette partie, et quelquefois on y apperçoit du gonflement, mais il est rare que le rhumatisme simple soit accompagné de fièvre.

Le rhumatisme paroît avoir beaucoup d'affinité avec la goutte, et ces deux maladies semblent dépendre l'une et l'autre d'une humeur âcre congénère, qui dans la goutte se porte principalement aux jointures, et qui dans le rhumatisme a son siége dans les membranes, qui servent d'enveloppe

aux muscles. Aussi quand le rhumatisme est accompagné de gonflement ou de rougeur de la partie souffrante l'appelle-t-on *rhumatisme goutteux*, et lorsqu'il y a de la fièvre, de la chaleur, du mal de tête et un pouls dur, on le nomme *rhumatisme inflammatoire*.

Cette maladie à laquelle les gens d'un certain âge sont plus sujets, attaque plus rarement les jeunes gens, et presque jamais les enfans. Elle peut se porter indifféremment sur toutes les parties, mais plus souvent le rhumatisme inflammatoire commence par l'articulation des genoux, et de là se répand dans d'autres parties.

Le rhumatisme est donc tantôt fixe, tantôt il est vague et change de place. Ce dernier est quelquefois très-dangereux lorsqu'il quitte les parties extérieures pour se porter à l'intérieur sur quelque viscère. Suivant certaines parties qu'il occupe, on lui donne des noms particuliers, tels que la sciatique, le *lumbago* ou mal de reins, dont je dirai un mot en particulier par la suite.

Cette maladie attaque particulièrement les personnes cacochymes, qui y sont plus disposées que les autres, et qui l'éprouvent dès que le froid ou l'humidité interceptent leur transpiration. Aussi est-on pris de rhumatisme pour s'être couché l'été sur un gazon frais, pour s'être promené le soir au serein, pour avoir habité un endroit bas et humide, en un mot, à la suite de tout ce qui peut arrêter la transpiration. Dans le fort de l'accès on

observe que les douleurs augmentent le soir, que souvent la chaleur du lit paroît les renouveler, et qu'alors les urines sont crues et limpides, tandis qu'elles deviennent épaisses, troubles et de mauvaise odeur au déclin de l'accès douloureux.

En général cette maladie n'est ni grave, ni dangereuse, mais elle est très-douloureuse; cependant si elle devient habituelle et invétérée, elle peut faire tomber les membres douloureux dans la maigreur et le desséchement, et leur faire perdre pour toujours le mouvement. Lorsque le rhumatisme se porte sur une partie intérieure, il n'est pas sans danger, et on doit plus ou moins craindre ses suites suivant le viscère qui est attaqué.

TRAITEMENT. Lorsqu'une personne est attaquée de rhumatisme, il faut d'abord examiner si ce rhumatisme est inflammatoire et accompagné de fièvre, ou s'il est simple. Dans le premier cas, il ne faut pas craindre de saigner, et même de réitérer la saignée, malgré le préjugé du public. Seulement si le rhumatisme occupe les parties supérieures, on fera les saignées plutôt au pied qu'au bras. Dès que par ce moyen les douleurs seront un peu calmées, on fera vomir le malade, soit avec l'ipécacuanha, soit avec l'émétique dissout dans l'eau de chardon-bénit, et on soutiendra son effet par des lavemens de décoction de graine de lin avec de l'huile, ce qu'on réitérera matin et soir; on fera boire abondamment d'une tisanne faite avec les racines de chiendent, fraisier et chicorée aiguisée avec

vingt ou vingt-quatre grains de nitre par pinte, ou du petit-lait également nitré. En même temps on fera observer une diète exacte, et même tant qu'il y aura de la fièvre, on ne donnera que des bouillons de veau ou de poulet, avec la laitue et la chicorée blanche.

Lorsque la fièvre sera tombée et que les douleurs seront diminuées, on nourrira un peu plus le malade, et on lui donnera pour boisson une décoction de racines de scorsonère et de persil, ou une infusion de fleurs de sureau. Enfin, quand les douleurs seront calmées et que les urines couleront abondamment, on passera à des purgatifs très-légers, comme casse et manne dans le petit-lait, ou tamarins, manne, sel végétal, crême-de-tartre, ce qu'on répétera plusieurs fois.

Pendant ce traitement intérieur, on appliquera sur les parties souffrantes des cataplasmes, soit de safran, de mie de pain et de lait, soit de lait avec un jaune d'œuf et du miel, ou enfin de savon, ou de baume tranquille dissout et mêlé dans de l'eau-de-vie.

Mais si le rhumatisme est simple et point inflammatoire, on peut se dispenser de la saignée, et prescrire seulement les premiers jours une diète un peu stricte, les lavemens adoucissans, et les boissons délayantes, comme dans le rhumatisme inflammatoire. Au bout de peu de jours, on passera à une boisson diurétique, faite avec les racines de chardon-roland, d'arrête-bœuf, ou avec

l'infusion des feuilles de cresson, cerfeuil et scolopendre, ajoutant sur chaque pinte un gros de sel de glauber ou d'epsom. En même temps on donnera, plutôt que dans le rhumatisme inflammatoire, des laxatifs d'abord doux, comme ci-dessus, puis plus forts avec le séné, la manne et un sel neutre; et sur la fin, des hydragogues, tels que le jalap et la scammonée. Il sera bon, dans la convalescence, de faire user, pendant quelque temps, d'une infusion de vulnéraires Suisses.

A l'extérieur, pendant ce traitement, on fera faire des frictions sèches avec un morceau de flanelle, des onctions avec l'huile d'amandes douces et l'eau-de-vie, ou l'eau vulnéraire, et on appliquera des cataplasmes de mie de pain cuite dans du vin. Un topique, qui réussit aussi le plus souvent, ce sont des frictions répétées plusieurs jours de suite, le soir, avec un ou deux gros de teinture de cantharides, jusqu'à parfaite siccité.

Tel est le traitement à suivre pendant les accès de rhumatisme soit simple, soit inflammatoire. Mais il est des personnes sujettes habituellement aux rhumatismes, chez lesquelles cette maladie est invétérée. Pour lors, il faut les mettre à l'usage d'une boisson un peu diaphorétique, telle que la décoction de squine, ou de racines de bardane coupée avec du lait, leur faire prendre, matin et soir, un gobelet de la tisannne des bois sudorifiques; et pendant cet usage, les purger un peu fortement tous les dix ou douze jours avec des hydragogues,

tels que le jalap, le diagrède, le méchoacan, et même quelques grains de gomme gutte, tandis qu'à l'extérieur on fera recevoir aux parties malades la fumée de succin ou carabé en poudre, jeté sur des charbons ardens, et qu'on frottera ces mêmes parties avec la teinture de cantharides. Souvent ces vieux rhumatismes guérissent, en mettant les personnes à la diète blanche pendant plusieurs mois, et en leur faisant porter un cautère ou un vésicatoire. En général, quand on a essuyé des rhumatismes, il faut avoir soin d'éviter l'humidité et sur-tout le froid humide; et une excellente précaution pour prévenir les retours de cette maladie, c'est de porter, à crud sur la peau, des chemisettes de flanelle fort douce.

Enfin, il arrive quelquefois que le rhumatisme vague quitte la partie qu'il occupoit, et se porte à l'intérieur, ce qui est plus ou moins dangereux, suivant la nature du viscère sur lequel l'humeur s'est fixée. Pour lors, il n'y a pas de temps à perdre, et comme les accidens que produit cette métastase, sont inflammatoires, il faut recourir à la saignée ordinairement du pied, aux lavemens émolliens, aux boissons adoucissantes et à la diète. En même temps, pour rappeler l'humeur à l'extérieur, on emploiera pour topique la graine de moutarde et l'ail pilés, et si cela ne ſuffit pas, on appliquera des vésicatoires. Si malgré cela, l'humeur ne reprend pas son ancienne place, souvent une secousse de vomissement, en donnant

quelques grains d'émétique, produit cet effet, après quoi, pour remettre le malade, on lui donnera, le soir, un léger cordial de vin et de sucre avec un peu de canelle.

CHAPITRE SECOND.

De la Sciatique.

On donne le nom de sciatique à une espèce particulière de rhumatisme, qui occupe la partie latérale extérieure de la cuisse, depuis le grand trocanter jusqu'au genou, et de-là s'étend le long de la jambe, souvent jusqu'aux doigts du pied. De tous les rhumatismes, cette espèce est la plus cruelle pour les douleurs, la plus longue et la plus opiniâtre. Les malades attaqués de sciatique, ne peuvent marcher, ne peuvent fléchir la cuisse sans les plus vives douleurs; et si cette maladie dure long-temps, peu à peu la cuisse maigrit et se dessèche, le jarret se retire, la jambe reste ployée et fléchie, les malades ne peuvent plus marcher, ou ils restent boiteux. D'autres fois, quand la maladie est au plus haut degré, la tête du fémur sort de la cavité cotyloïde et ne peut plus y rentrer, en sorte que les malades demeurent pour toujours impotens.

Cette maladie, comme le rhumatisme, peut être simple ou inflammatoire, et dans ce dernier

cas, elle est accompagnée de fièvre, de chaleur et quelquefois de rougeur, et pour lors la douleur est excessive.

Elle dépend, comme tous les rhumatismes, d'une suppression de transpiration, qui a lieu principalement dans la cuisse, soit qu'elle ait été plus exposée à l'action du froid ou du vent que les autres parties, soit qu'elle ait été posée sur un gazon frais en se couchant sur la terre. L'humeur de rhumatisme est aussi déterminée à se fixer sur cette partie, si elle a été précédemment affoiblie par des efforts considérables; ce qui fait que les danseurs, les porte-faix, les manouvriers y sont plus exposés que les autres. Les femmes y sont en général moins sujettes, peut-être à cause de leurs longs vêtemens.

Traitement. La sciatique étant une espèce particulière de rhumatisme, son traitement interne ne doit pas être différent; seulement comme cette maladie est plus vive, il doit être plus actif. Ainsi, dans la sciatique on commencera par faire des saignées du bras répétées, et ensuite on appliquera des sangsues au fondement, ce qui soulage quelquefois beaucoup dans cette maladie : on peut également poser des ventouses sur la partie souffrante, puis scarifier la tumeur qu'elles auront formée. On prescrira des lavemens fréquens, qu'on rendra laxatifs, et même par la suite un peu fortement purgatifs. On emploiera les boissons d'abord simplement délayantes, puis sudorifiques, telles

que je les ai proposées en parlant du rhumatisme; enfin, on finira par les purgatifs, mais résineux, un peu forts et même drastiques.

Quant à l'extérieur, dans les premiers momens on fera des embrocations avec les huiles de vers et de camomille, et on appliquera des cataplasmes un peu stimulans avec la pulpe de racines de brione et les feuilles de sureau et d'ortie, cuites sous la cendre, ce qui excite quelquefois des vessies sur la peau, et diminue les douleurs. On frottera aussi la cuisse avec la teinture de cantharides, jusqu'à siccité. Mais un moyen très-efficace de soulager les malades, consiste à appliquer une bande longue et étroite d'emplâtre vésicatoire, depuis la pointe extérieure de la cuisse jusqu'au genou, et d'en entretenir la suppuration pendant quelque temps. Quelquefois il se forme au bas de la fesse un dépôt, qui est une crise heureuse dans cette maladie. Il ne faut pas chercher à le guérir trop vîte, et lorsqu'il sera ouvert, on le laissera suppurer pendant long-temps.

CHAPITRE TROISIÈME.

Du Lumbago, ou Rhumatisme sur les Reins.

APRÈS le détail dans lequel je suis entré en parlant du rhumatisme et de la sciatique, je m'étendrai peu sur le rhumatisme des reins.

Cette

Cette espèce particulière à laquelle les auteurs ont donné le nom de *Lumbago*, a son siége dans les muscles quarrés, les sacro-lombaires et les autres muscles extenseurs de la colonne vertébrale. Lorsque l'humeur rhumatismale est fixée sur ces parties, le malade ne peut se ployer, ni se baisser; la toux, l'éternument, la moindre secousse excite une douleur vive et lancinante, qui répond tout le long du dos, depuis le bas de la poitrine jusqu'à l'os sacrum.

Cette maladie attaque principalement ceux dont les reins ont été fatigués, soit pour avoir porté des fardeaux lourds, soit pour s'être affoiblis auprès des femmes. Je l'ai vu souvent survenir à des personnes qui, en se baissant, sentoient tout de suite un point vif dans les reins, qui les empêchoit de se relever, et qu'elles attribuoient à quelque effort. Quelquefois les douleurs, après avoir commencé aux reins, se propagent dans la cuisse et dégénèrent en sciatique.

Cette espèce de rhumatisme n'est pas dangereuse, mais elle est douloureuse et opiniâtre, et quand elle est invétérée, elle se guérit difficilement, ensorte qu'il arrive qu'on s'en ressent plus ou moins toute sa vie.

Traitement. Le traitement est le même que celui du rhumatisme et de la sciatique, seulement cette espèce demande des remèdes énergiques et à forte dose. Un de ceux que j'ai vu le mieux réussir, est la tisanne sudorifique purgative, dont

la recette se trouve dans tous les dispensaires, et notamment dans *le codex medicamentorum* de Paris; mais il faut en continuer l'usage un peu long-temps. S'il en reste quelques suites, rien ne les dissipe mieux que les eaux thermales, tant en bains qu'en douches, quand on est à portée de les pouvoir prendre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la Goutte.

La goutte est une maladie qui dépend de l'engorgement de la synovie, ou de cette espèce de sérosité onctueuse qui sert à lubrifier les articulations. La partie attaquée de la goutte, se gonfle, devient douloureuse, et souvent rougit. Cette douleur prend par accès plus ou moins fréquens. Assez ordinairement, dans le premier accès, la goutte se déclare par les extrémités inférieures et sur-tout par le gros orteil du pied; mais bientôt, dans les accès suivans, elle attaque indifféremment toutes les parties du corps.

Différences. On en distingue deux espèces: dans l'une, le gonflement est considérable; mais la douleur, la chaleur et la rougeur sont plus légères. Celle-là paroît dépendre principalement de l'épaississement de la synovie; on lui a donné le nom de *Goutte froide*. Au contraire, dans l'autre

qu'on a nommé *Goutte chaude*, et dans laquelle la synovie pèche par âcreté, les symptômes ci-dessus sont plus vifs, il y a inflammation dans la partie malade, mais qui ne tourne jamais à suppuration, du moins dans les articulations. Tantôt cette maladie est régulière et n'attaque que les jointures des extrémités, tantôt elle est irrégulière ; elle se porte indistinctement sur différens endroits, et lorsqu'elle quitte les parties extérieures pour se porter sur quelque viscère, on l'appelle *Goutte remontée*. Enfin, elle peut être héréditaire ou accidentelle, et passer des pères et ayeux aux enfans et petits-enfans.

Causes. D'après ce que je viens de dire, on voit que tout ce qui peut communiquer de l'âcreté à la synovie, comme les alimens salés et épicés, ou tout ce qui contribue à l'épaissir, comme le chagrin, dispose à avoir plus facilement la goutte. Aussi les vieillards, dont les humeurs sont épaisses, sont-ils souvent goutteux. Mais ce qui la détermine, est principalement la bonne chère, ce qui fait que cette maladie est plus commune parmi les gens riches et aisés que chez les pauvres; l'usage des liqueurs spiritueuses, ou d'une quantité trop considérable de vin, raison pour laquelle beaucoup de buveurs sont tourmentés par des accès de goutte; l'usage prématuré ou immodéré des femmes; enfin la foiblesse des articulations, soit accidentelle, comme il arrive à ceux qui souvent sacrifient à Vénus en restant debout, soit qu'elle soit héréditaire, d'où

vient que les goutteux engendrent souvent des enfans sujets à la même maladie.

Au reste, la goutte plus fréquente en hiver et dans les changemens de saison qu'en été, n'attaque guère les enfans avant l'âge de puberté ; elle est plus rare chez les femmes que chez les hommes, et l'on dit que les eunuques, dont le tempérament approche de celui des femmes, y sont aussi peu sujets.

SYMPTOMES. Lorsque la goutte est prête à se déclarer, quelques jours avant qu'elle paroisse, les nuits sont agitées, on sent un tremblement involontaire, quelques soubresaults dans les tendons, des douleurs vagues dans différens articles, sur-tout dans ceux du pied, douleurs qui tiennent du fourmillement et de la démangeaison, si on est menacé de la goutte chaude, tandis que celles qui précédent la goutte froide ressemblent à un engourdissement et à la stupeur. En même temps la personne n'a plus d'appétit, elle est triste, abattue et ressent quelques nausées. Au bout de trois ou quatre jours survient l'accès, qui commence ordinairement par le pouce du pied; on y sent d'abord une douleur obscure, qui devient déchirante, la partie se gonfle, on ne peut la mouvoir qu'avec difficulté, et quelquefois tout mouvement devient impossible. Alors les premiers accidens qu'avoit éprouvés le malade avant l'apparition de la goutte se dissipent, et si la goutte est légère, il se sent mieux, mais si elle est forte, le gonflement de la partie

malade augmente, la peau se tend, elle est luisante, et l'engorgement est pâle dans la goutte froide, rouge dans la chaude; il y a plus d'inflammation dans celle-ci, et d'engorgement œdémateux dans l'autre.

Si la goutte est inflammatoire, souvent la fièvre s'allume avec chaleur, sécheresse et agitation. Cependant le pouls n'est pas serré, il est grand, fréquent et intermittent. Si au contraire la goutte est froide, la douleur est moins vive et plus obscure, le gonflement, quoique considérable, n'est ni rouge ni chaud, et on y sent une espèce de fluctuation. Les accès de cette espèce sont plus longs que ceux de la goutte inflammatoire, les parties affligées ne peuvent quelquefois se mouvoir pendant un certain temps, enfin, après les accès il reste souvent des nodus et des concrétions crétacées qui rendent les doigts difformes. Ainsi cette espèce est moins douloureuse que l'autre, mais elle laisse des suites désagréables et plus fâcheuses.

Les accès de goutte durent pendant quinze ou vingt jours, quelquefois un mois et au-delà, mais en général plus ils ont été longs, plus leur retour est éloigné. Ainsi les vieillards chez lesquels la nature a perdu sa vigueur, ont des accès plus légers, mais répétés et presque perpétuels.

L'accès fini, la fièvre diminue, les parties douloureuses se couvrent d'une légère moiteur, les urines se troublent et déposent un sédiment,

quelquefois il survient une diarrhée, ou un flux d'hémorrhoïdes qui soulagent le malade. Pour lors la fièvre cesse, la peau s'écaille, et quelquefois il reste sur les tendons des extrémités des nodus qui gênent le mouvement; d'autres fois il se forme sur les jointures des ulcères sordides, qui rendent une matière ichoreuse mêlée d'une espèce de plâtre ou de craie.

PRONOSTIC. En général, la goutte régulière n'est pas mortelle; on voit des goutteux vivre avec la goutte vingt et trente ans. Mais si elle devient anomale et irrégulière, si elle se porte à l'intérieur, ce qu'on appelle goutte remontée, elle est très-dangereuse et souvent mortelle.

Mais quoique la goutte régulière ne soit pas ordinairement mortelle, elle laisse des suites désagréables, elle sèche les liqueurs des jointures, elle produit des nodus crétacés qui difforment les doigts, et chez les gens âgés elle est toujours incurable, quelquefois mortelle. Elle est également incurable, lorsqu'elle est invétérée et habituelle; celle qui est inflammatoire a des accès plus courts, mais elle est plus dangereuse; la goutte froide a moins de dangers, mais ses accès sont plus longs.

TRAITEMENT. Il est rare, et même souvent impossible, qu'on puisse guérir la goutte, sur-tout quand elle est invétérée, mais au moins on peut diminuer la violence des accès et prévenir la fréquence de leur retour; c'est à quoi se borne le traitement que je vais indiquer.

Lorsqu'un malade est menacé d'un accès de goutte d'après les signes rapportés ci-dessus, si l'espèce de sa goutte est inflammatoire, et qu'il soit d'un tempérament sec, chaud et sanguin, on le saignera du pied, sans cependant trop répéter cette saignée. Mais si la goutte est froide, la saignée n'est pas nécessaire, encore moins dans la goutte chronique et habituelle. Ensuite on lui prescrira des bouillons amers légèrement laxatifs avec les racines d'aunée, de persil, de patience, d'anonis, et des feuilles de petite centaurée et de fumeterre, auxquels on joindra un ou deux gros de quelque sel neutre purgatif. On fera observer en même temps une diète sévère, et le soir, au lieu du souper, on fera boire deux ou trois verres d'une décoction sudorifique, puis la nuit il sera suffisamment couvert pour pouvoir légèrement transpirer.

Si malgré ces précautions, l'accès survient, on réitérera la saignée dans la goutte inflammatoire, mais dans la goutte froide, au lieu de saignée, on purgera avec le séné, la manne, la rhubarbe, ou avec les tablettes diacarthami, ou l'électuaire *de citro*; dans la goutte chaude, il ne faut que des laxatifs doux précédés de la saignée. En même temps on prescrira des lavemens laxatifs pourvu que la goutte soit régulière et non pas vague et anomale. Enfin dans la goutte froide, la boisson sera sudorifique, comme un thé de sureau, une décoction de squine, de salsepareille ou de racine

de bardane ; et dans l'inflammatoire on la fera diurétique avec l'infusion de turquette, de cerfeuil, de bécabunga et le sel de glauber, le nitre ou le crystal minéral à la dose d'un scrupule ou d'un demi-gros pour une pinte de ces boissons qui se donnent chaudes. On peut également donner le petit-lait avec le sirop violat et le nitre, pourvu qu'il n'y ait pas de fièvre. En même temps on tient le malade à une diète sévère : les bouillons dans la goutte inflammatoire ne sont que de veau et de poule, et dans la froide, d'une vieille perdrix ou d'un vieux coq.

Enfin l'accès étant passé, on tâche d'en prévenir le retour par la diète et l'exercice, il faut éviter tous les alimens âcres et salés, souper peu ou point du tout, ne boire aucune liqueur spiritueuse, user modérément du vin, éviter les passions vives et sur-tout le commerce des femmes, du reste faire un exercice modéré et principalement celui du cheval, si cela est possible. Dans la goutte froide rien ne convient mieux pour éloigner les accès, que l'usage des amers, tels que les décoctions et infusions des racines de gentiane, de rhapontic, d'aristoloche, de feuilles de petite centaurée, d'absinthe, de chamœdrys, de chamœpitys, des baies de genièvre, etc. On fait avec ces plantes des tisannes, des poudres, des bols. Une excellente précaution pareillement est l'usage du lait pour nourriture, qui cependant ne réussit guère aux vieillards. Enfin un bon remède pour éloigner

le retour des accès de gouttes, ce sont les pilules de savon à la dose de quinze à vingt-quatre grains, deux fois par jour. Il faut en outre avoir soin de se purger de temps en temps, et de tenir chaudement et bien couvertes les parties qui ont souffert de la goutte. Les cautères et les setons peuvent être aussi de quelque utilité, mais dans la goutte habituelle et invétérée ils font peu d'effet.

Topiques. A ce traitement intérieur on peut joindre l'usage extérieur de quelques topiques. Plusieurs personnes n'en veulent aucun, à l'exception de l'attention de tenir chaudement la partie souffrante, ce qui peut convenir dans des accès légers. Mais lorsque les douleurs sont vives, on peut les calmer par des topiques adoucissans, ayant soin seulement d'éviter tous les répercussifs. Ainsi dans le cours de l'accès on peut modérer les douleurs avec des fomentations de lait tiède, avec des cataplasmes, soit de mie de pain cuite dans du lait avec du safran et un jaune d'œuf, soit de riz cuit dans du lait avec du miel, soit de pulpe de casse ou de racine de guimauve.

Les douleurs une fois passées, on s'occupera de résoudre les restes de l'engorgement tant par des frictions sèches, que par des topiques résolutifs; on fait baigner la partie dans l'urine toute chaude d'un enfant bien sain, on fait des linimens avec le savon blanc dissous dans l'eau-de-vie, ou avec le savon noir et du sel ammoniac; on peut même mettre sur l'endroit engorgé un léger vésicatoire.

Enfin dans l'intervalle entre les accès, on tâche de les éloigner en fortifiant les jointures que la goutte a affoiblies, soit en les plongeant dans le marc de raisin, soit en les fomentant et douchant avec les eaux thermales, quand on est à portée de ces sources.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la Goutte remontée.

APRÈS avoir parlé de la goutte, j'ai cru devoir ajouter un chapitre particulier qui traitât de la goutte remontée, accident fâcheux qui fait périr en peu de temps, si on n'y apporte un prompt secours.

Lorsqu'au milieu d'un accès de goutte, les douleurs s'appaisent promptement, que la partie affectée par l'humeur se dégonfle et se détend tout-à-coup, et qu'en même temps la tête se prend, ou que la poitrine s'affecte, ou enfin que quelque autre viscère est attaqué, il n'est pas difficile de reconnoître que l'humeur s'est transportée de l'extérieur à l'intérieur, et que la goutte est remontée.

Mais si une personne qui a déjà ressenti quelques accès de goutte, quoiqu'elle n'en ait point éprouvé depuis un certain temps, devient inquiète, perd le sommeil, sent un mal-aise et une anxiété

universelle, et qu'après peu de jours de cet état il lui survienne une maladie, telle que fluxion de poitrine, ou inflammation de bas-ventre, on peut assurer que l'humeur de goutte s'est portée sur ces viscères, et qu'il y a goutte vague et remontée; car en général les humeurs des goutteux sont toutes imbues de ce levain, et la goutte joue toujours son rôle plus ou moins dans toutes leurs maladies.

Cette maladie varie donc suivant les différentes parties qu'elle attaque, et elle se cache sous toutes sortes de formes, suivant les fonctions des viscères qu'elle affecte. Si elle se porte aux yeux, il s'en suit une ophtalmie rébelle; si les oreilles sont attaquées, on éprouve des bruissemens ou de la surdité, ou quelquefois un abcès; quand elle reflue sur les poumons, outre la difficulté de respirer, il survient une fluxion de poitrine. Souvent elle attaque préférablement l'estomac ou les entrailles, ce qui produit des cardialgies ou des coliques; enfin ses effets sont variés suivant les viscères qui y sont exposés; et tous peuvent l'être.

Causes. Cette métastase fâcheuse, ce transport de l'humeur de goutte à l'intérieur peut être occasionné par nombre de causes différentes; soit que dans un accès de goutte on ait imprudemment employé quelques topiques répercussifs, qui à la vérité calment la douleur, mais rendent vague l'humeur goutteuse, ce qui la détermine à se jeter sur quelque viscère; soit qu'un goutteux éprouve

quelque affection vive, comme de colère, de saisissement ou de chagrin; soit que l'humeur de goutte soit si abondante, qu'elle ne puisse toute trouver de place pour se déposer sur les articulations; soit que quelque viscère se trouve déjà affoibli par un vice particulier; soit enfin que la force et les contractions du cœur soient trop foibles pour pousser le levain goutteux jusqu'aux extrémités, raison pour laquelle les gens fort âgés sont plus sujets à la goutte remontée.

Cette maladie est très-dangereuse, elle fait quelquefois périr les malades en trois ou quatre jours, si on ne les secourt très-promptement, et l'inflammation qu'elle excite tourne facilement en suppuration. Cependant le danger varie suivant la force de l'accès et suivant que la partie sur laquelle la goutte s'est portée est plus ou moins essentielle à la vie.

TRAITEMENT. Lorsque la goutte remontée se cache sous les apparences d'une autre maladie aiguë et qu'il y a de la fièvre, on saignera comme dans la maladie dont elle a les symptômes, un peu moins cependant que si le malade n'étoit pas goutteux, et on aura l'attention de faire les saignées du pied. Puis selon l'espèce de maladie que la goutte aura déterminée, soit que ce soit une apoplexie, une fluxion de poitrine, une colique, une rétention d'urine, etc., on donnera les remèdes propres et convenables à chacune de ces maladies; seulement dans cette circonstance il ne

faut pas perdre de temps et le traitement doit être prompt, attendu que les inflammations produites par l'humeur goutteuse portée sur les viscères tournent souvent et promptement en suppuration.

Mais si au contraire le pouls est foible, s'il n'y a point de forces, et que la foiblesse empêche la goutte d'être déposée sur les extrémités, il faut ranimer l'action du cœur, et exciter un léger mouvement fébrile. Alors au lieu de saignées, on fera des frictions sèches sur la partie qui étoit ordinairement le siége de la goutte, on fera baigner les jambes dans l'eau un peu chaude, on donnera pour boisson une infusion chaude de fleurs de sureau, toutes les quatre heures, on fera prendre au malade une tasse soit de thé, soit de vulnéraires suisses, soit de quelque plante vulnéraire, comme bugle, sanicle, betoine, véronique, ayant soin de le couvrir pour provoquer la moiteur; si ces moyens ne suffisent pas, on ajoutera à chaque tasse de ces infusions un ou deux grains de sel volatil ammoniac, ou bien on composera une potion cordiale avec les eaux cordiales distillées, les confections d'hyacinthe ou alkermès, et même avec le lilium de Paracelse et quelques sels volatils (nº. 70). Au défaut de ces préparations, on se servira de vin d'Espagne et d'Alicante, ou de vieux vin avec la canelle et du sucre, ou enfin de thériaque délayée dans du vin. En même temps on purgera, ou même on donnera quelques

secousses de vomissement avec l'émétique, ayant soin ce même jour de donner le soir un léger calmant, comme quelques gouttes de teinture anodyne.

Quant à la diète, elle sera la même que j'ai dit devoir s'observer dans les maladies aiguës. Dans le premier cas, où il y a de la fièvre, les bouillons ne seront faits qu'avec du veau ou de la poule. Quand il n'y aura pas de fièvre, on les fera avec un vieux coq, ou une vieille perdrix, et même si le pouls est foible, on peut y délayer un jaune d'œuf.

Pour ce qui regarde le traitement extérieur, il faut faire des frictions sèches sur les parties où la goutte a coutume de se fixer, jusqu'à ce que la peau rougisse, puis y appliquer un cataplasme de graine de moutarde pilée avec du vinaigre, ou même un emplâtre vésicatoire ordinaire avec les cantharides.

La maladie étant guérie, on tâchera d'éviter des rechûtes en faisant user de légers sudorifiques, tels qu'une décoction de squine ou de salsepareille, soit seule, soit coupée avec le lait. Un excellent moyen pour prévenir les récidives, est de mettre pendant un temps le malade à l'usage du lait pour toute nourriture, et de lui faire porter un cautère.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des Maladies cutanées.

LES maladies cutanées ou maladies de la peau sont des éruptions qui surviennent sur quelques parties du corps, produites par un levain âcre, étranger à nos humeurs et particulièrement mêlé avec la lymphe, dont la nature travaille à se débarrasser en le portant à l'extérieur et le déposant sur la peau. La plupart de ces maladies sont contagieuses et se gagnent aisément. Je ne mets point de ce nombre les éruptions critiques qui arrivent dans les fièvres, sur-tout dans les fièvres éruptives, tels que la rougeole, la petite-vérole, etc., mais celles qui forment une maladie particulière, ordinairement sans fièvre. Cette matière âcre, ce levain, source des maladies cutanées, semble d'une nature approchante du levain de la goutte et du rhumatisme.

ARTICLE PREMIER.

De la Gale.

La gale est une maladie cutanée, contagieuse, qui se dénote par de petites pustules, qui d'abord paroissent dans les jointures des doigts, tant aux mains qu'aux pieds, avec une vive démangeaison,

et ensuite se propagent sur presque toute la superficie du corps, à l'exception du visage.

Cette maladie, qui est plus ordinaire aux gens pauvres ou mal-propres, peut être de plusieurs espèces. Tantôt les pustules fournissent de la sérosité, et alors on l'appelle *gale humide;* tantôt, au contraire, elles ne forment que des croûtes sèches, c'est ce qu'on nomme *gale sèche;* d'autres fois les pustules sont très-petites et laissent entre elles des fentes sèches avec des croûtes également sèches : cette espèce, la plus opiniâtre, a été appelée *gale férine*, ou *gale de chien;* elle dure souvent des années, et quelquefois toute la vie.

Lorsqu'on a contracté la gale quelques jours avant qu'elle paroisse, on sent un mal-aise général par tout le corps. Au bout de deux ou trois jours, plutôt ou plus tard, il s'élève quelques pustules principalement aux jointures et entre les doigts, accompagnées de démangeaisons. Ces pustules sont plus grandes dans la gale humide, et dans les tempéramens séreux et pituiteux, plus petites chez les gens secs, et forment la gale sèche, plus ordinaire aux atrabilaires et aux mélancoliques, tandis que la gale humide attaque plutôt les femmes et les enfans. Souvent le malade ne fait pas beaucoup d'attention à ce commencement d'éruption, mais bientôt ces pustules augmentent en nombre et en grosseur, et se remplissent d'une sérosité âcre et salée, qui excite une démangeaison insupportable, ensorte que les malades forcés de se gratter

gratter perpétuellement, déchirent ces pustules dont l'humeur se répand sur les environs. Cette humeur alors se sèche, forme des croûtes ou des écailles qui excitent encore de nouvelles démangeaisons souvent plus fortes que les premières. A force de se gratter, il se fait dans la peau des déchirures qui, lorsqu'elles sont profondes, dégénèrent en ulcères; et ainsi alternativement les démangeaisons, les croûtes et les boutons se succèdent et augmentent de plus en plus, jusqu'à gagner un grande partie de la superficie du corps.

Lorsque la maladie est sur son déclin, la démangeaison s'appaise, les boutons diminuent et disparoissent par degrés, il ne reste plus que des écailles qui tombent, et qui de rouges qu'elles étoient d'abord, blanchissent ensuite, jusqu'à ce que la peau reprenne sa couleur naturelle.

Pronostic. Cette maladie se gagne aisément : il suffit de toucher un galeux, de porter quelqu'un de ses vêtemens, de coucher dans un lit où il aura couché, pour la contracter. Quoiqu'elle ne soit ni dangereuse, ni mortelle, elle est douloureuse et désagréable. Elle se guérit plus ou moins difficilement, suivant les espèces, et suivant l'âge et le tempérament. La sèche est plus opiniâtre que l'humide, les enfans et les femmes guérissent plus vîte que les adultes, mais chez les gens âgés et les tempéramens secs et cacochymes, la gale est très-rebelle.

Quoique par elle-même la gale soit sans

danger, cette maladie peut devenir fâcheuse et produire des accidens graves, quelquefois même mortels, si on a l'imprudence de la répercuter. Alors l'humeur disparoît à l'extérieur, mais se porte sur quelque partie intérieure, où elle fait les plus grands ravages.

Quelquefois la gale est la suite ou le produit d'un vice vénérien ou scorbutique. Dans ce cas, elle ne guérit jamais sans employer les remèdes propres à ces maladies.

TRAITEMENT. Le traitement de la gale est interne et externe, c'est-à-dire qu'on emploie les remèdes intérieurs et le régime pour adoucir l'âcreté des humeurs, et qu'à l'extérieur on met en usage des topiques pour guérir le mal local. Mais il faut bien se persuader qu'il est très-dangereux de faire disparoître la gale par les topiques, avant que d'avoir bien préparé le malade par les remèdes internes propres à détremper le sang et à corriger son âcreté. Il n'y a qu'un seul cas où l'on puisse ne faire que peu de préparations. C'est lorsqu'on est sûr que cette maladie ne s'est gagnée que par contagion, sans qu'il y ait ni vice, ni âcreté dans les humeurs, et qu'on l'ait gagnée tout récemment. Pour lors après deux ou trois jours d'usage de petit-lait avec la fumeterre ou son sirop, et une seule purgation, on peut frotter avec un des topiques, dont je parlerai plus bas : dans tous les autres cas, les remèdes intérieurs sont non-seulement nécessaires, mais indispensables.

Ces préliminaires posés, je vais d'abord indiquer le traitement intérieur, et j'y joindrai ensuite les topiques, ou le traitement extérieur.

TRAITEMENT interne. Dès qu'une personne sera attaquée de la gale, on commencera par lui prescrire un régime très-doux, lui interdisant tous les alimens salés et épicés, et les ragoûts un peu composés. Sa boisson sera une tisanne de patience sauvage, faite avec une once de cette racine bouillie dans chaque pinte d'eau. Si le malade est fort et pléthorique, on le saignera une ou deux fois suivant sa force, et suivant que la gale est plus ou moins vive ; et deux jours après on le purgera avec un purgatif amer, ayant soin de faire la médecine dans la décoction de racine de patience, ou dans une infusion de fumeterre, et y délayant un ou deux gros de confection hamech. Pour lors si la gale est humide, on lui fera user tous les matins d'un bol composé de quinze grains de poudre de racine de patience sauvage, six grains de poudre de cloportes, huit grains de poudre d'yeux d'écrevisses, et douze grains d'antimoine diaphorétique, le tout lié avec le sirop de fumeterre, ou celui des cinq racines apéritives, et immédiatement par-dessus il avalera un bouillon avec la racine de patience, les feuilles de cresson, cerfeuil, fumeterre et chicorée sauvage, dans lequel on fera fondre un gros de sel de duobus. On continuera cet usage pendant douze ou quinze jours, lui faisant prendre aussi huit à dix bains

domestiques tempérés, et sur la fin de ce temps on emploiera quelqu'un des topiques dont je parlerai plus bas. Enfin on finira par purger une seconde fois, et on terminera le tout par l'usage du lait ou du petit-lait pendant quinze jours ou trois semaines.

Mais si la gale est sèche, et si le malade est d'un tempérament sec et sanguin, il faut insister sur la saignée, et continuer plus long-temps les préparatifs rafraîchissans. Ce ne sera qu'après quinze ou vingt jours, qu'on passera à l'usage des topiques. Pendant ce temps la boisson sera du petit-lait pur; le malade prendra des bouillons faits avec les racines de fraisier, d'oseille, et des feuilles de chicorée blanche, laitue et poirée, et ce n'est qu'après avoir ainsi beaucoup détrempé, qu'on fera disparoître la gale par les topiques et les onctions. Avant leur usage on purgera une fois, et deux fois après les avoir finis. La gale passée, on donnera pendant trois semaines le lait d'ânesse ou de vache, ou quelque boisson adoucissante, si l'estomac ne supporte pas le lait.

Dans la gale férine, ou gale de chien, la plus rebelle de toutes, on saignera au moins deux fois, et on insistera encore plus long-temps sur les bains, sur les bouillons rafraîchissans, et les purgations plus ou moins répetées; on donnera tous les matins, en bol, une prise composée de quinze à vingt grains de fleurs de soufre, vingt grains de diaphorétique minéral, et douze grains d'æthiops minéral,

ou bien six grains de mercure doux, le tout lié avec le sirop de fumeterre ou la confection hamech, et ce n'est qu'après avoir préparé le malade pendant trois semaines ou un mois, qu'on passera à l'usage des remèdes extérieurs.

TRAITEMENT externe. Les topiques dont on se sert dans le traitement de la gale, après les préparations et pendant leur usage, sont en grand nombre; les livres de recette en sont pleins : je ne proposerai ici que quelques-unes de celles que j'ai vu le mieux réussir.

1°. La première et celle dont se servent beaucoup de personnes, est l'onguent citrin. On en emploie à chaque onction environ deux gros, ce qu'on continue pendant sept ou huit jours, et après cinq à six jours de repos, on recommence de deux jours l'un, s'il est nécessaire.

2°. La seconde est un liniment fait avec les fleurs de soufre, et le beurre frais, ou au lieu de beurre, avec quelque pommade odorante qui puisse corriger la mauvaise odeur du soufre, et dont on se frotte les soirs, de la même manière que ci-dessus.

3°. D'autres composent une pommade avec les racines de patience et d'aunée, ou *enula campana* en poudre, mêlées avec le sain-doux, à laquelle quelques-uns ajoutent des fleurs de soufre. Ce topique a également une mauvaise odeur.

4°. Une autre, dont je me suis servi avec succès, est une pommade composée de deux onces de

sain-doux bien frais, une once de céruse et un demi-gros de sublimé corrosif. On s'en frotte trois jours de suite le soir, et après deux ou trois jours de repos, on recommence, s'il est nécessaire. Il faut seulement avoir grand soin de se couvrir les endroits frottés et de n'en point porter à la bouche.

5°. Un remède qui a été proposé, il y a quelques années, à la société de médecine de Paris, et dont elle a fait des épreuves heureuses, est la racine de *plumbago* ou dentelaire. On fait cuire cette racine dans l'huile d'olives, et après l'avoir fortement exprimé, on ramasse le marc ou sédiment qui se dépose, et on en fait des onctions sur les parties galeuses. Ces onctions excitent d'abord une forte éruption de pustules, qui ensuite se sèchent et disparoissent. Ce remède est assez en usage dans nos provinces méridionales, où la dentelaire est commune; peut-être pourroit-on y substituer ici la racine de clématite.

Au reste, pendant l'usage de ces topiques, il faut éviter le froid, tenir les parties malades bien couvertes, et laisser les linges qu'on a mis dessus, et qui sont imbus et pénétrés de ces remèdes, jusqu'à ce que les pustules soient guéries; ce n'est qu'alors qu'il faut laver et nétoyer la peau.

ARTICLE DEUXIÈME.

Des Dartres.

Les dartres sont des amas de petites pustules rouges, circonscrites, accompagnées de fortes démangeaisons qui s'élèvent sur différens endroits de la peau, tantôt humides et suppurant légèrement, formant ensuite des croûtes, et tantôt seches, qui pour lors s'en vont en écailles.

Lorsque cette maladie commence, il s'élève sur la peau de petites pustules rouges, qui démangent plus ou moins, quelquefois séparées, souvent ramassées en plaques et presque imperceptibles. Par degrés ces pustules s'étendent, gagnent les parties voisines; en même temps la chaleur, la rougeur et la démangeaison augmentent dans la circonférence de la dartre qui s'étend, tandis que son milieu, qui avoit été le premier attaqué, paroît guérir et reprendre sa couleur naturelle. Ces pustules s'ouvrant d'elles-mêmes, ou déchirées par le frottement, laissent suinter une humeur lymphatique, âcre et gluante, qui, se séchant, forme des croûtes sur la peau.

Les plaques que forment ces dartres, sont plus ou moins grandes. Elles peuvent attaquer toutes les différentes parties du corps, mais elles ont préférablement leur siège dans les endroits où la peau est plus fine, et où la transpiration s'arrête plus aisément, comme les oreilles, les cuisses,

les environs du fondement, et les parties de la régénération, etc.

On distingue beaucoup d'espèces différentes de dartres, ce qui est assez inutile pour la pratique. Il suffit de remarquer qu'il y a de légères dartres farineuses qui se guéristent, ou d'elles-mêmes, ou par de légers topiques, tandis que les autres dartres sont ordinairement rebelles, longues et difficiles à guérir, sur-tout les dartres vives et rongeantes, où la peau est très-rouge, les pustules sont nombreuses, s'étendent de plus en plus, et fournissent une sérosité âcre et mordicante qui cause des démangeaisons insupportables.

Les dartres peuvent se gagner par contagion, et alors elles sont moins difficiles à guérir. Souvent elles dépendent d'un vice intérieur, de l'âcreté des humeurs lymphatiques, et sur-tout de celle de la bile et des embarras du foie. Celles-là sont très-rebelles et opiniâtres. Quoique cette maladie ne soit pas dangereuse pour la vie, elle est très-désagréable et fatigante, et en général elle demande un traitement long et suivi. Les femmes y sont moins sujettes que les hommes, et quand elles en sont attaquées, c'est qu'elles l'ont gagnée, ou qu'elles sont mal réglées.

TRAITEMENT. Les dartres peuvent être traitées par des remèdes intérieurs et des médicamens extérieurs, mais avant que d'aller plus loin, je crois devoir prévenir que souvent les topiques ou remèdes externes sont dangereux, à moins

qu'on ne travaille long-temps à combattre et à détruire l'âcreté des humeurs qui produit les dartres, sans quoi il est à craindre que l'humeur répercutée, en se portant sur quelque viscère, ne donne lieu à quelque maladie longue et mortelle, ou même ne fasse périr subitement le malade. Il seroit donc à desirer, ou qu'on n'employât aucuns topiques, ou qu'on ne les mît en usage qu'après avoir plus ou moins long-temps travaillé à l'intérieur, et lorsque les dartres commencent déjà à se calmer. Il n'y a que les dartres farineuses, et ces petites dartres volages qui surviennent quelquefois après un coup de soleil, que l'on puisse faire dissiper par des topiques; encore même est-il prudent alors de laver le sang avec du petit-lait, ou de le corriger avec une décoction de racines de patience sauvage.

Dans toutes les autres dartres on commencera par établir un régime et une règle de vie convenables. On enverra le malade, s'il est possible, respirer un air pur, sec et un peu vif à la campagne. On lui prescrira une diète adoucissante, interdisant les alimens salés et épicés, ainsi que le vin, les liqueurs, le café, etc. Il usera abondamment de quelque boisson sudorifique, telle que l'eau de squine, ou l'infusion de scabieuse des bois et de sommités de houblon coupées avec du lait.

Le régime ainsi établi, on fera saigner le malade, et deux jours après il sera purgé. On aura soin de faire entrer dans sa médecine deux ou trois gros de confection hamech; puis on lui fera

prendre des bains domestiques tempérés. En même temps il fera usage matin et soir de bouillons avec le veau ou le poulet, les racines de patience sauvage, chardon-roland, bardane, fraisier, oseille, etc., et les feuilles de bourrache, buglosse, chicorée, pimprenelle, cerfeuil, aigremoine, cresson, fumeterre, sommités de houblon, etc. On choisit une ou deux de ces racines, et une demi-poignée de deux ou trois de ces plantes pour en composer des bouillons, ou des apozêmes en retranchant la viande. On choisit préférablement les racines de fraisier et d'oseille pour les tempéramens secs et échauffés, ainsi que les feuilles de bourrache, chicorée et aigremoine. Il faut rendre ces bouillons ou apozêmes laxatifs, en y faisant fondre un gros de sel de duobus ou de glauber, et si cela ne suffit pas, en y faisant infuser avec les herbes un scrupule ou un demi-gros de séné. De plus pendant l'usage de ces bouillons, on aura soin de purger encore tous les huit ou dix jours.

Après avoir fait faire usage pendant trois semaines ou un mois de ces apozêmes ou bouillons, on fera prendre au malade quelques apéritifs propres à dépurer son sang. Une poudre qui réussit assez bien dans ces maladies, est un mêlange d'une demi-once d'antimoine crud et de deux gros d'æthiops minéral. La dose est d'un demi-gros deux fois par jour, tous les deux jours pour un adulte, buvant par-dessus un verre d'eau de squine, dont on donne quatre verres les jours

d'intervalle. On fait cette décoction de squine avec deux gros de cette racine pour chaque pinte d'eau.

Un autre remède dont j'ai obtenu beaucoup de succès, après l'avoir vu mis heureusement en usage par un de mes confrères, est une poudre composée de trois gros d'yeux d'écrevisses pulvérisés, un demi-gros de cinnabre d'antimoine, un scrupule de fleurs de soufre et huit grains de soufre doré d'antimoine. On partage le tout en seize prises, qui se prennent une chaque jour, pendant seize jours de suite, buvant également par-dessus un verre d'eau de squine ou de décoction de racines de bardane. On peut employer l'un ou l'autre de ces remèdes. On pourroit citer une multitude d'autres recettes dont sont remplis les livres de pratique, mais je ne propose que ces deux-ci, qui m'ont paru le mieux réussir.

Enfin quand les dartres commencent à se dissiper, il faut faire prendre aux malades le lait d'ânesse ou celui de vache, coupé avec une eau d'orge légère, et si le lait ne convenoit pas à leur estomac, on y suppléeroit par des bouillons d'escargots ou de grenouilles (n°s. 51 et 52), que l'on continuera pendant un mois, ou par quelque autre boisson adoucissante.

Tel est le traitement intérieur des dartres, qui ne peut être que très-long : on cherche à l'abréger et à l'accélérer par quelques topiques qui ne sont pas toujours sans danger, et qui demandent beaucoup de précautions. Quand ce ne sont que des

dartres volages et farineuses, il n'y a aucun danger à les faire passer en les humectant soit avec de l'eau chargée de sel, soit avec du blanc d'œuf dissous dans du vinaigre, mais les autres dartres demandent des topiques plus actifs. On commence par humecter les croûtes avec de la crême, ou on y applique des feuilles de poirée enduites de beurre frais, pour les faire tomber; après quoi on lave la place nétoyée avec une décoction un peu forte d'absinthe ou d'aristoloche. Pour lors on y applique un topique composé de trois parties de pulpe de racine de patience et d'une de fleurs de soufre mêlées ensemble, et triturées avec un peu de beurre frais. Si ce premier topique ne suffit pas, on emploie l'onguent de céruse, ou bien on enduira les dartres avec l'huile empyreumatique de linge ou de papier, qu'on recueille en faisant brûler l'un ou l'autre entre deux plats. Enfin on peut employer une pommade d'une once de blanc-rhasis, dans laquelle on aura mêlé et exactement incorporé un gros de précipité blanc.

Mais quelques topiques que l'on emploie pour faire passer les dartres, il est nécessaire d'établir en même temps dans les environs, un cautère qu'on conservera un ou deux mois, et de plus il ne faut travailler à faire disparoître les dartres, que successivement et jamais toutes à-la-fois. Il est même dangereux de guérir entièrement les dartres des gens valétudinaires et cacochymes, ainsi que celles des femmes sujettes aux fleurs blanches.

ARTICLE TROISIÈME.

De la Dartre pustuleuse, ou Ceinture de Feu.

La dartre pustuleuse, que d'autres ont appelée *ceinture de feu* et *feu persique*, quoique peu connue et encore plus mal décrite par les auteurs, ne laisse pas que de se rencontrer assez souvent, au moins dans les villes, et il n'y a guère d'années, pendant le cours de près de cinquante ans, que je n'en aie traité sept ou huit et quelquefois davantage à Paris.

Avant que cette maladie paroisse à l'extérieur, on commence par sentir une chaleur brûlante à l'endroit de la peau, sur lequel s'élèveront les pustules. Cette chaleur est accompagnée de malaise, d'anxiétés, et quelquefois de fièvre plus ou moins forte pendant les premiers jours. Au bout de quelques jours il paroît sur la peau différentes plaques rouges, les unes plus grandes, les autres plus petites, et séparées les unes des autres. Sur ces plaques s'élèvent des pustules distinctes et ramassées par paquets plus ou moins nombreux. Ces pustules s'agrandissent, parviennent à la grosseur d'un pois, elles sont transparentes et remplies d'une sérosité limpide et âcre, enfin elles ressemblent tout-à-fait à ces vessies ou phlyctènes qui s'élèvent sur la peau, lorsqu'on y a éclaboussé de l'eau bouillante. Au bout de trois ou quatre jours, la rougeur des plaques s'éteint, les pustules sont moins

limpides, elles blanchissent, puis se flétrissent et se rident, et enfin elles noircissent. Cette couleur noire dépend de celle des escarres qui occupent le fond de ces vésicules. Enfin les pustules se sèchent et s'en vont en croûtes noires et sèches, un peu épaisses, qui peu de jours après tombent d'elles-mêmes. Mais quoique les croûtes soient tombées, il reste, pendant plus ou moins de temps, une douleur brûlante et lancinante dans le lieu qu'elles ont occupé. Cette douleur revient et reparoît de temps en temps, et je l'ai vu ainsi durer quatre et six mois, et même plus long-temps.

Cette maladie attaque différentes parties du corps, mais principalement le tronc et les cuisses, rarement la tête, jamais les jambes ni les bras. Mais ce qu'il y a d'assez singulier, c'est qu'elle n'affecte jamais qu'un seul côté. Si c'est la poitrine qui est le siège de la maladie, les bouquets de pustules commencent au sternum, font le tour de la moitié du corps, et finissent à l'épine du dos sans aller plus loin vers l'autre côté; si elle paroît sur une fesse, il n'y a rien sur l'autre; si elle attaque la tête, ce qui est plus rare, il n'y a de pustules que d'un seul côté. C'est ce qu'aucun auteur n'a remarqué, à ce que je sache, en sorte qu'on devroit plutôt l'appeler demi-ceinture que ceinture.

Cette maladie paroît dépendre d'une âcreté considérable de la lymphe, semblable à celle qui produit les dartres, mais elle n'est ni si rebelle,

ni si dangereuse, elle n'est que douloureuse tant qu'elle dure, et même du temps après qu'elle est finie.

TRAITEMENT. Il ne s'agit dans le traitement de cette maladie que de modérer les douleurs, la nature seule fait le reste. Ainsi si la fièvre est un peu vive, et que le malade soit pléthorique, on fera une saignée, autrement on peut s'en passer. On fera prendre fréquemment des lavemens émolliens, et on donnera une abondante boisson soit de petit-lait, si la chaleur est considérable, soit d'eau de veau ou de poulet, où l'on fera infuser des fleurs de sureau. En même temps on humectera les endroits malades avec une décoction de racine de guimauve, et de fleurs de melilot, et même, si la douleur est fort vive, on les oindra avec le cérat de Galien.

Au bout de huit ou dix jours, la dessication étant parfaite, on finira par purger deux ou trois fois. Quant aux douleurs qui subsistent encore ensuite, rien ne les calme mieux que les bains domestiques tempérés, et l'usage des bouillons rafraîchissans.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Teigne.

La teigne, à laquelle on donne aussi le nom de *rasche* dans nos départemens méridionaux, est une maladie particulière aux enfans, très-rare

chez les adultes, et qui attaque le cuir chevelu de la tête.

DESCRIPTION de la maladie. Dans cette maladie, il commence par s'élever sur la tête de petites pustules pleines d'une humeur âcre et corrosive, qui ronge la racine des cheveux, et où l'on apperçoit un point de suppuration sanieuse, tantôt jaune, tantôt verte ou noirâtre. Bientôt ces points s'agrandissent, et par degrés dégénèrent en ulcères plus ou moins grands, plus ou moins profonds.

DIFFÉRENCES. En même temps la sérosité purulente qui suinte de ces ulcères, augmente en quantité et forme souvent des croûtes blanches, qui se sèchent, ce qui produit la *teigne sèche*, dans laquelle la tête semble couverte d'une farine blanchâtre : d'autres fois, toute la circonférence des croûtes fournit une matière purulente de différentes couleurs, et pour lors la maladie porte le nom de *teigne humide*.

Cette maladie ne prend guère aux enfans avant l'âge de quatre ou six ans, et n'attaque que leurs seuls cheveux. Chez les adultes, qui l'ont eue quelquefois, elle affecte également la barbe et les sourcils.

SYMPTOMES. La tête des enfans qui ont cette maladie, exhale une odeur désagréable et fétide; quelquefois ils ont de la fièvre, ou au moins une fièvre lente, ils maigrissent et tombent dans le marasme, les glandes de leur col sont engorgées,

engorgées, les cheveux des endroits ulcérés par la teigne, tombent et ne repoussent pas, ce qui laisse ensuite des places vides dans la chevelure; enfin leur tête fourmille de poux, ce qui, avec le pus de la teigne, excite une démangeaison insupportable.

En général, cette maladie est plus commune parmi les enfans des pauvres; il paroît qu'elle dépend en grande partie de la mal-propreté. Cependant elle se gagne aussi par contagion, et il suffit qu'un enfant mette le bonnet d'un teigneux, ou qu'il se serve des mêmes peignes, pour qu'il contracte sa maladie.

PRONOSTIC. La teigne n'est point une maladie dangereuse, mais elle est opiniâtre et rebelle. La sèche se guérit plus difficilement que la teigne humide. L'une et l'autre demandent des précautions dans leur traitement, et si malheureusement on a l'imprudence de les répercuter, elles peuvent produire des maladies très-graves, telles que la surdité, l'aveuglement, la paralysie, la fièvre hétique, etc.

TRAITEMENT. Peut-être seroit-il mieux de ne pas guérir la teigne des enfans avant l'âge de puberté; c'est une espèce d'égoût, par le moyen duquel la nature se débarrasse de mauvaises humeurs, et on voit que nombre d'enfans qu'on a guéris de la teigne, portent par la suite une mauvaise santé. Pour lors on se contenteroit de purger légèrement le petit malade tous les deux ou trois

mois, et pendant sept à huit jours avant la médecine, on lui feroit user d'une tisanne de bois de genièvre et de salsepareille, faite avec une once de chacun de ces bois qu'on jette dans deux pintes d'eau bouillante, et qu'on laisse ensuite infuser pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau couvert. On donne tous les jours trois tasses de cette boisson dans l'intervalle des repas.

Mais si on veut guérir plutôt la teigne, au moins faut-il attendre que l'enfant ait six à sept ans, et choisir la saison du printemps.

On commencera par purger plusieurs fois le petit malade avec un purgatif composé de deux gros de lénitif, un gros de confection hamech, six grains de poudre de tribus, trois grains de mercure doux, et une demi-once de sirop de fleurs de pêcher délayés dans une tasse d'eau, et deux heures après on donnera un bouillon. Ces doses sont celles qui conviennent à un enfant de sept à huit ans, on peut les augmenter ou les diminuer suivant l'âge et la force. Ensuite on fait prendre pendant du temps à l'enfant, s'il est gras, une tisanne de racine de patience, ou une légère décoction des bois sudorifiques. Si au contraire il est maigre et d'un tempérament sec, on lui fera prendre du petit-lait, ou du lait coupé et des bains fréquens, et pendant tout le traitement, on joindra à ces boissons l'usage d'un bol composé de six grains de fleurs de soufre, deux grains de mercure doux, et un demi-gros de

confection hamech avec suffisante quantité de sirop de fumeterre. Ce bol se donne tous les trois jours. Ces doses sont pour un enfant.

Par ces moyens on travaille à corriger l'humeur âcre qui produit la teigne. Mais ce traitement intérieur ne suffit pas, il faut détruire le mal local par l'usage des topiques, qui doivent varier suivant la force et le degré de la maladie.

Dans la teigne humide et qui n'est pas invétérée, après avoir coupé les cheveux le plus près possible, on lave la tête avec une forte décoction de racine de guimauve dans l'urine d'un enfant sain, ce qui fait tomber les croûtes et nétoye le mal. Pour lors on prend une demi-livre de grains de genièvre bien mûrs, et après les avoir pilés dans un mortier, on les fait cuire avec douze onces de beurre frais dans un vase de terre bien clos. On graisse la tête de l'enfant avec ce liniment chaud, par le moyen d'un pinceau, puis on la couvre avec une vessie, et on réitère deux fois par jour cette onction jusqu'à parfaite guérison, et que les ulcères étant détergés, on voie repousser les cheveux.

Mais si la teigne est ancienne et si les ulcères sont profonds, il faut un traitement plus actif. Après avoir coupé les cheveux, on fait tomber les croûtes, en couvrant la tête pendant trois ou quatre jours avec un liniment composé de beurre et de miel, qu'on renouvelle tous les vingt-quatre heures : on peut aussi se servir tout simplement

de cérat de Galien. La tête ainsi nétoyée, on y applique une calotte de poix de Bourgogne étendue sur une toile neuve et forte, qu'on laisse sept à huit jours, au bout duquel temps on l'enlève et avec elle les racines des cheveux malades. Pour calmer la douleur et l'inflammation qu'excite cette opération, on couvre pendant quelque temps la tête de feuilles de poirée enduites de beurre frais, après quoi on lave la tête avec l'urine du malade, et on finit par guérir les petits ulcères avec l'application du digestif simple. Il est bon après la guérison de purger de temps en temps l'enfant, et de lui faire un cautère.

Comme cette opération, par l'application de la calotte, est fort douloureuse, un chirurgien proposa, il y a quelques années, un traitement beaucoup plus doux, dont la société de médecine de Paris fit faire plusieurs épreuves qui ont réussi, et dont j'ai vu moi-même de bons effets. On fait un liniment avec demi-livre de beurre frais et autant d'ardoise pulvérisée et tamisée, trois onces de sel ammoniac et deux onces d'huile d'olives : on oint tous les jours la tête de l'enfant avec ce liniment de couleur noire, la couvrant de linges, qu'on ne change pas jusqu'à la guérison, ce qui est plus ou moins long, suivant que la teigne est plus ou moins forte et invétérée.

ARTICLE CINQUIÈME.

Des Croûtes de lait.

Les croûtes de lait sont une maladie assez fréquente chez les enfans qui têtent, elle paroît ordinairement vers le quatrième mois de leur âge et dure jusqu'à la fin de la nourriture. Ce sont de très-petites vessies pleines d'une humeur huileuse et épaisse, qui venant à s'ouvrir, la laissent suinter sur la peau. Pour lors cette humeur s'arrêtant, se sèche et forme des croûtes qui s'épaississent et augmentent de plus en plus par la nouvelle humeur qui s'accumule dessous. Ces croûtes tantôt blanches, tantôt jaunes, quelquefois livides et noirâtres, semblent former un bonnet et défigurent les enfans. Lorsqu'elles tombent, soit d'elles-mêmes, soit que l'enfant les arrache en se frottant ou en se grattant, la peau qui est dessous, paroît rouge, mais nette, et on y apperçoit de petits pores, desquels suinte l'humeur qui forme de nouvelles croûtes.

Cette maladie attaque principalement la chevelure, mais elle se propage sur le front, les oreilles, le haut des joues et les aîles du nez, rarement s'étend-elle plus loin.

Les croûtes de lait sont ordinaires aux enfans gras et bien nourris, à ceux dont les nourrices ont une grande abondance de lait épais et gras, et qui sont un peu resserrés, ensorte que cette

incommodité paroît dépendre de la grande quantité de suc nourricier. Elles ne sont nullement dangereuses, seulement il ne faut pas arrêter cette évacuation, de peur que l'humeur ne se porte à l'intérieur et ne cause quelque maladie.

TRAITEMENT. Si ce mal est léger, il n'y faut rien faire, et laisser ces croûtes tomber naturellement. Mais s'il est considérable, ou si les parens exigent qu'on guérisse une petite maladie, qui rend leurs enfans désagréables à voir, il faut changer la nourrice et en donner une, dont le lait soit plus clair et plus séreux, ou si on se décide à garder la même, on lavera son sang avec une abondante boisson de chiendent ou de racine de fraisier, on lui interdira le vin, et sa nourriture sera humectante et rafraîchissante, composée principalement de végétaux. En même temps on évacuera de temps en temps l'enfant avec une ou deux cuillerées de sirop de fleurs de pêcher, ou de chicorée, ou de roses pâles, ou même quelques cuillerées d'eau de rhubarbe. Si les démangeaisons sont vives, on les calmera en bassinant les croûtes avec une décoction d'orge ou de racine de guimauve. Enfin, quand les croûtes seront tombées, on oindra leurs places avec de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile d'œuf mêlée avec l'eau de lys.

Si malheureusement l'humeur avoit été repercutée soit par le froid, soit autrement, on la rappelleroit au-dehors, en couvrant la tête de feuilles

de poirée graissées avec du beurre frais, qu'on renouvelleroit souvent, et on purgeroit plusieurs fois l'enfant.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Du Scorbut.

DESCRIPTION *du Scorbut et de ses Symptômes.* Le scorbut peu connu des anciens, et assez fréquent aujourd'hui, est accompagné de tant de symptômes et d'accidens différens, qu'il est très-difficile à décrire, et encore plus à définir. Les malades attaqués du scorbut commencent par éprouver des lassitudes sans causes évidentes, et bientôt après il survient à différentes parties, mais sur-tout aux jambes, des taches tantôt pourpres ou violettes, tantôt noirâtres, quelquefois jaunes, dont l'éruption est annoncée par des douleurs locales dans les endroits où elles sont prêtes de paroître. Par degrés les gencives s'attaquent, elles se gonflent, et fournissent une sanie putride, tandis que les dents noircissent, se carient, se déchaussent, vacillent et enfin tombent. A mesure que la maladie fait des progrès, les malades sentent des douleurs vives dans le ventre, qui se gonfle, les taches de la peau dégénèrent en ulcères, et la fièvre hétique se met de la partie. Enfin il survient des hémorragies, ou une diarrhée

colliquative, qui emportent les malades et mettent fin à leurs misères.

Cette maladie endémique dans les pays septentrionaux, très-fréquente sur mer dans les voyages de long cours, attaque les enfans encore plutôt que les adultes, rarement les gens âgés. Elle paroît dépendre d'un air humide, épais, nébuleux, sur-tout aux environs de la mer. Les mauvais alimens, salés et à moitié gâtés y contribuent beaucoup, ainsi que les chagrins, les affections tristes de l'ame et une vie trop sédentaire et renfermée. Beaucoup d'auteurs en admettent deux espèces, et distinguent un scorbut froid et un scorbut chaud: mais ces deux prétendues espèces ne sont que la même maladie, dont la nature et les accidens varient suivant ses différens degrés, ce qui est essentiel à remarquer pour la pratique et pour le choix des remèdes.

En effet, dans le commencement du scorbut il y a un épaississement, une espèce de stagnation dans les humeurs, que les remèdes chauds corrigent. Aussi les anti-scorbutiques âcres réussissent-ils dans ce premier période. Mais ensuite les liqueurs épaissies et sans mouvement tendent à la dissolution putride, elles se décomposent, comme on le verra par les symptômes qui surviennent dans le dernier degré, et c'est alors que les acides et les anti-scorbutiques froids font de si bons effets. C'est ce qu'on va voir en parcourant les symptômes du scorbut suivant ses différens périodes.

Dans le premier degré, lorsque le scorbut commence, on sent une lassitude universelle, difficulté à se mouvoir, pesanteur dans les jambes; l'appétit se perd, le visage pâle est un peu bouffi le matin, et les jambes et les pieds le sont le soir; en même temps il paroît quelques taches violettes sur les jambes et les cuisses. Si alors on examine les gencives, leurs bords sont rouges et un peu gonflés.

Dans le second degré tous ces accidens augmentent, les gencives sont plus gonflées, & pour peu qu'on les comprime, il en sort un sang noir, la bouche répand une odeur mauvaise et désagréable, il y a souvent des mouvemens de fièvre, et en général le pouls est petit, foible et inégal, les taches augmentent, plusieurs s'ouvrent et forment des ulcères sordides, les urines sont rouges, épaisses et puantes, quelquefois sanguinolentes, il survient des douleurs de ventre, suivies de déjections putrides, les hémorragies par le nez, les poumons, le fondement et par la matrice chez les femmes sont assez fréquentes, enfin le visage est maigre, livide et terreux.

Lorsque le scorbut confirmé est parvenu au troisième et dernier degré, tous les accidens augmentent d'une manière effrayante. La fièvre hétique est perpétuelle, les ulcères des différentes parties deviennent gangréneux, les dents tombent, et les gencives sont suppurantes et pourries, le malade a souvent des foiblesses et des syncopes, les hémorrhagies sont fréquentes et abondantes,

les os craquent lorsqu'on fait quelque mouvement, enfin un dévoiement colliquatif, ou une dyssenterie putride terminent les jours et les souffrances du malade.

PRONOSTIC. Quelque grave et fâcheux que soit le scorbut, il est cependant susceptible de guérison dans le premier degré, et lorsqu'il n'est pas invétéré; dans le deuxième il est très-difficile à guérir, et ce n'est que par un traitement longtems continué; mais dans le troisième il est presque toujours incurable, presque aucun malade n'en réchappe, et l'on ne peut guère que pallier les accidens qui souvent reparoissent de nouveau.

Je remarquerai ici en passant, qu'il est rare que les praticiens de Paris et des villes qui ne sont pas maritimes, aient occasion de voir et de traiter le scorbut dans le second degré, et encore moins dans le troisième, parce que les malades en général ont soin d'appeler du secours dans le premier degré ou le commencement de la maladie.

TRAITEMENT. Lorsqu'on a à traiter quelqu'un attaqué du scorbut, il faut commencer par prescrire un régime et une manière de vivre convenables à cette maladie. On tâchera que le malade puisse aller à la campagne respirer un air pur et un peu vif dans un terrein sec; on lui interdira les alimens âcres et salés, les viandes fumées, on ne permettra que des viandes blanches, bouillies et roties; il usera, le plus qu'il sera possible, de légumes et de fruits bien mûrs, il fera autant

d'exercice que ses forces le lui permettront, évitant néanmoins les sueurs, attendu que les évacuations, ainsi que le commerce des femmes, sont très-nuisibles aux scorbutiques.

Le régime établi, on préparera le malade à l'usage des remèdes. La saignée est contraire et nuisible dans cette maladie, ainsi que les vomitifs et les purgatifs forts et actifs : on ne purgera donc le malade qu'avec des minoratifs, tels que la manne, la casse, les tamarins, le séné, le sel de glauber ou d'epsom, etc. Ensuite on délaiera les humeurs trop épaisses, soit avec du petit-lait, où l'on fera infuser de l'absinthe ou de la fumeterre, soit avec des apozêmes ou des bouillons composés avec la chicorée, la scolopendre, l'aigremoine, la pimprenelle, et les différentes plantes chicoracées, ajoutant dans ces apozêmes ou bouillons le tartre martial soluble, le sel d'epsom, ou quelque autre sel neutre. Ces boissons se prendront soir et matin pendant une quinzaine de jours. Ces remèdes préparatoires et le régime de vivre ont quelquefois suffi pour guérir le scorbut qui n'étoit que commençant, sinon on passera aux véritables anti-scorbutiques.

Dans le premier degré, on emploiera les anti-scorbutiques âcres et chauds, tels que le cresson, le cochléaria, le bécabunga, le raifort, la roquette, la graine de moutarde, et les autres plantes crucifères. On choisira trois ou quatre de ces plantes pour en faire, avec un peu de veau, des bouillons

qu'on donnera matin et soir, ayant soin de ne pas faire bouillir, mais simplement infuser ces plantes, pour ne pas dissiper leurs parties volatiles (n°. 71). Si ces bouillons ne font pas assez d'effet, on donne le suc de ces plantes, après les avoir pilées dans un mortier, et on fait prendre deux prises par jour de ces jus, de quatre à cinq onces chacun, y ajoutant soit une demi-once de sirop anti-scorbutique, soit quelques gouttes d'esprit de cochléaria. Enfin si la maladie est plus marquée, un excellent remède est l'usage du vin anti-scorbutique, dont on donnera quatre ou cinq onces matin et soir; pendant cet usage, il faut légèrement purger de temps en temps. Comme les enfans prennent plus difficilement les médicamens, on peut se servir pour eux du sirop anti-scorbutique, depuis une demi-once jusqu'à une once, deux ou trois fois par jour. Ces différens remèdes suffisent ordinairement pour guérir le scorbut, qui n'est encore qu'au premier degré, tel que nous sommes dans le cas de le traiter le plus souvent.

Mais si le scorbut est plus avancé et qu'il soit déjà au second degré, pour lors on doit joindre aux anti-scorbutiques ci-dessus quelques amers et quelques acides. Ainsi on fera entrer dans les bouillons ou les apozêmes, la racine de patience le chamædrys, la fumeterre, l'absinthe, la petite centaurée, ou quelques autres plantes amères, au nombre de deux ou trois, et de plus, quelque

plante acide, telle que l'oseille et le pourpier.

Enfin dans le troisième et dernier degré, on ne donnera aucun anti-scorbutique âcre, on s'en tiendra aux seuls acides et aux amers. Ainsi on fera les apozêmes avec quelques-uns des amers ci-dessus, on y joindra l'oseille et l'alleluia, et de plus quelques plantes aromatiques, comme la sauge, le thym et autres plantes labiées. La boisson sera de la limonade, ou des sirops d'épine-vinette, de verjus étendus dans de l'eau; ou bien une infusion de fumeterre dans le petit-lait.

Dans ce dernier période de la maladie, il survient souvent des hémorragies, ou une diarrhée colliquative. On calmera les hémorragies par l'usage de quelque acide minéral, comme l'esprit de vitriol dulcifié, ou l'eau de rabel, dont on fait tomber cinq ou six gouttes dans chaque gobelet de boisson. Quant au dévoiement, on l'arrête par quelques prises de thériaque ou de diascordium, et quelques verres de vin vieux.

Enfin on aura soin de faire étuver souvent la bouche et les gencives avec une infusion de cochléaria, ou même avec quelques gouttes d'esprit de cochléaria étendues dans l'eau.

SECTION HUITIÈME.

Des Maladies soporeuses.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Apoplexie.

L'APOPLEXIE est cet état où les malades tombent dans le sommeil le plus profond, sans sentiment, sans mouvement, quoique les fonctions vitales ne soient point interrompues, et même semblent se faire avec plus de force; le mouvement du pouls subsiste, quelquefois plus élevé que dans l'état naturel, et la respiration est haute, forte, laborieuse et souvent stertoreuse. Dans cette maladie le malade a les yeux fermés, rien ne peut le tirer du sommeil dans lequel il est plongé, ou si quelque sensation vive semble le réveiller à moitié pour un instant, il retombe tout de suite dans son assoupissement, souvent même il est insensible à tout.

Cette maladie est quelquefois si violente, qu'elle tue le malade en un quart-d'heure, ou au moins en trois ou quatre heures, et en général, lorsque

les remèdes n'opèrent pas un mieux marqué dans les trois ou quatre premiers jours, il est rare que le malade passe le septième. Mais lorsqu'il est assez heureux pour guérir, il éprouve très-souvent des suites presque aussi fâcheuses que la maladie. Il reste pendant du temps comme imbécille et hébété, paralytique pendant plus ou moins de temps et même quelquefois pendant tout le reste de sa vie, soit de quelque membre, soit même de la moitié du corps, toujours dans la crainte et l'appréhension, attendu que cette maladie ne pardonne guère, et que ceux, qui ont éprouvé quelque attaque d'apoplexie, ne périssent guère d'un autre genre de mort.

On voit par-là que l'apoplexie est une maladie plus ou moins grave, mais toujours très-dangereuse, aussi le père de la médecine a-t-il dit qu'il étoit bien difficile de guérir une apoplexie légère, mais impossible lorsqu'elle est grave.

En général on distingue deux espèces de cette maladie, l'une sanguine, que le public appelle *coup de sang*, l'autre séreuse ou pituiteuse. Quoique cette distinction ne soit pas parfaitement juste, elle ne laisse pas que d'être utile dans la pratique, attendu que le traitement de l'une et de l'autre doit être différent.

SYMPTOMES. Dans l'apoplexie sanguine le pouls du malade est gros, fort et plein, son visage est rouge, ses yeux sont brillans, et sa peau est chaude et plus colorée qu'à l'ordinaire. Cette

espèce attaque principalement les gens d'un tempérament sanguin. Au contraire, dans l'apoplexie séreuse, le malade a le visage pâle, ses yeux sont languissans, son pouls est petit et sa peau est fraîche et molle : les personnes d'un tempérament pituiteux sont plus sujettes à cette espèce d'apoplexie.

Cette maladie dépend d'un engorgement des vaisseaux du cerveau, qui dans les uns, est plus sanguin, et dans les autres, plus lymphatique et séreux. En général, les gens gras qui ont le col court, un gros ventre, qui mangent beaucoup, mènent une vie sédentaire et peu active, sont plus sujets à être attaqués de cette maladie; elle prend ordinairement depuis l'âge de quarante-cinq ans jusqu'à soixante et au-delà; les gens âgés sont plus sujets à l'apoplexie séreuse. Cet accident arrive plus fréquemment sur la fin de l'automne et pendant l'hiver, souvent il est déterminé par un accès de colère, par un excès dans la boisson, ou dans la quantité des alimens, et la plus grande partie des apoplexies prennent à la suite d'un repas où l'on aura beaucoup bu et mangé.

L'apoplexie, ainsi que je l'ai déjà dit, prend quelquefois tout d'un coup, et comme un coup de foudre. Alors le malade tombe, souvent en jetant un cri, dans un assoupissement profond, sans mouvement ni sentiment, et dès cet instant sa respiration se fait avec râle, et sa bouche se remplit d'une salive écumeuse. Mais quelquefois

la maladie est précédée de quelques annonces. Peu de temps auparavant le malade éprouve des douleurs et des pesanteurs de tête, il est étourdi, il a des bruissemens d'oreilles, il semble voir voltiger des mouches devant ses yeux. A cela se joignent de légères convulsions dans les lèvres et les narines, un peu d'engourdissement dans un bras ou quelque autre partie, il parle avec plus de difficulté, et même sa bouche est un peu tournée. Quand ces avant-coureurs se font appercevoir, il n'y a pas de temps à perdre pour prévenir la maladie terrible dont on est menacé.

TRAITEMENT. Lorsqu'une personne tombe en apoplexie, l'usage est presque toujours de commencer par la coucher. Cette méthode est des plus dangereuses, elle fait porter le sang à la tête et au cerveau, dont elle augmente l'engorgement; il faut, au contraire, tenir la tête le plus élevé qu'il est possible, poser le malade dans une situation droite, lui desserrer le col et tout ce qui peut gêner, quoique quelques modernes proposent des ligatures, sous le prétexte d'empêcher le sang de remonter à la tête, et enfin ne donner aucune nourriture au malade, pas même du bouillon léger.

Pour lors on examinera quel est le tempérament du malade, et d'après les signes que j'ai rapportés plus haut, on verra si l'apoplexie est sanguine ou séreuse, et enfin on s'informera si le malade ne vient pas de manger.

Si l'apoplexie est sanguine, et si l'on est sûr que l'estomac n'est pas rempli d'alimens, il faut recourir à la saignée; mais au lieu de la faire très-forte, ainsi que le proposent quelques personnes, on en fera plusieurs répétées, dans la crainte de produire un affaissement subit dans les vaisseaux du cerveau. Ainsi on commencera par une première saignée du bras, une ou deux heures après on en fera une seconde du pied, et s'il n'y a pas de mieux, deux ou trois heures ensuite, une troisième de la jugulaire; dans l'intervalle de ces saignées, on fera prendre des lavemens un peu âcres, stimulans et purgatifs avec la décoction de séné et le vin émétique trouble. Les saignées faites on videra les premières voies; mais dans cette espèce d'apoplexie les secousses de l'émétique sont à craindre, à moins que les vaisseaux n'aient été bien désemplis; ainsi ce ne sera qu'après plusieurs saignées qu'on aura recoursaux vomitifs, en cas qu'on soupçonne quelques amas dans les premières voies, et pour peu qu'on en craigne les suites, on réitérera une saignée après son effet. Mais on peut donner l'émétique en lavage dans les boissons, de façon qu'il n'agisse que comme purgatif. Outre cela on purgera par bas assez fortement, à cause de l'insensibilité des viscères, et on aura soin de tenir toujours le ventre libre, ce qui est un des meilleurs moyens de soulager la tête. Enfin, quand les accidens seront calmés, on aura recours à l'usage des eaux minérales acidules, soit naturelles, soit

artificielles, aiguisées de six gros ou d'une once de crême de tartre sur chaque pinte.

Mais si la maladie prend après avoir mangé, et si l'estomac est encore chargé d'alimens, il faut différer la saignée qui pourroit faire périr sur-le-champ, et commencer par vider l'estomac par un vomitif léger, et les entrailles par des lavemens actifs où l'on mettra quelques pincées de sel commun.

Dans l'apoplexie séreuse, qui est la plus ordinaire, le traitement doit être différent. La saignée en général n'est guère indiquée dans cette espèce; on en fera une médiocre tout au plus, pour pouvoir passer ensuite sans inconvénient aux autres remèdes. Celui qui convient le mieux, est l'émétique, dont les secousses peuvent débarrasser la pituite qui engorge le cerveau. En même temps on appliquera des vésicatoires soit aux jambes, soit aux cuisses, soit entre les épaules, remède qui est bien plus convenable dans ce cas, que dans l'apoplexie sanguine. Ensuite on purgera tous les deux jours avec des purgatifs un peu actifs, auxquels on joindra une petite dose d'émétique, pour vider en même temps par haut et par bas, et dans les médecines on aura soin de faire entrer quelque médicament résineux et hydragogue, comme le jalap, la scammonée, etc. Les jours d'intervalle entre les médecines on fera prendre des lavemens un peu fortement purgatifs avec la décoction de séné, le lénitif, le cristal minéral et le vin émétique.

Si ceux-là n'opèrent pas, et que le malade soit dans un grand assoupissement, on peut donner des lavemens encore plus actifs, avec la décoction de tabac, de pulpe de coloquinte, d'hiera-picra. Enfin, la boisson pendant tout ce traitement sera une infusion de feuilles de mélisse, ou une décoction de squine ou de salsepareille. C'est dans cette espèce de maladie, qu'on peut employer les stimulans tant extérieurs qu'intérieurs, qui ne conviennent pas dans l'apoplexie sanguine. Ainsi quand une personne est attaquée de cette maladie, on peut chercher à la tirer de son assoupissement par les sternutatoires, la poudre de betoine, de muguet, les esprits volatils, l'eau de luce, par des frictions avec des eaux spiritueuses, et même en donnant des potions cordiales actives et stimulantes, dans lesquelles on fera entrer ces médicamens (n°. 72).

Enfin, quand le malade sera tiré de ce fâcheux état, on terminera le traitement par l'usage des eaux minérales thermales, tant pour achever de dégager les vaisseaux engorgés, que pour donner plus d'action aux solides, qui ordinairement restent attaqués plus ou moins de paralysie.

CHAPITRE SECOND.

De l'Épilepsie.

L'ÉPILEPSIE, à laquelle on donne aussi le nom de haut-mal, et de mal-caduc, est une maladie moitié soporeuse, moitié convulsive, qui prend par accès plus ou moins forts, plus ou moins fréquens. Lorsque quelqu'un est sujet à cette terrible maladie, quelquefois les accès s'annoncent par quelques signes avant-coureurs, tels que des vertiges, des étourdissemens, des tintemens d'oreilles et quelques engourdissemens dans différentes parties. Pour lors le plus prudent est de coucher la personne à terre, de peur qu'elle ne se blesse en tombant. Mais le plus souvent sans qu'il y ait aucune annonce le malade tombe, ou plutôt semble se précipiter à terre en poussant quelquefois un grand cri, et il perd sur-le-champ la connoissance et tout sentiment.

DESCRIPTION de la Maladie. Alors commencent les convulsions dans le visage, le front, les sourcils, tous les muscles de la face sont dans une agitation continuelle, la peau se fronce et devient d'un rouge violet, mais pâle chez les gens âgés, les cheveux se dressent; mais sur-tout la mâchoire inférieure est dans les plus violentes convulsions, s'ouvrant, se fermant avec force elle fait grincer

les dents les unes contre les autres, le gosier se resserre, le malade semble heurler, sa bouche est pleine d'écume, qui se répand sur ses lèvres, sa langue gonflée sort de sa bouche, souvent elle est déchirée et coupée par le mouvement de la mâchoire, ce qui rend sanguinolente l'écume de la bouche. Cette écume, ainsi que la sueur dont le visage est couvert, répand une mauvaise odeur. Ces convulsions du visage se rencontrent toujours et dans tous les accès d'épilepsie. Mais quand ces accès sont violens, les muscles de cette partie ne sont pas seuls ainsi agités, quelquefois tous les membres entrent aussi en convulsion. Les malades agitent violemment leurs bras, leurs jambes, toutes les parties de leur corps, et avec tant de force, que les personnes les plus robustes ne peuvent les arrêter et les contenir. Les mêmes spasmes se passent à l'intérieur, le ventre se gonfle, et tous les viscères participent aux mêmes convulsions, ainsi que le prouvent les borborismes, les vents, qui s'échappent par haut et par bas, et quelquefois l'évacuation des urines, des matières, et même l'éjaculation de l'humeur spermatique chez les hommes.

Ces accès ne durent quelquefois que quelques minutes, et même quelques secondes, d'autres fois ils continuent pendant une heure ou deux tout au plus, mais il n'est pas rare qu'après un intervalle un peu tranquille ils reprennent, et que plusieurs accès se succèdent dans la journée.

L'accès fini et les mouvemens convulsifs appaisés, le malade reste pendant quelque temps assoupi, puis il revient peu à peu à lui, sentant de la pesanteur de tête, de l'accablement, une fatigue dans tous les membres, ayant quelquefois du sang extravasé au visage et principalement aux paupières. D'autres fois, lorsque l'accès a été long et violent, le malade reste apoplectique, et périt en peu de jours.

Ces accès d'épilepsie reviennent plus ou moins fréquemment. Quelquefois toutes les semaines, ou même plusieurs fois par semaine, d'autres fois, tous les mois, enfin encore plus rarement. Cette maladie peut venir d'origine, et être héréditaire. On voit des personnes épileptiques, dont les enfans le sont aussi. Quelques enfans sont épileptiques dès l'âge le plus tendre, et cette maladie continue ensuite; dans l'un et l'autre de ces deux cas, elle est incurable.

Pronostic. Mais elle peut être accidentelle, et survenir par différentes causes, et pour lors elle peut être susceptible de guérison.

Si elle survient à la suite d'une frayeur, d'une passion vive, de l'abus des liqueurs spiritueuses, ou du vin, de la suppression de quelque évacuation habituelle, ou de l'irritation produite par des vers dans les intestins, on peut à la longue parvenir à la guérir. Mais si elle dépend, comme on l'a quelquefois observé, de mauvaise conformation dans les os du crâne, de quelque pointe osseuse, qui

irrite ou blesse le cerveau, elle est absolument incurable, il faut se borner à modérer et à éloigner les accès. Il arrive quelquefois que l'épilepsie cesse et se guérit d'elle-même à l'âge de puberté; mais si elle continue après cette époque, ou qu'elle prenne plus tard, il est rare qu'elle guérisse.

Cette maladie est plus commune chez les hommes que chez les femmes; elle est assez fréquente chez les enfans : rarement attaque-t-elle les gens déjà âgés. Cependant j'ai vu quelques vieillards, qui sont devenus épileptiques, et qui ont fini par périr apoplectiques, à la suite de plusieurs accès.

TRAITEMENT. Le traitement de l'épilepsie renferme deux parties. Dans la première, j'examinerai les précautions qu'il faut prendre pendant l'accès; dans la seconde, je proposerai le plan qu'on doit suivre hors des accès, soit pour guérir la maladie, lorsque cela est possible, soit au moins pour éloigner les accès et diminuer leur violence, lorsqu'il n'est pas possible de guérir.

Dès que l'accès prend à quelqu'un, il faut promptement coucher le malade, la tête un peu élevée, de peur qu'en tombant il ne se blesse, comme il arrive assez souvent. En même temps pour éviter que la langue ne soit mordue et déchirée par les convulsions de la mâchoire, on introduira dans sa bouche un tampon de linge un peu mollet. Ces précautions prises, on lui fera

respirer quelque eau spiritueuse, ou ce qui est encore mieux, on lui mettra sous le nez quelque esprit volatil, soit de sel ammoniac, soit de corne de cerf, soit de l'eau de luce; enfin si l'accès est un peu long, et que le visage soit pourpre et livide, on fera une saignée du pied, pour détourner le sang du cerveau, et empêcher la rupture de quelque vaisseau dans la tête. Ce sont là les seuls moyens qu'on puisse employer pendant l'accès, d'autant que les malades ne peuvent avaler dans ce moment; ainsi les potions anti-spasmodiques, de même que l'émétique recommandés par quelques personnes, deviennent inutiles et sont en pure perte.

Mais hors des accès, il faut tâcher de les éloigner, et même d'en empêcher le retour, s'il est possible. On commencera par mettre le malade à un régime convenable, c'est alors qu'il faut une grande sobriété. Ainsi on ne donnera que des alimens légers, des viandes blanches, du poisson, des herbes potagères et des fruits; et pour boisson de l'eau pure, ou une infusion de fleurs de tilleul ou de feuilles d'orangers, sans vin, et encore plus sans aucunes liqueurs, ni café. J'ai connu un jeune médecin attaqué d'épilepsie, qui en a été parfaitement guéri, uniquement par l'abstinence totale du vin le reste de ses jours. Il faut que le malade fasse tous les jours un exercice modéré, qu'il ne garde pas trop long-temps le lit, qu'il ait le ventre libre, et s'il est nécessaire, qu'il

prenne assez souvent des lavemens, enfin qu'il s'abstienne du commerce des femmes.

Après avoir ainsi établi le régime, on fera une saignée du pied, saignée qui se réitérera deux, trois et même quatre fois par an, plus ou moins, suivant le tempérament plus ou moins sanguin du malade. Si pour lors on voit que la langue soit chargée, et que l'estomac soit rempli d'humeurs, on fera vomir avec quelques grains d'émétique, sinon, on évacuera par bas, ce qui est toujours nécessaire, avec le séné, la manne, le sirop de nerprun, et le jalap ou la scammonée, et on soutiendra l'effet du purgatif par une boisson aiguisée d'un grain d'émétique sur une pinte ou trois chopines. Ensuite on passera à l'usage de bouillons apéritifs et anti-spasmodiques, faits avec les racines d'asperges, de chardon-roland, de glouteron ou bardane, et les sommités de gallium et les feuilles d'oranger. On rendra ces bouillons laxatifs, en faisant fondre dans chacun un gros de sel de glauber ou d'epsom. Après quinze ou vingt jours d'usage de ces bouillons, ou apozêmes, on prescrira une potion anti-spasmodique avec les eaux distillées de gallium, ou de cerises noires, l'eau de fleurs d'oranges, le sirop de stæchas, et sur chaque potion de six onces, on ajoutera trois ou quatre grains de camphre, et un demi-gros ou un gros de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann (n°. 73). Tous les soirs on fera prendre deux ou trois cuillerées de cette potion, et après quelque

temps de cet usage, on réitérera la saignée et la purgation. Alors on fera faire au malade un usage suivi d'une opiate apéritive et anti-spasmodique, dont il prendra tous les jours trois ou quatre prises d'un gros chacune. On peut composer cette opiate avec une once de racine de valériane sauvage en poudre, une demi-once de quinquina, deux gros de safran de mars apéritif, un demi-scrupule de castoréum, et suffisante quantité de sirop de stæchas. Par l'usage d'une opiate pareille, j'ai guéri quelques épileptiques, mais il faut la continuer très-long-temps, diminuant insensiblement les doses, à mesure que les accès s'éloignent et diminuent de violence. Pendant son usage, il faut purger de temps en temps, et enfin, lorsque les accidens auront été long-temps sans revenir, on terminera le traitement par l'usage des eaux minérales ferrugineuses dans la saison.

Du reste, pendant plusieurs années, il faudra avoir soin de saigner, purger, et d'user de quelques précautions, au moins aux changemens de saisons, de suivre toujours un régime convenable, et si le tempérament est un peu cacochyme, il sera à propos d'établir un cautère, évitant les vésicatoires qui pourroient irriter, à cause des cantharides.

CHAPITRE TROISIÈME.

De la Paralysie.

La paralysie, suite assez fréquente de l'apoplexie, et des autres affections soporeuses, est cet état dans lequel quelques parties molles sont privées de sentiment ou de mouvement, ou même de l'un et de l'autre, en tout ou en partie. Ainsi pour qu'il y ait paralysie, il n'est pas nécessaire que le sentiment ou le mouvement d'une partie soient totalement abolis; il suffit que l'un ou l'autre, ou tous les deux soient considérablement diminués. Dans cet état, les fonctions vitales continuent, et le malade vit, mais il mène une vie bien misérable. Cette maladie attaque principalement les gens âgés, quelquefois les jeunes gens, rarement les enfans, quoique j'aie vu quelques petits enfans attaqués de paralysie.

La paralysie succède souvent à l'apoplexie et aux autres maladies soporeuses, cependant elle peut survenir sans aucune maladie précédente. Elle est parfaite et complète, lorsque tout sentiment et tout mouvement est perdu dans la partie paralysée, mais elle peut être incomplète, lorsque le sentiment étant détruit, le mouvement subsiste, ou quand le mouvement manquant, il reste encore du sentiment. Enfin, assez souvent la paralysie

occupe toute la moitié du corps, à l'exception des yeux et des oreilles, ce qu'on nomme *hémiplegie*, d'autres fois elle n'affecte qu'une partie particulière, une main, un bras, une jambe. C'est ainsi que le nerf optique peut être paralysé, ce qui produit *la goutte-sereine*. Souvent un seul côté du visage est paralysé, et pour lors la bouche se tourne du côté opposé. Si les muscles de la langue sont dans le même cas, le malade balbutie. J'ai vu les muscles du gosier seuls frappés de paralysie, et le malade périr, faute de pouvoir avaler. Enfin suivant que le corps de la vessie, ou son col sont paralytiques, il survient ou rétention, ou incontinence d'urines. Il en est de même des autres parties, dont les fonctions sont dérangées, quand elles sont paralytiques.

Causes. Lorsque la paralysie succède à l'apoplexie, elle dépend des mêmes causes, qui ont donné lieu à cette maladie, et qui interceptent, soit les esprits animaux, soit l'action des nerfs. Mais quelquefois la paralysie peut dépendre du tiraillement ou de la compression extérieure et mécanique des nerfs, comme il arrive dans les fractures et les dislocations; elle peut aussi arriver spontanément produite par des miasmes et des exhalaisons vénéneuses ou putrides. C'est ainsi que les ouvriers qui emploient le mercure dans leurs ouvrages, que ceux qui travaillent le plomb et le cuivre, que ceux enfin dont le travail consiste à vider et curer des fosses infectes et putrides, sont sujets à devenir paralytiques.

Cette maladie est plus ordinaire aux tempéramens foibles et pituiteux, ce qui fait que les femmes y sont encore plus exposées que les hommes. Elle est quelquefois la suite de la suppression de quelque évacuation.

Pronostic. En général, la paralysie est une maladie grave, dangereuse et longue, qui est opiniâtre et très-difficile à guérir. Elle est presque toujours incurable chez les gens âgés, ou quand elle est invétérée, et que la partie affectée dépérit, se dessèche et maigrit. Quand elle est incomplète, il y a plus d'espérance de guérison; mais il y en a peu, lorsqu'elle survient spontanément sans cause évidente. Aussi voyons-nous que la goutte-sereine ne guérit presque jamais, malgré les assurances des charlatans, qui promettent toujours hardiment de la guérir.

Traitement. Avant que d'entreprendre le traitement de la paralysie, il faut d'abord établir le régime du malade. On commencera par lui retrancher le souper; il n'usera que d'alimens légers et faciles à digérer, et il trempera beaucoup son vin. Quant aux remèdes, il est rare que la saignée soit nécessaire, sur-tout si la paralysie est une suite de l'apoplexie. Quelquefois cependant la paralysie survenue spontanément est une menace, un avant-coureur de l'apoplexie : alors si le pouls est dur et plein, une saignée du pied peut prévenir l'accident dont le malade est menacé. Mais un remède bien nécessaire dans cette maladie, est la secousse d'un

vomitif. On donnera donc l'émétique à la dose de quatre ou cinq grains étendus dans une chopine d'eau, qui sera partagée en trois prises, pour prendre d'heure en heure, et on en aidera l'effet en faisant boire beaucoup d'eau tiède; le lendemain, on purgera avec le séné, le jalap, le diagréde, ou quelque autre purgatif un peu actif; médecine qu'on réitérera encore au bout de deux jours. On fera prendre également des lavemens stimulans avec l'hiera-picra, le vin émétique, ou simplement avec une eau de savon et une pincée de sel. Enfin, on joindra à ces précautions l'application d'un ou deux vésicatoires, tant comme évacuans, que comme stimulans et irritans.

Après ces préparatifs, on fera prendre pendant quinze jours, tous les jours, au malade, trois gobelets de tisanne sudorifique purgative, deux le matin, et un l'après-midi, et dès que ces quinze jours de l'usage de la tisanne des bois seront finis, on passera à celui d'une opiate un peu stimulante. Celle dont j'ai éprouvé le plus de succès est composée de deux parties de graine de moutarde pilée, puis tamisée, une partie de conserve de romarin, et suffisante quantité de sirop d'écorce d'oranges. On en donnera un gros le matin et autant l'après-midi, et par-dessus une infusion de quelque plante aromatique, comme mélisse, petite sauge, dans chaque pinte de laquelle on fait tomber huit ou dix gouttes d'esprit ardent de cochléaria, et qui sert de tisanne dans la journée. Il faut continuer pendant long-temps cet

usage, et avoir soin de purger de temps en temps.

Pendant qu'on emploie ces remèdes intérieurs, il ne faut pas négliger les précautions extérieures. On fera d'abord des frictions sèches sur la partie paralysée, et sur-tout vers l'origine des nerfs qui s'y distribuent. Enfin, on en fera de plus actives avec la teinture de cantharides, principalement le soir, ayant soin que toute la teinture pénètre, et qu'après la friction, la peau soit tout-à-fait sèche. Enfin, si cela ne suffit pas, on enverra le malade, s'il le peut, prendre les douches aux eaux minérales chaudes, et boire de ces mêmes eaux, sans y prendre les bains, qui ne sont pas sans inconvénient, et dont j'ai vu de mauvais effets; ou bien, dans l'arrière-saison, on fera plonger la partie paralysée dans le marc de raisins, tant qu'il conserve de la chaleur.

Mais, comme bien des personnes, par différentes raisons, ne sont pas dans le cas de pouvoir se déplacer et de se transporter aux eaux, il est un autre moyen que l'on peut employer par-tout, c'est l'électricité. La paralysie est de toutes les maladies celle où l'électricité a paru avoir le plus de succès, sans employer aucune commotion, mais en tenant le malade dans le bain, ou l'athmosphère électrique, et se contentant de tirer des étincelles de la partie paralytique. Il seroit à desirer que dans tous les hôpitaux et hospices il y eût une machine électrique, et une salle particulière pour ces traitemens. Seulement il faut avoir attention, à mesure que la paralysie

paralysie diminue et que le malade se trouve mieux, d'examiner s'il survient quelque crise par les sueurs, les urines ou les crachats, sans quoi il faut purger de temps en temps, pour évacuer l'humeur qui engorgeoit les nerfs, et qui, mise en mouvement par l'action de l'électricité, pourroit se porter sur quelque partie essentielle, comme il est arrivé quelquefois.

Quant à la paralysie, qui dépend de quelque luxation, fracture, ou autre cause extérieure, elle exige le secours de la chirurgie, pour détruire et guérir la cause qui la produit et l'entretient.

La paralysie, une fois guérie, il faudra, pour éviter les rechûtes, avoir soin deux fois l'année, au printemps et à l'automne, de répéter une partie du traitement, et de se purger tous les deux ou trois mois.

SECTION NEUVIÈME.

Des Maladies convulsives.

CHAPITRE PREMIER.

De la Palpitation du Cœur.

LORSQUE le cœur bat plus fréquemment et plus fortement qu'à l'ordinaire, ce battement se nomme palpitation. Cette palpitation se sent en portant la main sur la région du cœur, souvent même elle s'apperçoit à la vue, non-seulement en regardant les côtes à nu, mais même à travers les vêtemens que le mouvement du cœur fait soulever. Cette palpitation est quelquefois si forte, qu'on rapporte des observations où elle a déplacé les côtes, et même en a occasionné la fracture.

Quelquefois cet accident n'est que symptômatique. C'est ainsi que les femmes dans les accès de vapeurs, de même que les hypocondriaques, éprouvent des palpitations, qui dépendent de leur état, et qui ne demandent d'autre traitement que celui de leur maladie primitive. D'autres fois ce même accident n'est que passager, et dépend d'une cause,

qui n'a pas de suites. Après une course un peu forte, ou ensuite d'une passion vive, telle que la colère, des gens éprouvent une palpitation, qui se calme par le repos et la tranquillité. Je ne parle pas de ces palpitations accidentelles.

Causes. Lorsque cette maladie est habituelle, elle est la suite d'une cause intérieure, ordinairement très-grave, qu'il est rare de pouvoir guérir. Tels sont des polypes dans les gros vaisseaux, des anevrysmes, quelquefois des ossifications des artères à leur entrée dans le cœur, toutes causes qui gênent le mouvement de cette partie principale, qui sont difficiles à reconnoître et encore moins susceptibles de guérison.

Comme cet état dangereux peut tellement augmenter, que le cours du sang s'arrête, et que le malade meure subitement, il faut au moins pallier un mal qu'on ne peut guérir, et prévenir les accidens.

Traitement. Pour cet effet, on aura soin de faire saigner fréquemment le malade, plus ou moins, suivant sa force et l'état de son pouls. On le tiendra à une diète exacte, ne lui donnant que des alimens légers et qui fassent peu de sang. Il n'usera pour boisson que de l'eau, et on lavera et délayera son sang avec le petit-lait, ou des eaux minérales ferrugineuses. Enfin, on aura attention qu'il ait toujours le ventre libre, le purgeant fréquemment, mais avec des minoratifs très-doux et très-légers. Avec ces précautions, le malade pourra

subsister et vivre, sans que le fond de sa maladie soit guéri.

Quant aux personnes d'un tempérament sensible, qui, pour la moindre cause, sont sujettes aux palpitations, on diminuera cette disposition, en leur faisant faire un exercice modéré, et en leur conseillant un usage presque habituel des anti-spasmodiques, tels que l'infusion de fleurs de tilleul, de sommités de gallium, de feuilles de mélisse, d'eau de fleurs d'oranges, de nitre, de camphre, de castoreum, de liqueur anodyne minérale, etc., dont on leur composera des tisannes et des potions. Si ces accès paroissent avoir un retour réglé, et reviennent périodiquement, le quinquina est très-utile, mais en général les narcotiques ne conviennent pas, à cause de la raréfaction qu'ils excitent dans le sang.

Au reste, toutes les fois que les palpitations ne sont que symptômatiques, il ne faut s'occuper que de la maladie principale, dont elles ne sont que les suites et l'effet.

CHAPITRE SECOND.

De l'Affection Mélancolique.

Il n'est pas aisé de définir l'affection mélancolique ou hypocondriaque, qui semble être une réunion de tous les maux imaginables, où toutes les parties du corps sont dans un état de souffrance sans lésion

manifeste, ni évidente, et où l'esprit et l'imagination, dont la sensibilité est singulièrement augmentée et exaltée, sont encore plus malades que le corps.

DESCRIPTION de la Maladie. En effet, le malheureux attaqué de cette maladie, toujours inquiet et chagrin, ne s'occupe que d'idées tristes et désespérantes; se plaignant continuellement de sa santé, la moindre chose l'agite; il est perpétuellement dans les transes, et croit à chaque instant qu'il touche à sa dernière heure: prompt à se fâcher sans sujet; le moment d'après, il est triste et chagrin, et se plaint de ressentir les douleurs les plus vives. Il est vrai que sa sensibilité et la vivacité de son imagination les lui font éprouver. Car les vents et les borborismes fatiguent ses entrailles; il sent des resserremens et des convulsions dans toutes ses parties, tant intérieures qu'extérieures, tantôt à la gorge, tantôt à la poitrine, quelquefois vers le fondement ou la vessie, mais sur-tout à l'estomac, ou plutôt au centre nerveux du diaphragme, qui paroît être le siège principal de tous ces maux.

Ces sortes de malades sont en général misanthropes; tout leur déplaît; ils portent tout à l'excès; s'ils donnent dans la dévotion, ils sont fanatiques; sont-ils amoureux, l'amour les rend furieux; donnent-ils dans le crime, ils sont capables des plus noirs forfaits; ils exagèrent les maux qu'ils ressentent; une légère rougeur à la main est déjà pour eux la gangrène: ont-ils une petite toux, c'est une fluxion de poitrine. Cette inquiétude perpétuelle

les rend maigres, pâles et décharnés, tandis qu'ils sont affamés et constipés.

Tel est le tableau de ce fâcheux état, qui cependant varie, suivant que la maladie est portée à un degré plus ou moins fort. Cette mélancolie survient plutôt aux gens délicats, qui ont les nerfs mobiles et sensibles, qui mènent une vie tranquille et sédentaire, qui ont des chagrins ou des passions vives, ou qui s'adonnant à l'étude, sur-tout de la métaphysique, ont l'esprit continuellement tendu. Elle attaque plutôt les hommes que les femmes, qui, de leur côté, sont sujettes aux vapeurs et aux affections hystériques, par les mêmes causes qui rendent les hommes mélancoliques.

Pronostic. Cette maladie ne fait pas ordinairement périr, ou du moins ce n'est qu'à la longue, mais elle est opiniâtre; elle résiste aux remèdes et se guérit rarement, sur-tout quand elle est parvenue aux derniers degrés, et que le malade est déjà âgé. Quelquefois cependant il survient un flux hémorroïdal, crise salutaire, et qui peut débarrasser de ce malheureux état, ou au moins procurer du soulagement.

Traitement. Dans le traitement des affections mélancoliques, la chose la plus essentielle est d'établir d'abord un régime de vie convenable, qui souvent contribue autant et plus que les médicamens à guérir ou au moins à soulager les malades. On leur interdira donc les alimens difficiles à digérer, ainsi que ceux qui sont lourds et venteux,

tels que les fèves, pois, haricots et autres graines semblables. Ils n'useront point de ragoût, de viandes noires, encore moins de celles qui sont salées, épicées, fumées. Les seules qui leur conviennent, sont les viandes blanches de veau, de volailles bouillies, rôties et grillées, encore faut-il qu'ils n'en prennent que modérément; mais ils pourront user d'herbes potagères, chicorée, épinards, etc. Ils feront bien, s'il est possible, de se retrancher le souper, ou du moins de ne le faire que très-léger. Leur boisson sera une tisanne légère, telle qu'une infusion de fleurs de tilleul, de gallium, de feuilles d'oranger, ou bien une eau très-claire de veau ou de poulet; et s'ils sentent quelquefois leur estomac chargé, ils se garderont bien d'avoir recours aux stomachiques amers, aux spiritueux, aux différens élixirs; ils s'en tiendront à de simples délayans, tels qu'une limonade très-lègère, ou une ample boisson d'eau de veau.

Quant aux remèdes, en général la saignée est contraire à cet état; et si la dureté du pouls ou quelque autre circonstance paroît l'exiger, la seule espèce de saignée qui convienne à ces personnes, est celle produite par les sangsues posées aux vaisseaux hémorrhoïdaux; elle est sur-tout indiquée, si le malade a été quelquefois sujet au flux hémorrhoïdal. Il en est des émétiques et des purgatifs, comme de la saignée; ils ne sont pas plus avantageux aux mélancoliques. Ainsi, on évitera de leur donner des médecines, à moins qu'il n'y ait des indices bien marqués d'humeurs dans les premières

voies, et pour lors on choisira des minoratifs fort doux. Mais, comme il est essentiel que ces malades, qui ordinairement sont constipés, aient le ventre libre, on leur prescrira des lavemens fréquens avec la décoction des plantes émollientes, et on entretiendra la liberté du ventre, en leur donnant de temps en temps, soit une eau de casse, soit une décoction de tamarins avec la crême de tartre, (n°. 66), soit le petit-lait seul, ou avec du suc de fumeterre, soit enfin avec quelques eaux minérales laxatives, telles que celles de Valz ou de Cransac.

Si l'affection mélancolique n'est pas ancienne, ni portée à un certain degré, ce régime et ces précautions suffisent seuls quelquefois pour débarrasser le malade; mais si la maladie est plus marquée, on joindra à ces moyens l'usage des bains, ou au moins des demi-bains simplement tièdes, et non pas froids, comme le veulent quelques médecins de nos jours, attendu que l'eau froide, loin de relâcher les fibres trop tendues et les nerfs agacés, les tend et les resserre encore. Au contraire, les bains très-peu chauds et simplement tièdes, sont le meilleur remède que puissent employer les mélancoliques et les vaporeux, et lors même que leur maladie est portée au point d'être incurable, ils en obtiennent au moins du soulagement. En même temps, on mettra en usage, ou des apozêmes, ou des bouillons apéritifs et diurétiques, dans lesquels on fera entrer la bourrache, la buglosse, la chicorée sauvage, la laitue, l'aigremoine, la pimprenelle, la scolopendre, la

fumeterre, le chamœdrys, le chamœpytis, et les racines de patience, d'asperges, de petit-houx, de chardon-roland, etc.; on choisit une ou deux de ces racines et deux ou trois de ces herbes pour une pinte d'apozêmes, et si on veut en composer des bouillons, on les fait cuire avec un quarteron de veau. On donne deux de ces bouillons par jour, un le matin, l'autre le soir, ou bien quatre gobelets des apozêmes; et après en avoir fait faire usage pendant quelque temps, on fait fondre dans la dose entière un gros de tartre martial soluble. Enfin, si, après avoir usé long-temps de ces remèdes et des bains, le malade est mieux, et si ses nerfs paroissent détendus et moins sensibles, on finira par fortifier son estomac par des pillules amères, composées de quelques grains de rhubarbe, d'agaric et de cachou, ou ce qui est encore mieux, en lui faisant user tous les jours d'une prise d'un gros de quinquina.

Au reste, pendant le cours de ce traitement, qui ne peut être que très-long, s'il survient des paroxysmes plus forts d'affection hypocondriaque, on calmera ces accès par l'usage de potions anti-spasmodiques, faites avec les eaux de tilleul, de cerises noires, de fleurs d'oranges, de mélisse, la teinture de castor, la liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, et le sirop de Stœchas, (nº. 73). Ces potions se donnent par cuillerées, trois ou quatre fois dans la journée, mais il faut éviter d'y faire entrer aucun narcotique.

Dès que les mélancoliques sont en état, il fau les engager à voyager, et on fera bien de les envoyer prendre sur les lieux quelques eaux minérales ferrugineuses, tant pour laver leur sang trop épais, et fortifier leur estomac, que pour les distraire de leurs idées par l'amusement et le changement d'objets.

CHAPITRE TROISIÈME.

De l'Affection Hystérique.

LA passion ou affection hystérique, à laquelle on donne souvent le nom de *vapeurs*, et qui fait le tourment de bien des femmes, plutôt dans les villes et sur-tout les grandes villes que dans les campagnes, a beaucoup de rapport avec l'affection mélancolique et hypocondriaque, à laquelle les hommes sont plus sujets. Elles paroissent l'une et l'autre dépendre de la sensibilité et de la mobilité des nerfs; elles sont toutes les deux accompagnées d'une quantité de symptômes, qui changent perpétuellement, et qui ont quelque chose d'effrayant, enfin, elles prennent également toutes sortes de formes, au point que Sydenham et quelques autres ont pensé que ces deux maladies ne différoient point, et que c'étoit la même affection, qui ne varioit que suivant le sexe différent des malades qui en étoient attaqués. Cependant quelque

analogues et semblables que paroissent ces deux maladies, on ne peut nier qu'elles ne diffèrent l'une de l'autre en plusieurs articles. L'affection mélancolique paroît plus affecter l'esprit et l'imagination que le corps, au lieu que dans l'autre c'est le corps qui souffre plus que l'esprit, ce que prouvent les convulsions qui sont ordinaires dans les vapeurs, et qu'on n'observe pas chez les mélancoliques. De plus, dans les vapeurs des femmes, la matrice joue toujours son rôle, et souvent elles dégénèrent en suffocation utérine, au lieu que les parties sexuelles paroissent n'être pour rien dans l'affection mélancolique des hommes.

DESCRIPTION de l'accès de Vapeurs. Lorsqu'une femme sujette à cette maladie est dans un accès hystérique, elle commence par sentir une espèce de boule, qui, partant du bas-ventre, paroît remonter à la gorge et la suffoque. Elle éprouve une lassitude universelle, des vertiges, et souvent une douleur fixe et aiguë à un endroit particulier de la tête, ce que l'on nomme *clou hystérique.* Pour lors sa tête se perd, elle rit, elle chante, ou elle pleure sans raison, puis elle perd connoissance, ses yeux se ferment, sa respiration ne se fait qu'avec peine, son gosier se resserre tandis que sa poitrine s'élève. Les convulsions plus ou moins fortes se mettent de la partie, elles sont quelquefois si violentes, que j'ai vu de jeunes personnes, dont tout le corps s'élevoit en arc, ne posant plus que sur le sommet

de la tête et les talons, et retomboit ensuite avec force pour se relever de nouveau. Quand l'accès est violent, il dégénère quelquefois en fureur utérine. Alors de jeunes filles ordinairement sages et honnêtes perdent toute raison, toute pudeur, et provoquent les hommes qui se trouvent auprès d'elles par les gestes les plus lascifs. Lorsque l'accès commence à s'appaiser, les femmes restent pendant quelque temps les yeux fixes, elles ont un air étonné, elles soupirent et sentent une grande lassitude dans tous les membres, enfin elles reviennent peu à peu à elles. Mais quoique l'accès finisse, elles ont des envies d'uriner à tout instant, et les urines qu'elles rendent en abondance, sont crues et limpides comme de l'eau, elles restent pendant quelque temps tristes et silencieuses, elles éprouvent encore des vents, des borborismes dans le ventre, et un serrement à la gorge, ayant des envies de pleurer, et crachotant à tous momens. Par ce détail abrégé, et par nombre d'autres symptômes, qu'il seroit trop long de rapporter, on voit que presque toutes les parties du corps sont dans un état violent de spasme et de convulsion.

Cette maladie est plus fréquente chez les jeunes personnes, sur-tout celles qui sont délicates, dont les nerfs sont sensibles et irritables, et principalement lorsqu'elles mènent une vie sédentaire et peu occupée. Aussi est-elle beaucoup plus rare dans les campagnes où les femmes et les filles plus fortes et

plus vigoureuses sont occupées à des travaux presque perpétuels. Souvent ces vapeurs sont causées par le dérangement des règles ou la suppression des vidanges à la suite des couches. Enfin, elles sont quelquefois occasionnées par la force du tempérament et le besoin du mariage. Au reste, cette maladie prend toutes sortes de formes; elle imite, tantôt l'apoplexie ou la léthargie, tantôt l'épilepsie; mais, en examinant ses différens symptômes, il sera aisé de ne s'y pas méprendre.

Pronostic. Quelque effrayantes que soient les vapeurs, elles ne sont pas mortelles; bien des femmes vivent long-temps avec cette infirmité, mais elles sont très-difficiles à guérir, et quelquefois, lorsqu'elles durent bien du temps, elles donnent naissance à des embarras et des obstructions dans les viscères.

Traitement. Dans le traitement de cette maladie, il faut d'abord examiner ce qu'on doit faire dans le temps des accès, pour les modérer et les faire cesser, et ensuite ce qui convient dans les intervalles des accès, pour en prévenir de nouveaux, et guérir, s'il est possible, le fond de la maladie.

Dès qu'on voit quelques signes avant-coureurs de l'accès, il faut tâcher de l'empêcher et de le prévenir, en faisant sentir à la personne quelque odeur forte et désagréable, telle que de la corne ou du cuir brûlé, du castoreum, de l'assa-fœtida, des esprits volatils; on peut même lui faire avaler

quelques gouttes de teinture de castor, ou d'esprit volatil de sel ammoniac, ou de corne de cerf, étendues dans un verre d'eau.

Mais souvent l'accès prend tout d'un coup, sans s'être annoncé et sans qu'on ait le temps de le prévoir. Alors on tâchera de faire prendre à la malade, par cuillerées, quelque potion anti-spasmodique et calmante. On la composera avec les eaux distillées de fleurs de tilleul, de gallium, de pivoine, de cerises noires, l'huile distillée de succin, les esprits volatils aromatiques huileux, les gouttes d'Hoffmann, l'eau de mélisse simple ou composée, le camphre, et quelque narcotique, tel que les gouttes anodynes, le sirop diacode ou de carabé. On réitérera en même-temps les odeurs fétides, en faisant brûler sous le nez du papier, des plumes, du cuir, en faisant sentir du castoreum. On combat les convulsions en pinçant, irritant, tordant légèrement les doigts, arrachant quelques poils, et en donnant des lavemens anti-hystériques, avec la rhue, la matricaire, l'armoise, la sabine, l'arroche puante, etc. Si les convulsions sont très-violentes, et que la malade soit forte et pléthorique, ou que la maladie dépende de suppression des règles, on peut faire une saignée du pied, et si elle ne suffit pas pour calmer les convulsions, ou qu'elles reviennent encore, dans ce cas j'ai vu la saignée de la jugulaire les faire cesser comme par enchantement : mais il faut que le pouls se soutienne et que la malade n'ait point de syncopes.

Dans les intervalles des accès, on emploiera tous les moyens possibles pour diminuer la tension et la sensibilité des nerfs, et pour laver et détremper les humeurs. Ces moyens sont en général les mêmes que j'ai proposés dans le traitement de l'affection mélancolique. Ainsi on fera prendre à la malade, le plus qu'il sera possible, des bains tièdes, et on continuera ces bains très-long-temps. En même temps elle boira abondamment soit du petit-lait, soit de l'eau de veau ou de poulet; elle aura soin de se tenir le ventre libre, en prenant, autant qu'il sera nécessaire, des lavemens moitié émolliens, moitié anti-spasmodiques, avec les feuilles de poirée ou de mercuriale, auxquelles on joindra quelques pincées de celles d'armoise ou de rhue. Après avoir ainsi préparé pendant du temps, on joindra à ce régime l'usage d'apozêmes ou de bouillons apéritifs et anti-spasmodiques, composés avec les racines de chicorée, de chardon-roland, de petit-houx, de valériane sauvage, les fleurs de tilleul, de gallium, et les feuilles de matricaire. Enfin de temps en temps on purgera avec les eaux de Valz ou de Cransac, ou quelque autre purgatif très-doux. Mais il faut éviter tous vomitifs, et les purgatifs forts et irritans, ainsi que tous remèdes violens. Au reste, il faut continuer long-temps ce traitement, et y joindre un exercice modéré et beaucoup de dissipation.

Lorsque les vapeurs hystériques portées à un

très-haut degré chez les jeunes personnes, dégénèrent, ainsi qu'il arrive quelquefois, en fureur utérine, après avoir calmé l'accident actuel par les saignées du pied, les bains et les boissons abondantes, le meilleur remède pour guérir ce fâcheux état, est de les marier le plutôt que l'on pourra.

SECTION DIXIÈME.

Des Poisons.

PARMI les différentes substances que la nature fournit, les unes, introduites dans notre corps, sont atténuées par les forces de la digestion, et fournissent des parties propres à réparer les pertes que nous faisons journellement : ce sont les alimens; les autres ne peuvent être altérées par l'action de l'estomac, ni converties en notre substance, mais produisent sur nous des effets plus ou moins violens, tantôt salutaires, tantôt dangereux et même mortels : ce sont les médicamens et les poisons. En effet, ces derniers ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. Les poisons les plus actifs donnés en très-petite dose peuvent devenir d'excellens remèdes, comme le prouve l'usage qu'ont fait les médecins modernes du sublimé corrosif, de la ciguë, du colchique, de la belladonne, tandis que des médicamens, tels

que

que l'émétique et les purgatifs résineux et drastiques donnés imprudemment ou à trop forte dose, deviennent de véritables poisons. Mais, en général, on désigne sous ce dernier nom les substances qui, données même en petite dose, troublent et dérangent les fonctions, et souvent peuvent faire périr.

Ces poisons peuvent se tirer des trois différens règnes de la nature, le minéral, le végétal et l'animal, qui diffèrent les uns des autres par leur manière d'agir. Je parlerai de chacun en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des Poisons tirés des Minéraux.

CES poisons sont les plus actifs et les plus terribles; les uns sont acides, les autres alkalins, et plusieurs sont des sels métalliques très-dangereux.

ARTICLE PREMIER.

Des Poisons acides.

Les acides sont ou minéraux ou végétaux. Ces derniers, en général, ne sont pas poisons, à moins qu'ils ne fussent pris en très-grande quantité. Il n'en est pas de même des acides minéraux, qui sont tellement corrosifs, qu'une très-petite

quantité est un poison des plus violens. Ces acides sont au nombre de trois, l'acide vitriolique, qui est le plus puissant et le plus vif de tous, celui du sel marin, et l'acide nitreux, connu sous le nom d'eau forte. Comme ce dernier est employé dans plusieurs arts, c'est celui dont il résulte plutôt des accidens. Au reste, les effets des autres acides sont les mêmes.

SYMPTOMES. Si quelqu'un, par imprudence ou autrement, a avalé une certaine quantité d'eau forte, il sent d'abord une chaleur et un feu des plus vifs le long de l'œsophage et dans l'estomac. A ce feu, qui va toujours en augmentant, se joignent des anxiétés, des nausées, auxquelles succèdent des vomissemens d'une abondante mucosité, mêlée avec une partie de l'acide qui a été avalée. Enfin il survient des tremblemens, des mouvemens convulsifs violens, les yeux semblent sortir de leurs orbites, le malade délire, il a des foiblesses et des sueurs froides, et bientôt il périt.

TRAITEMENT. S'il y a très-peu de temps que le malade ait avalé l'eau forte, s'il a des envies de vomir, et qu'il y ait lieu de croire que le poison soit encore dans l'estomac, on aidera le vomissement, en donnant à boire abondamment de l'eau tiède avec de l'huile, ou mêlée avec du beurre; et si cela ne suffit pas pour le faire vomir, on chatouillera le gosier avec une plume. Mais s'il y a déjà du temps que le poison ait été avalé, on fera prendre amplement, soit du bouillon très-

gras, soit de l'eau chaude bien chargée de beurre, soit des émulsions, soit une forte décoction de graine de lin, ou une dissolutiou de gomme arabique, chargées de quelques absorbans, tels que la poudre d'yeux d'écrevisses, la magnesie calcinée, ou dans lesquelles on dissoudra du savon médical, ou amygdalin; en même temps qu'on donnera au malade des lavemens émolliens bien chargés d'huile ou de beurre. Enfin on finira par le lait, dont on lui fera user pendant long-temps et en quantité.

Souvent cet accident est suivi de l'inflammation de l'estomac, qu'il faut ensuite traiter, ainsi que je l'ai dit en parlant de cette maladie, à l'exception que dans cette circonstance il faut être beaucoup plus réservé sur l'usage des saignées, à cause de la foiblesse du malade.

Il est très-rare qu'il arrive des accidens d'empoisonnement par les alkalis; cependant si cela arrivoit, comme ces sels, sur-tout les alkalis fixes, sont brûlans et caustiques, les symptômes sont les mêmes que ceux produits par les acides; le traitement sera aussi le même, si ce n'est que pour corriger et neutraliser cette espèce de poisons, on mêlera dans les boissons quelques acides en petite dose, et jusqu'à une légère acidité.

ARTICLE SECOND.

De l'Arsenic.

L'arsenic, cette substance métallique et saline, dont les effets malheureux sont si connus, est

un poison très-actif, qui, à l'extérieur, fait l'effet d'un caustique, et qu'on ne doit guère employer extérieurement, encore moins à l'intérieur, quoique quelques médecins Anglois l'aient proposé à petite dose, comme fébrifuge.

SYMPTOMES. Quand une personne a eu le malheur de prendre de l'arsenic, elle sent d'abord un froid qui se répand par tout son corps, mais sur-tout aux extrémités. A ce froid succède une chaleur intolérable dans le gosier, l'œsophage et l'estomac, un abattement, des défaillances et des vomissemens. Ensuite la fièvre s'allume avec des mouvemens convulsifs, la paralysie de différens membres, de violentes tranchées, et enfin des sueurs froides qui sont suivies de la mort.

Ce terrible poison ne manque guère de faire périr, si après les premiers vomissemens, le pouls reste petit et enfoncé, si le ventre est resserré et rentré, ou si les matières que rend le malade ont une odeur infecte et putride. En général, les enfans et les personnes d'un tempérament phlegmatique, sont moins dangereusement malades que les gens secs et sanguins.

TRAITEMENT. Le traitement de cet accident est à peu-près le même, que pour les poisons acides. Ainsi, lorsque le médecin arrive assez tôt, et que l'arsenic est encore dans l'estomac, il tâchera d'exciter le vomissement pour le faire rejetter, non en employant l'émétique, qui irriteroit encore l'estomac, mais par le moyen de l'eau tiède,

de l'huile, des bouillons gras, des décoctions mucilagineuses, auxquels on joindra quelques grains de foie de soufre, si on en a sous la main. Si la fièvre, qui survient, est vive, et que le malade soit sanguin et pléthorique, on peut faire une saignée. Ensuite on mettra en usage les huileux, les mucilagineux, et sur-tout le lait, ainsi que des lavemens émolliens et adoucissans. A l'extérieur il sera bon de faire des fomentations sur le ventre et l'estomac.

Enfin, si une partie du poison a passé dans les secondes voies, on donnera quelques alexipharmaques, comme la thériaque, le mitridate, la poudre de vipère, l'huile d'anis, à la dose de quelques gouttes, dans une infusion d'écorce de saſsefras; et on mettra pendant du temps le malade au lait pour toute nourriture.

ARTICLE TROISIÈME.

Du Sublimé Corrosif, et des différens Sels métalliques.

SYMPTOMES. Le sublimé corrosif, ce sel métallique composé de l'acide marin et du mercure, est le plus violent des poisons tirés des minéraux. Sitôt qu'une personne en a pris une dose même légère, son gosier et son estomac s'enflamment, il s'allume une fièvre vive, les douleurs qu'elle ressent sont inexprimables, elle éprouve des hoquets, des nausées, des vomissemens, la gangrène s'empare des viscères, et elle périt au milieu des plus affreux tourmens.

TRAITEMENT. Quelques médecins ont proposé de neutraliser l'acide marin du sublimé corrosif, après l'avoir étendu par une ample boisson, en faisant avaler au malade un sel alkali, tel que l'huile de tartre, *per deliquium*, noyée dans beaucoup d'eau. C'est dans la même vue, qu'un habile médecin de Châlons avoit proposé de décomposer le sublimé par le moyen du foie de soufre, soit sec, soit délayé et dissous dans quelque liquide. Mais quelques louables que soient les vues qui ont dicté ces moyens pour soulager l'humanité souffrante, je ne pense pas que de pareilles décompositions puissent s'opérer dans l'estomac, comme dans un matras; et d'ailleurs, avant qu'elles s'opérassent, le poison auroit le temps de corroder les viscères, et de produire la gangrène.

Il est donc plus sûr et plus court de faire prendre abondamment quelques boissons mucilagineuses, de l'huile en quantité, des bouillons gras, où l'on fera encore fondre du beurre, remèdes faciles et qu'on a toujours sous la main. Après avoir ainsi adouci et enveloppé les parties corrosives du poison, on finira par le lait, qui est le meilleur antidote du sublimé corrosif, pourvu qu'on en continue long-temps l'usage.

Il est rare qu'on avale de la pierre infernale, à moins que par accident, en voulant toucher avec cette pierre quelque ulcère de la gorge, elle n'échappe et ne tombe dans le gosier. Alors il faudroit faire boire amplement quelque boisson

mucilagineuse, comme dans les cas précédens, puis tâcher de décomposer ce caustique, en donnant quelques gouttes d'huile de tartre étendues dans une grande quantité d'eau, après quoi on finiroit par le lait, comme dans le traitement des autres poisons ci-dessus.

Il peut arriver que des personnes se trouvent empoisonnées pour avoir pris une trop forte dose d'émétique, soit par mégarde, soit autrement. Dans ce cas, une forte décoction de quinquina légèrement acidulée, est le remède le plus prompt et le plus efficace.

CHAPITRE SECOND.

Des Poisons tirés du Règne végétal.

Le règne vegétal fournit un nombre assez considérable de poisons, moins cependant dans les régions tempérées de l'Europe, que dans les climats chauds de l'Asie et de l'Amérique. Je commence par les champignons.

ARTICLE PREMIER.

Du Poison des Champignons.

Parmi la nombreuse famille des champignons, nous n'en connoissons guère que trois qui ne soient pas dangereux, le champignon des couches,

le mousseron et l'oronge, encore même ceux-là sont-ils difficiles à digérer, et quoiqu'ils soient corrigés par les lotions, l'huile, ou ce qui est encore mieux, par le vinaigre, si on en mange une trop grande quantité, ils peuvent irriter l'estomac et les entrailles. Il seroit donc plus sûr de s'en abstenir, et de les reléguer sur le fumier où ils ont pris naissance.

SYMPTOMES. Toutes les autres espèces de champignons sont plus ou moins virulentes et vénéneuses, et il n'y a guère d'années où il n'arrive plusieurs accidens à différentes personnes pour avoir eu l'imprudence d'en manger. Au bout de peu d'heures ces malheureux sont tourmentés d'un feu dans la gorge et d'une grande altération. Ensuite surviennent des nausées et quelques vomissemens, qui n'amènent presque rien. A ces premiers symptômes succèdent la fièvre, les anxiétés, les suffocations, la douleur et la tension de tout le ventre. Il s'y joint des tranchées, de la diarrhée et même de la dysenterie. Pour lors le pouls devenant intermittent, le hoquet, les convulsions, le tremblement se mettent de la partie, et enfin les sueurs froides et le délire, annoncent la gangrène des viscères, et sont le prélude de la mort.

TRAITEMENT. Le traitement de cet accident est un peu différent, selon qu'on l'entreprend plutôt ou plus tard.

Si l'officier de santé est appelé peu de temps

après qu'on a mangé les champignons, et avant qu'ils aient produit les accidens rapportés ci-dessus, le plus prompt et le plus sûr remède est l'émétique, qui fait rendre le poison, avant qu'il ait eu le temps d'affecter l'estomac. Il faut alors éviter, au contraire, la thériaque et les élixirs chauds, qui ne feroient qu'augmenter la chaleur et l'inflammation. On donnera toutes les deux heures des lavemens avec les plantes émollientes et beaucoup de beurre ou d'huile. Après le vomissement, on fera boire amplement une décoction mucilagineuse de racine de guimauve ou de nénufar, de graine de lin, etc. On donnera de l'huile d'amandes douces, des émulsions, et enfin on finira par l'oxycrat, la limonade, le sirop de verjus, et les différens acides, qui sont les antidotes et les véritables spécifiques des poisons, que fournit le règne végétal.

Mais s'il y a déjà quelque temps que le malade ait pris des champignons, et si les accidens annoncent déjà un commencement d'inflammation à l'estomac, il faut bien se garder de donner l'émétique. On s'en tiendra aux boissons émollientes et adoucissantes, aux lavemens également émolliens, aux bains et aux demi-bains, qui préviennent le pissement de sang, suite assez ordinaire de cet état; et enfin le plus sûr et le principal remède est l'usage des acides, qui achèvent ordinairement la guérison, si le malade n'est pas dans un état désespéré.

ARTICLE SECOND.

De l'Opium.

Parmi les différens médicamens que fournit le règne végétal, il n'en est peut-être aucun plus avantageux que l'opium, qui calme les plus vives douleurs, et soulage les malheureux malades, en suspendant les tourmens qu'ils éprouvent. Mais ce même remède, pris à une dose trop forte, est un véritable poison. Si une petite quantité d'opium produit une espèce de gaîté, et des sensations agréables ; si une dose un peu plus forte procure un sommeil accompagné d'idées voluptueuses ; son excès est suivi des plus fâcheux accidens, qui, à la fin, font périr celui qui a eu l'imprudence d'user sans mesure de ce dangereux médicament.

SYMPTOMES. D'abord cette personne est gaie et plus animée, elle rit et fatigue par son verbiage ; ensuite comme un homme ivre, elle perd la raison ; elle ne sait ce qu'elle dit, elle délire, devient maniaque, et à la fin tombe dans un sommeil profond. Pendant cet assoupissement, son pouls est plein, élevé, puis quelquefois intermittent ; sa peau est plus chaude que dans l'état naturel ; elle éprouve des démangeaisons ; son visage est rouge, ses lèvres sont gonflées ; ses mâchoires se relâchent, et à ces symptômes se joint un violent priapisme, et quelquefois l'éjaculation de l'humeur spermatique. Enfin, ses yeux semblent sortir

de leurs orbites, la prunelle se dilate, la cornée s'affaisse; il survient de la difficulté de respirer, des convulsions, des hoquets, des nausées, des vomissemens, l'urine s'échappe goutte à goutte, et les défaillances, ainsi que les sueurs froides annoncent la mort, qui ne tarde pas à venir.

Traitement. Lorsque quelqu'un a pris une trop forte dose d'opium, si cet accident ne vient que d'arriver depuis très-peu de temps, il faut tâcher de le faire vomir, pour faire rejeter l'opium, qui est encore dans l'estomac. Ainsi, on lui donnera l'émétique, qui d'ailleurs réveille la machine, que le poison commençoit à engourdir. Mais il faut pour cela que le malade soit encore fort, qu'il ne soit pas déjà dans l'abattement, car alors l'émétique, loin de le soulager, seroit un nouveau poison. Il en est de même de la saignée, qui peut être utile tant que le pouls est dur, et que les vaisseaux sont gonflés, mais qui accéléreroit la mort du malade, lorsque les forces commencent à manquer.

Mais le remède le plus sûr et le plus efficace, dans tout le cours de cet accident, est l'usage des acides, donnés même à une assez forte dose; on donnera donc de l'oxycrat, des sucs de verjus, de limon, d'oranges aigres, et même quelques gouttes d'esprit de vitriol, étendues dans de l'eau. En même temps, on tâchera de procurer la liberté du ventre, qui est très-avantageuse dans ce malheureux état, en prescrivant des lavemens purgatifs, et des bouillons émolliens et laxatifs. Enfin, si l'assoupissement est

très-profond, on cherchera à réveiller le malade, en faisant des frictions sèches, et en appliquant des vésicatoires bien chargés de poudre de cantharides.

ARTICLE TROISIÈME.

Des autres Plantes narcotiques.

Plusieurs autres plantes ont une odeur vireuse, approchant de celle de l'opium et produisent des effets semblables, à quelques différences près; je ne dirai qu'un mot de quelques-unes.

Le *stramonium*, ou pomme épineuse, exhale une odeur forte et virulente, qui rend la tête lourde et pesante, et qui provoque au sommeil, si on la respire un peu de temps. Mais ce sommeil n'est point accompagné de sensations agréables; il est léthargique : c'est cette plante, avec laquelle des coquins, il y a quelques années, endormoient les citoyens pour les pouvoir voler. Si malheureusement on prend à l'intérieur quelque partie de cette même plante, c'est un violent poison, principalement le fruit et la graine; la tête sur-le-champ devient lourde; on tombe dans la stupeur; les yeux se ferment involontairement; on sent un bruissement dans les oreilles. Bientôt surviennent des anxiétés, des nausées, des vomissemens, et enfin des sueurs froides et des syncopes, qui sont suivies de la mort. Si même la dose du poison a été forte, et si le malade est d'un tempérament vigoureux, il tombe dans la manie et entre en fureur; ce qui

fait nommer le *stramonium*, par quelques auteurs, *solanum furiosum*, morelle furieuse.

TRAITEMENT. Dans le traitement de cet accident, on ne doit jamais employer la saignée. A cela près on se conduira, comme je l'ai conseillé pour le traitement de l'opium. On fera vomir le malade, s'il y a peu de temps qu'il vienne d'avaler le poison; on lui donnera des lavemens purgatifs et même un peu actifs; on emploiera les frictions et les stimulans extérieurs: mais le remède principal et le plus efficace, ce sont les acides qui sont l'antidote de ce poison.

Les différentes espèces de morelles, ou *solanum*, ne sont guère moins dangereuses; elles produisent presque les mêmes effets que le stramonium, si ce n'est qu'elles ne procurent pas tant l'assoupissement que la fureur et la manie. Aussi la saignée peut-elle convenir dans leur traitement, qui, du reste, est le même que celui que j'ai indiqué contre les effets dangereux de l'opium et du stramonium.

Il y a une autre plante qu'on ne soupçonnoit pas être dangereuse, c'est le *laurier-cerise*, ou laurier-amandé, lorsque, sur la fin du siècle passé, deux femmes en Angleterre périrent empoisonnées pour avoir bu de l'eau distillée de cette plante. Nichols et Mead en firent des expériences sur plusieurs animaux, qui moururent tous, et ils observèrent que c'est principalement dans la partie huileuse, qui monte avec l'eau dans la distillation, que résidoit la qualité vénéneuse; que plus l'eau distillée

contenoit de cette huile, plus elle étoit dangereuse, mais que l'huile toute seule étoit un poison des plus actifs. Cependant, tous les jours les femmes mettent des feuilles de laurier-amandé dans le lait, pour lui donner un goût d'amandes; méthode qu'il seroit sage et prudent de proscrire.

Si malheureusement quelqu'un en a trop usé, et sur-tout s'il a avalé de cette huile, il est attaqué de spasmes et de convulsions; il sent sa tête lourde, et bientôt tous ses membres deviennent paralytiques, et il périt après avoir éprouvé des syncopes et des sueurs froides. Le meilleur antidote qu'on ait trouvé contre cette espèce de poison, est l'alkali volatil. On en fait respirer au malade, on en frotte ses tempes, et on en fait avaler de temps en temps quelques gouttes étendues dans suffisante quantité d'eau.

ARTICLE QUATRIÈME.

Des Végétaux purgatifs.

Parmi les purgatifs tirés des végétaux, si on en excepte la casse, les tamarins, la manne, et quelques autres minoratifs, la plupart, suivant les doses plus ou moins grandes, peuvent être des médicamens salutaires, ou de véritables poisons. C'est sur-tout ce que l'on peut dire des drastiques résineux, dont les molécules résineuses doivent être divisées, soit par l'esprit-de-vin, soit par quelque sel neutre, sans quoi, sur-tout si la dose est un peu

considérable, elles s'attachent aux parois des intestins et de l'estomac, et produisent des accidens fâcheux et souvent très-dangereux.

Symptomes. Dans ce cas, on sent une chaleur vive dans tout le corps; mais principalement à l'estomac, la peau est sèche et brûlante; la fièvre s'allume, le ventre se tend; il survient des tranchées suivies d'évacuations sanguinolentes; les urines s'arrêtent; le pouls d'abord dur et fréquent, devient petit, serré et intermittent. Enfin, si la dose du remède a été beaucoup trop forte, ou si l'on ne porte pas remède à ces premiers accidens, ils sont suivis de défaillances et de syncopes qui font périr le malade.

Traitement. Lorsqu'une personne se trouvera incommodée pour avoir pris un purgatif trop violent, s'il y a peu de temps qu'elle ait pris ce remède, on tâchera de le lui faire rejeter par le vomissement, en lui donnant force eau chaude mêlée avec de l'huile; ensuite on aura recours aux acides, tels que l'oxycrat, la limonade, les tamarins, et la crême de tartre, qui est un excellent correctif des résineux et qu'on doit toujours y joindre, lorsqu'on est dans le cas de les employer. Mais s'il y a déjà quelque temps que le malade ait pris le purgatif résineux, si le ventre est déjà tendu, et si les viscères sont irrités et enflammés, on traitera le malade, comme dans l'inflammation du bas-ventre. Ainsi, s'il n'y a pas de syncopes, et que le malade ne soit pas trop foible, on le saignera; on

mettra en usage les fomentations, les lavemens émolliens, les boissons adoucissantes en quantité, et même, si les douleurs et les tranchées sont excessives, quelques doses légères de calmans.

Il y a pareillement quelques plantes émétiques violentes, telles que le cabaret, la gratiole, etc., qui, prises à une dose un peu forte, irritent l'estomac, et excitent des hoquets, des syncopes, et enfin l'inflammation de ce viscère. On calmera également ces accidens par l'usage des acides, et ensuite on aura recours à quelques calmans, tels que le sirop diacode et la teinture anodyne à doses légères.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Poisons tirés du Règne animal.

Le règne animal fournit beaucoup de poisons, et d'animaux venimeux dans les pays chauds; heureusement nous n'en avons que peu dans nos climats tempérés. Je ne parlerai ici que des plus fréquens.

ARTICLE PREMIER.

Du Poison des Cantharides.

Les cantharides sont d'un fréquent usage en médecine employées à l'extérieur, elles font assez ordinairement la base des vésicatoires, mais leur action

action caustique interdit leur usage intérieur, qui seroit infiniment dangereux. Cependant il peut arriver que quelques personnes en aient pris intérieurement, soit par inadvertance, soit que de jeunes libertins ou des vieillards usés aient eu recours à ce remède pour renouveler leur vigueur auprès des femmes.

SYMPTOMES. Alors leurs urines deviennent âcres et mordicantes, ils sentent une douleur vive et un feu dans les reins, dans la vessie et toutes les voies urinaires. Ces urines ne se rendent qu'avec peine et douleur, elles sont rouges, brûlantes, enflammées, souvent sanguinolentes; et si la dose de cantharides a été un peu considérable, l'inflammation gagne depuis la vessie, le long des urétères jusqu'aux reins, et le malade périt au milieu des plus cruels tourmens.

Lorsque dans cette circonstance le sang coule assez abondamment avec les urines, et que le malade tombe en foiblesse, le mal est incurable, et l'inflammation des voies urinaires se termine bientôt par la gangrène: mais si les douleurs sont légères, on peut espérer de guérir le malade.

TRAITEMENT. Pour y parvenir on commencera par le saigner, et on lui fera boire abondamment une décoction émolliente, soit de racine de guimauve, soit d'orge ou de racine de nénufar. Mais ce qui m'a le mieux réussi dans une pareille occasion, est une eau de graine de lin, soit seule, soit dans laquelle on fait dissoudre un peu de

gomme arabique, et que l'on émulsionne. On fait boire au malade une grande quantité de cette tisanne, en même temps qu'on lui fait prendre tous les jours deux bains ou demi-bains tièdes, et que dans les intervalles des bains, on fait sur le ventre des fomentations de racines et d'herbes émollientes, et qu'on lui fait donner des lavemens fréquens avec les mêmes décoctions émollientes.

ARTICLE SECOND.

Du Venin de la Vipère.

Parmi les serpens de notre pays, il n'y a que la vipère seule qui soit vénimeuse et dangereuse, tous les autres ne le sont pas; la couleuvre, le serpent à collier, qui est une espèce de couleuvre, l'orvet ne peuvent pas même mordre, et quoique l'aspic ait des dents, sa morsure n'est nullement dangereuse, comme je l'ai éprouvé sur moi-même. Mais il n'en est pas de même de la vipère. Aussi-tôt qu'elle a mordu jusqu'au sang par le moyen des dents crochues et mobiles dont est pourvue sa mâchoire supérieure, et que le venin contenu dans la vésicule qui est à la racine de ces dents, s'est introduit dans la plaie, on éprouve les plus fâcheux accidens.

SYMPTOMES. Outre la douleur qu'on ressent dans la partie blessée, il y survient une enflure qui s'étend de plus en plus. L'endroit de la piqure forme un cercle rouge, dont le tour est

pâle et livide, toute la partie est engourdie, et il suinte de la plaie une sanie purulente. En même-temps, à mesure que le venin pénètre dans les vaisseaux, tout le corps enfle, et il survient une jaunisse universelle : le malade éprouve des anxiétés, un resserrement de l'estomac, une douleur vive et intolérable à la région ombilicale, des nausées, des vomissemens bilieux; et si on n'apporte pas un prompt remède à son état, son pouls devient vif, petit, intermittent; sa raison se trouble; il a des vertiges, des palpitations, du délire, enfin des défaillances et des sueurs froides, qui sont bientôt suivies de la mort. Quelques graves que soient ces symptômes, et quoique ce poison soit très-dangereux, il n'est pas cependant impossible de sauver la personne blessée, pourvu qu'on la secoure promptement, avant que les accidens soient parvenus au plus haut degré.

TRAITEMENT. On a proposé beaucoup de remèdes contre la morsure de la vipère, soit l'huile appliquée sur la piquure, soit des cataplasmes d'ail ou de thériaque, soit les ligatures de la partie blessée. Mais tous ces moyens sont fort incertains, et si quelquefois ils ont paru réussir, c'est que la piquure étoit légère, et que le bon tempérament du malade a pu surmonter les mauvais effets du poison. C'est au savant Bernard de Jussieu, que nous devons la connoissance du véritable contre-poison de la vipère, qu'il a d'abord essayé sur nombre d'animaux, et au moyen duquel il guérit,

en 1747, un étudiant mordu d'une vipère en trois endroits : expérience dont furent témoins beaucoup de jeunes médecins, du nombre desquels j'étois.

Il faut d'abord scarifier légèrement l'endroit de la blessure, et ensuite y faire des fomentations avec l'alkali volatil, soit seul, soit étendu dans un peu de vin. En même temps on fait avaler au malade cinq ou six gouttes du même alkali fluor, soit dans un verre de vin, soit dans du bouillon, ou une tisanne diaphorétique. On fait coucher le blessé, et on répete plus ou moins souvent la même dose d'alkali, jusqu'à ce qu'il sue copieusement, et que les accidens diminuent à proportion. En vingt-quatre ou trente-six heures la personne est guérie, et il ne lui reste plus qu'un peu de foiblesse. Il seroit donc à desirer que dans les départemens où les vipères sont communes, les officiers de santé eussent toujours un flacon d'alkali volatil, ou d'eau de luce avec eux.

ARTICLE TROISIÈME.

Du Venin hydrophobique, ou de la Rage.

La rage ainsi nommée, à cause des affreux et terribles symptômes qui l'accompagnent, est une maladie convulsive et spasmodique, qu'on contracte après avoir été mordu d'un chien ou autre animal enragé. Cette maladie est particulière et propre aux animaux du genre canin, le chien, le renard et le loup, et quoi qu'en disent quelques

personnes, les autres animaux ne la gagnent que quand ils ont été mordus par quelqu'un de ceux-là. On lui a aussi donné le nom d'*hydrophobie*, ou horreur de l'eau, parce que ce symptôme accompagne presque toujours la rage, quoique l'horreur de l'eau puisse exister sans elle, comme il arrive quelquefois dans certaines fièvres malignes.

SYMPTOMES de la rage. Lorsque quelqu'un a été mordu par un animal enragé, après un intervalle de trente ou quarante jours, plus ou moins, il devient triste et sombre, il fuit la société de ses amis, il se plaint de lassitude et soupire fréquemment, et alors la partie blessée, qui s'étoit cicatrisée et guérie aussi facilemement et promptement qu'une plaie simple, devient douloureuse, la plaie se r'ouvre, et sa douleur se propage aux parties voisines. Souvent le malade a des nausées, des anxiétés, ses nerfs sont dans un tremblement convulsif, cependant il n'a point de fièvre, mais en touchant son pouls, on le trouve convulsif et intermittent. Tel est le commencement et le premier degré de la maladie.

Bientôt après commence le second degré, le malade devient plus triste et de mauvaise humeur, son aspect est menaçant, la douleur augmente et devient plus aiguë dans l'endroit de l'ancienne blessure, son sommeil est inquiet et agité par des rêves effrayans, il croit voir des chiens qui l'attaquent et le déchirent, alors commencent les convulsions, et chez les hommes le priapisme,

l'horreur de l'eau se fait aussi sentir dans ce second degré, le malade ne peut avaler aucun liquide, la vue de l'eau, son murmure, et tout ce qui lui en rappelle l'idée, renouvelle ses accès, pendant lesquels son visage est enflammé, ses yeux sont étincelans, et l'éclat de la lumière le blesse au point qu'il cherche l'obscurité. Quand les accès sont violens, il cherche à mordre les assistans et crache fréquemment une salive écumeuse; son pouls, pendant ce temps, est plein et fort, tantôt régulier, tantôt convulsif. Cependant, dans les intervalles des accès, le malade recouvre la connoissance et parle raisonnablement sur tout, il n'y a que l'eau qui le mette en fureur et renouvelle les accidens.

Mais dans le troisième et dernier degré, il s'allume une fièvre violente, les urines sont épaisses, enflammées, en petite quantité, quelquefois totalement supprimées, les malades sont tourmentés d'une soif et d'une sécheresse de gosier, qu'ils ne peuvent calmer, à cause de l'horreur de l'eau, qui est extrême; le mouvement même de l'air, le vent, le poli d'une glace, tout ce qui peut leur rappeler l'idée de l'eau les met en fureur. Il en est de même de l'idée ou du nom du chien, le délire est furieux et presque continuel, plusieurs cherchent à blesser et à mordre les assistans, même leurs parens et leurs amis, jusqu'à ce qu'ils périssent tout d'un coup dans un violent accès de rage, ou que la respiration s'embarrassant et le

froid commençant à gagner les extrémités, ils meurent assez tranquillement.

Au reste, ces symptômes ne se rencontrent pas tous chez les différens malades, les uns sont plus furieux, les autres plus tranquilles, et quelques-uns n'ont aucune envie de mordre ; mais les convulsions, l'horreur de l'eau, la difficulté d'avaler, et les douleurs dans l'ancienne blessure s'observent constamment chez tous les enragés.

Pronostic. Cette terrible maladie, souvent mortelle, n'est pas toujours incurable, quoiqu'autrefois on la regardât comme telle, et qu'en conséquence on eût la barbarie d'étouffer les enragés, dans la crainte qu'ils ne blessassent d'autres personnes. Mais beaucoup de malades, quoique déjà atteints des symptômes de la rage, ont guéri. Le danger varie suivant la sensibilité des nerfs du malade, la gravité des blessures et l'endroit mordu. En général, lorsque les blessures ont été faites à la tête et au visage, il est rare que les malades guérissent, et sur treize enragés traités à Senlis, en 1780, par les commissaires de la société de médecine, les trois, qui avoient été blessés au visage, sont les seuls qui aient péris, les dix autres ont été sauvés, quoique plusieurs eussent éprouvé déjà des symptômes violens de rage.

Pour que cette maladie se communique, il ne suffit pas d'avoir été mordu, il faut que la salive de l'animal pénètre jusqu'aux vaisseaux sanguins. Par conséquent, si la morsure n'a pas entamé la

peau, ou si ayant été faite à travers les vêtemens; la salive du chien essuyée par les habits, n'a pas pénétré dans la plaie, la personne blessée peut ne pas contracter la rage. Dans ce dernier cas, cependant, il est beaucoup plus prudent de prendre des précautions.

TRAITEMENT. La nature du venin hydrophobique étant inconnue, cette maladie n'a été traitée que d'une manière empyrique. On a proposé contre la rage une quantité de spécifiques, qu'il seroit trop long de rapporter ici, mais dont on peut voir le détail dans les savantes *Recherches sur la Rage*, du C. Andry. Ces spécifiques n'ont eu presque aucun succès, et les malades, qui y avoient eu recours, n'en ont pas moins été attaqués de la rage. Si quelquefois ils ont paru réussir, c'est que le chien qui avoit mordu les personnes, n'étoit pas enragé, ou que sa salive n'avoit pas pénétré dans la plaie. Aujourd'hui, nous avons enfin un spécifique plus certain dans le mercure, qui a déjà réussi dans plusieurs occasions, et dont les épreuves ont été faites avec la plus grande attention et de la manière la plus authentique. Cela posé, examinons d'abord ce qu'il convient de faire, lorsque quelqu'un a été mordu par un chien enragé, pour tâcher de prévenir la rage: c'est le traitement préservatif. Nous verrons ensuite par quels moyens on peut guérir une personne déjà atteinte de la rage, et qui en a les sympmes et les accidens; ce qui fait le traitement curatif.

Traitement préservatif. Lorsqu'un chien enragé, ou qu'on pense l'être, a mordu une ou plusieurs personnes, on commence par le tuer, dans la crainte qu'il n'en blesse d'autres ou ne morde des animaux. Cette précaution est bonne jusqu'à un certain point, mais il vaudrait mieux de s'assurer du chien, et de le tenir enfermé pour voir si réellement il est enragé. S'il ne l'est pas, les gens blessés seroient délivrés d'une inquiétude affreuse, qui seule peut leur faire beaucoup de mal. Au reste, dans l'incertitude, il est prudent et même nécessaire de prendre les précautions suivantes.

D'abord, quant au traitement extérieur, on verra si la plaie de la morsure est encore ouverte, ou si elle est cicatrisée : car ces plaies se cicatrisent souvent très-promptement. Si elle n'est pas fermée, on l'entretiendra ouverte, et si elle est guérie, on la r'ouvrira avec la pierre à cautère, et on en excitera la suppuration avec un emplâtre vésicatoire. Ensuite tous les jours on la pansera avec un digestif composé de basilicum, de baume d'arcæus et d'huile d'hypericum, dans lequel on mêlera un peu de précipité rouge, sept ou huit grains par once, si on voit que la plaie veuille se fermer. En même temps on fera tous les jours, autour de la plaie, des frictions locales avec un peu de pommade mercurielle, et on continuera d'entretenir ainsi la blessure ouverte, jusqu'à la fin du traitement, précaution essentielle et absolument

nécessaire dans cette maladie, et sans laquelle les remèdes internes font peu d'effet.

A ce traitement extérieur, on joindra les remèdes intérieurs. Ainsi, lorsque le malade sera d'un tempérament sec, échauffé ou sanguin, on le fera saigner, et on lui fera faire usage des bains des jambes, ou même des bains entiers. On lui prescrira des boissons anti-spasmodiques, soit avec l'infusion de fleurs de tilleul ou de gallium, soit avec celle de rhue ou d'oranger, qu'on rendra aigrelettes en y ajoutant un peu de vinaigre et du sucre ou du miel; matin et soir, on lui fera prendre un bol également anti-spasmodique, composé de quelques grains de camphre et de musc, et d'un demi-scrupule de cinnabre artificiel, le tout incorporé dans suffisante quantité de conserve de roses; et pour peu que les nuits soient agitées, on ajoutera au bol du soir un demi-grain d'opium. Enfin, on aura soin de tenir le ventre libre par l'usage de lavemens d'eau et une once de miel mercuriel. Mais avec ces précautions, le principal article du traitement consiste à tenir toujours la plaie ouverte, à entretenir sa suppuration et à faire des frictions d'un ou deux gros de pommade mercurielle, plus ou moins, suivant l'âge, les forces et le tempérament, précisément comme dans le traitement des maladies vénériennes; ce que l'on continue pendant un mois ou quatre décades, plaçant de temps en temps quelques purgatifs, sur-tout s'il veut survenir de la salivation. Enfin, on aide l'effet du mercure, et on le fait

porter à la peau, en excitant la transpiration par le moyen de l'esprit volatil de sel ammoniac, dont on fait prendre à la personne depuis quinze jusqu'à vingt et vingt-cinq gouttes, une ou deux fois par jour. Par ce traitement, plusieurs personnes, mordues par des chiens enragés, ont été parfaitement guéries, et ont évité le danger qui les menaçoit.

TRAITEMENT curatif. Mais quand le malade est déjà pris de la rage, et qu'il éprouve les symptômes de cette maladie, le traitement doit être encore plus actif et plus prompt. On renouvellera donc tout de suite les plaies, si elles sont cicatrisées; on les cautérisera profondément et on en entretiendra amplement la suppuration par les moyens proposés ci-dessus. Mais alors il faudra forcer les frictions mercurielles, pour que la salivation s'établisse promptement et abondamment. On peut les porter à une demi-once de pommade chacune, et même d'une once, si le cas est urgent, ainsi que l'a fait avec succès, en 1781, un habile chirurgien, le citoyen Mathieu, qui, de plus, a eu le courage et l'intrépidité de traiter et guérir, par la même méthode, deux chiens enragés, ainsi qu'on le voit dans les mémoires de la société de médecine.

Il ne me reste plus qu'à rassurer sur certaines craintes que l'on peut avoir au sujet de la rage. Il est déjà sûr qu'elle ne peut se communiquer que par la salive du chien malade, mais il faut que cette salive pénètre dans le sang, soit par la plaie, soit par les endroits où la peau est mince, comme aux

lèvres. On cite un exemple d'une femme qui, voulant couper avec ses dents un fil, dont elle raccommodoit un habit déchiré par un chien enragé, et qui avoit été imbu de sa salive, contracta la rage pour avoir posé ses lèvres sur les lambeaux de cet habit. D'un autre côté, en Italie des bœufs ayant été mordus par un chien enragé, le propriétaire les vendit à un boucher, qui les tua, et beaucoup de personnes mangèrent de ces bœufs, et en furent quittes pour la peur, sans qu'aucune soit devenue enragée. On cite également l'exemple d'une chèvre qui, allaitant un enfant, fut mordue d'un chien enragé, et le devint elle-même au bout de trois semaines. L'enfant, qui, dans l'intervalle, avoit toujours usé de son lait, n'eut aucun mal. Il paroîtroit donc que ni le lait, ni la viande des animaux enragés ne pourroit communiquer la rage; ce qui peut rassurer ceux qui sont dans le cas d'en avoir usé sans le savoir.

Je me suis un peu plus étendu sur cet article, parce qu'il n'y a pas d'année où il n'arrive plusieurs accidens de chiens enragés, sur-tout dans les campagnes, et qu'il est essentiel que les officiers de santé soient instruits de la conduite qu'il faut tenir dans ces malheureuses circonstances.

SUPPLÉMENT ABRÉGÉ

Sur les Maladies Vénériennes.

MON premier projet étoit de ne point parler, dans ce manuel, des maladies vénériennes. Il y a tant de bons livres qui ont traité cette matière, qu'on ne peut que répeter ce qu'ont dit ces différens auteurs. On peut et on doit sur-tout consulter l'excellent ouvrage d'Astruc sur ces maladies. Cependant, d'après les représentations de quelques personnes, j'ai cru devoir dire un mot sur les deux maladies vénériennes les plus fréquentes et les plus ordinaires, la gonorrhée virulente et la vérole. Quant aux autres accidens vénériens qui s'y joignent souvent, et qui demandent plus les secours de la chirurgie que de la médecine, les officiers de santé feront bien de lire et de consulter quelques-uns des différens ouvrages qui ont paru sur ces maladies.

CHAPITRE PREMIER.

De la Gonorrhée Virulente.

LA gonorrhée virulente, qu'on nomme aussi *chaude-pisse*, à cause de la chaleur douloureuse que les malades éprouvent en urinant, est un

écoulement de liqueur épaisse et purulente par le canal de l'urètre, qui est la suite d'un commerce impur.

DESCRIPTION de la Maladie. Lorsque quelqu'un a eu affaire à une personne infectée, quatre, six, huit ou dix jours après ce commerce, plutôt ou plus tard, il éprouve un écoulement par le canal de l'urètre, de quelques gouttes d'une humeur blanche, épaisse, un peu gluante, accompagné d'une espèce de chatouillement et de sensation agréable, quoiqu'avec un peu de chaleur. Si pour lors on examine l'orifice de l'urètre, il paroît plus béant et plus rouge que dans l'état naturel. Bientôt les accidens augmentent, on rend les urines avec difficulté et avec un sentiment de chaleur mordicante : la matière qui sort de l'urètre est plus abondante et plus épaisse, et l'érection de la verge est fréquente, involontaire et fatigante. Alors l'écoulement devient, de plus en plus, abondant et âcre, tantôt de couleur grise et comme purulente, tantôt verdâtre ou jaune, quelquefois mêlé de stries sanguinolentes et de mauvaise odeur. Alors les douleurs sont cuisantes en urinant, l'érection eſt presque continuelle et douloureuse; il semble que la verge soit serrée avec une corde, souvent même elle est recourbée, ce qu'on appelle chaude-pisse cordée; enfin le périné est brûlant, gonflé et douloureux pour peu qu'on le touche. Tel est le fort du mal et de la gonorrhée dans son plus haut période. Ensuite les accidens diminuent par degrés,

la douleur et la chaleur se calment; l'humeur, qui coule plus aisément, devient plus blanche et plus épaisse, et diminuant en quantité, de jour en jour, elle se tarit à la fin.

Les femmes, dans la gonorrhée, éprouvent les mêmes accidens; l'écoulement suit les mêmes périodes; elles éprouvent dans le vagin la même ardeur, la douleur et la tension que les hommes ressentent dans la verge, et ce n'est qu'avec une vive douleur qu'elles peuvent recevoir les embrassemens d'un homme.

Diagnostic. Il n'est pas difficile de reconnoître chez les hommes la présence de la gonorrhée virulente; on pourroit tout-au-plus la confondre dans les commencemens avec la gonorrhée simple, ou cet écoulement, qui survient quelquefois à la suite de l'usage de la bierre, ou après avoir monté à cheval, et dont j'ai parlé précédemment. Mais dans cette légère maladie, l'écoulement n'est accompagné ni de douleur, ni d'aucun autre accident, et d'ailleurs il dure peu et cesse souvent de lui-même; en sorte qu'il est aisé de distinguer ces deux maladies. Mais le diagnostic n'est pas aussi facile chez les femmes: comme beaucoup d'entre elles sont sujettes à des fleurs blanches, il est quelquefois difficile de distinguer la gonorrhée de cette incommodité, sur-tout quand les femmes ne sont pas de bonne foi, ou qu'elles ignorent la cause du mal qu'elles peuvent avoir gagné de leurs maris, sans s'en douter. Quelques auteurs ont

proposé l'inspection de la partie souffrante, pour s'assurer quel est le siège et l'origine de l'écoulement. Mais, outre que ce moyen répugne à la pudeur des femmes honnêtes, il est souvent incertain et trompeur. Il vaut mieux s'informer des douleurs que la femme ressent dans le vagin, de la difficulté qu'elle éprouve en urinant, et en même temps examiner avec attention ses linges. Quelquefois, à la vérité, des fleurs-blanches, âcres et de mauvaise qualité, sont verdâtres, et ressemblent beaucoup à un écoulement gonorrhoïque. Mais en frottant les linges, leurs taches se dissipent presque toutes en poussière ou en farine, et la tache diminue ou disparoît presque entièrement, ce qui n'arrive pas dans la gonorrhée.

PRONOSTIC. Cette maladie par elle-même n'est pas dangereuse; elle guérit, pourvu que, dès le commencement, on la traite d'une manière convenable. Mais si l'écoulement est supprimé, soit par un usage imprudent de remèdes astringens, soit par la violence de l'inflammation de la partie, et par la fièvre, qui en est la suite, elle ne manque pas d'occasionner la vérole. Quelquefois, lorsque la gonorrhée a été violente et qu'elle a duré longtemps, il reste, après la guérison, un écoulement involontaire de liqueur séminale, qui affoiblit les malades, les inquiète dans la crainte de n'être pas bien guéris, et qui est souvent opiniâtre et très-difficile à arrêter. En général, les femmes souffrent moins dans la gonorrhée que les hommes; mais

cette maladie est beaucoup plus difficile à guérir chez elles.

TRAITEMENT. La douleur et la chaleur, qui accompagnent la gonorrhée, annoncent qu'il y a inflammation dans les vésicules séminales, dans les prostates, les glandes de Cowper, dans la fosse naviculaire et la membrane intérieure de l'urètre. Mais cette inflammation est catharrale, semblable à celle qui affecte la membrane pituitaire dans le rhume de cerveau; l'écoulement qui survient est nécessaire pour dégorger toutes ces parties, et si l'inflammation est trop vive, elle peut empêcher ce dégorgement et s'opposer à l'écoulement. Il faut donc, tant que les accidens inflammatoires subsistent et sont dans leur force, combattre cette maladie par les mêmes moyens qui ont été proposés dans le traitement des inflammations. Ainsi, pour peu que les douleurs soient vives, sur-tout si le malade est jeune et sanguin, on fera bien de commencer par une saignée: en même temps on prescrira une abondante boisson adoucissante et rafraîchissante. Ces boissons peuvent varier à l'infini, soit du petit-lait, soit une eau de chiendent et de pariétaire émulsionnée avec le sirop d'orgeat, soit une décoction de racine de guimauve ou de chicorée, etc. On choisira celle de ces tisannes, qui se trouvera sous la main; mais quelle que soit celle que l'on adopte, il est nécessaire d'ajouter sur chaque pinte un demi-gros de nitre purifié. J'ai guéri nombre de gonorrhées par l'usage abondant de la seule tisanne de

chiendent nitrée, sur chaque verre de laquelle on délayoit une petite cuillerée à café de sirop d'orgeat. Pendant l'usage de la boisson, on fera prendre tous les jours au malade un lavement émollient d'une décoction de son ou de poirée, et si le ventre est resserré, on y ajoutera une once de lénitif et un gros de crystal minéral. Enfin, si les douleurs et la chaleur étoient si vives, qu'elles ôtassent le sommeil, on donneroit le soir un gobelet de lait d'amandes, qu'on rendroit encore plus calmant, en l'édulcorant avec deux ou trois gros de sirop diacode.

On continuera ce régime jusqu'à ce que la douleur diminue, que l'écoulement se fasse librement, et que la matière s'épaississe et devienne blanche; et pendant tout ce temps, le malade observera une diète exacte, il ne boira ni vin ni liqueurs, mais toujours sa tisanne; il évitera de faire de l'exercice, et encore plus le commerce des femmes, et il n'usera que de viandes de jeunes animaux, de veau, de poulet, etc., bouillies, rôties ou grillées, sans aucuns assaissonnemens, ni ragoûts, et en médiocre quantité.

Pour lors les plus grandes douleurs étant calmées, on pourra purger légèrement, soit avec la casse et la manne, soit avec la manne et les tamarins dans le petit-lait, et de plus il est utile alors de tenir habituellement le ventre libre; ce qu'on peut faire aisément, en faisant prendre matin et soir un demi-gros d'un électuaire composé d'une

once de lénitif, d'un gros de racine de jalap en poudre et d'un demi-gros de nitre purifié, avec suffisante quantité de sirop de guimauve. C'est alors aussi que, pendant une quinzaine, on fera le soir, de deux jours l'un, une légère friction locale avec un gros environ de pommade mercurielle sur le périné, les bourses et les aînes, ayant soin de se tenir chaudement, sur-tout dans les temps froids.

Par ces moyens, tous les accidens étant calmés, il ne restera plus qu'un écoulement nullement douloureux d'une humeur blanche, épaisse, et dont la quantité diminuera de jour en jour. C'est alors qu'on pourra employer quelques balsamiques, pour déterger les petits ulcères qui ont fourni la matière de l'écoulement. Mais, comme ces remèdes sont chauds, il faut en user avec précaution, et examiner s'ils ne ramènent pas quelques douleurs, et sur-tout ne pas discontinuer, pendant leur usage, les tisannes adoucissantes et rafraîchissantes. On peut donner ces balsamiques sous différentes formes, soit qu'on mêle avec du sucre en poudre un demi-gros de baume de copahu, ou de térébenthine, pour en former un bol; soit que l'on compose un électuaire avec quatre onces de lénitif, deux onces de baume de copahu, une once de nitre, autant de rhubarbe, une demi-once de gomme de gayac, et suffisante quantité de sirop de capillaire, dont on fera prendre un gros matin et soir; soit qu'on forme une opiate avec quatre onces de térébenthine, trois gros de rhubarbe et un gros de mercure doux,

qu'on partagera en huit prises, pour en prendre une tous les jours. Pendant cet usage des balsamiques, le malade fera bien de prendre, matin et soir, un verre de décoction mucilagineuse coupée d'un tiers d'eau de squine, faite avec un gros de cette racine, bouilli dans une chopine d'eau ; ce qu'il continuera encore quelque temps après sa guérison.

Ce traitement suffit ordinairement pour bien guérir la gonorrhée; après quoi on purgera encore plusieurs fois avec un purgatif ordinaire.

Mais il arrive quelquefois que la maladie guérie, il reste un suintement opiniâtre, qui vient de la foiblesse et du relâchement des vaisseaux, et qu'on a beaucoup de peine à arrêter. Pour lors on fera prendre pendant une quinzaine de jours, tous les jours un bol un peu astringent de dix à douze grains, soit de corail porphyrisé, soit de sang-dragon, et deux grains d'alun, le tout incorporé dans la conserve de roses, buvant par-dessus une tasse d'infusion de marrube blanc, sucrée avec du miel; et si cela ne suffit pas encore, on y joindra quelques injections astringentes dans l'urètre, faites avec une infusion de bugle et de sanicle, à laquelle on joint un peu de miel rosat. Mais avant que de faire usage de ces astringens, il faut être bien sûr que l'écoulement n'est plus du tout virulent. Plusieurs de ces restes d'écoulemens très-anciens ont été guéris par l'usage des eaux de Passy, que l'on peut imiter par une eau rouillée, à laquelle on ajoute sur chaque pinte un gros de quelque sel

neutre, comme de sel de duobus ou de sel d'epsom.

Outre le traitement dont je viens de donner le détail, et qui réussit pour la guérison des gonorrhées, un de nos confrères a proposé d'employer, pour cette maladie, la solution de sublimé corrosif. Cette méthode peut être utile, en ce qu'elle tend à détruire la portion de virus vénérien qui occasionne l'écoulement virulent, et qu'on cherche à combattre par les frictions locales qu'on a continué de prescrire à la fin du traitement. Peut-être pourroit-on rendre la guérison de la gonorrhée plus prompte et plus sûre, en alliant cette méthode avec le traitement ordinaire. Pour cet effet, on feroit fondre dans une pinte d'eau bien pure, filtrée et édulcorée, soit avec le sucre, soit avec le sirop de guimauve, six grains seulement de sublimé corrosif, et on donneroit tous les jours au malade deux cuillerées de cette solution, une le matin et l'autre le soir, étendues dans un gobelet d'une des tisannes émollientes et adoucissantes, que j'ai proposées ci-dessus, et qui doivent servir de boisson dans la journée. Je n'ai point fait cet essai, mais je suis persuadé qu'il réussiroit, et pourroit dispenser de faire des frictions locales à la fin du traitement.

CHAPITRE SECOND.

De la Vérole.

LA vérole, qui paroît avoir été inconnue aux anciens, et qui probablement nous a été apportée d'Amérique, lors de la découverte de ce pays par les Espagnols, est une maladie contagieuse, qui se communique d'un individu à un autre par un commerce intime, et par le contact d'une partie où la peau n'est recouverte que d'une mince épiderme. C'est ainsi qu'elle est la suite de l'acte vénérien avec une personne qui en est infectée : c'est ainsi qu'une nourrice la gagne d'un nourrisson gâté, et l'enfant de sa nourrice malade. Enfin, elle peut se communiquer également par la succion et les baisers lascifs sur la bouche, et même en couchant dans le même lit avec une personne vérolée, ainsi que le disent Astruc et quelques autres auteurs ; ce que j'ai peine à croire, à moins que l'un des deux n'eût une gale ou une dartre vénérienne humide. En général, cette maladie se dénote et commence à paroître aux parties par lesquelles le virus s'est introduit, ou au moins dans les glandes les plus voisines. Si elle est la suite d'un commerce impur, ce sont les parties sexuelles, qui sont attaquées de chancres et de poireaux, et les glandes des aînes qui s'engorgent et forment des bubons. Une nourrice, qui la gagne

de son nourrisson, a les papilles des seins malades, et les glandes des aisselles engorgées et tuméfiées. L'enfant, qui est infecté par la succion en tetant une nourrice infectée, ou celui qui la gagne par des baisers lascifs, ont l'un et l'autre des chancres et des ulcères dans la bouche, et les glandes maxillaires gonflées. Mais dans les endroits où la peau est plus épaisse et plus ferme, le virus ne peut pas pénétrer, à moins qu'il n'y ait quelque entamure ou écorchure. C'est de cette manière que des accoucheurs, qui avoient quelque égratignure à la main, ont quelquefois été infectés pour avoir accouché des femmes vérolées; alors c'est par les glandes axillaires que leur maladie se déclare.

La vérole est compliquée de tant de symptômes et d'accidens différens, suivant les différens malades, attaquant, tantôt une partie, tantôt une autre, qu'il est plus aisé de les décrire et de les rapporter que de donner une définition exacte de cette maladie.

SYMPTOMES. Cependant, ses symptômes les plus ordinaires sont des douleurs profondes dans les membres, qui semblent répondre aux os, et que l'on appelle *douleurs ostéocopes*, qui se renouvellent et augmentent la nuit par la chaleur du lit; le gonflement des glandes lymphatiques, les plus voisines de l'endroit par où le virus s'est introduit, des ulcères et des chancres sur les amygdales, la luette et le voile du palais. Ce sont là les signes les plus certains et les plus fréquens, auxquels on puisse

reconnoître la présence de la maladie. A ces symptômes se joignent souvent, par la suite, des chancres, des poireaux, un chapelet de boutons au front et sur les tempes, des poulains, des condylomes, des exostoses, des gales et des dartres vénériennes qui affectent la peau, et nombre d'autres incommodités qui ne sont pas aussi constantes, mais dont les unes affectent certains malades, tandis que les autres en éprouvent d'autres. Ainsi, on voit qu'il est quelquefois difficile de reconnoître la vérole, sur-tout l'ancienne et invétérée, qui prend différentes formes, sous lesquelles elle se cache, d'autant plus que plusieurs malades ne sont pas de bonne foi, et cherchent à cacher aux autres, et à se dissimuler à eux-mêmes l'origine et la source de leurs infirmités.

PRONOSTIC. Cette maladie n'est pas ordinairement mortelle, elle n'est pas même dangereuse, si elle n'est pas invétérée, et qu'on y remédie de bonne heure. Elle peut cependant avoir des suites fâcheuses et très-désagréables. On voit des gens dont les os du palais ont été cariés et détruits par le virus vérolique. Mais quelque bien guérie qu'elle ait été, le tempérament reste souvent affoibli, et beaucoup de personnes sont sujettes à différentes infirmités, qui ne sont que les suites des maladies vénériennes qu'elles ont essuyées dans leur jeunesse.

TRAITEMENT. Le traitement que l'expérience a démontré depuis long-temps, comme le plus certain et le plus efficace pour combattre et détruire la

vérole, est l'usage du mercure administré en frictions. Il n'est pas aisé d'expliquer comment agit le mercure sur le virus vénérien, on ne pourroit former là-dessus que des hypothèses. Mais comme en pénétrant dans les vaisseaux par ses molécules divisibles à l'infini, il accélère le mouvement du sang, et produit des effets analogues à ceux des apéritifs et des fondans de la lymphe, il est nécessaire, tant pour favoriser et faciliter son action, que pour empêcher les ravages qu'elle pourroit produire, de préparer plus ou moins le malade, suivant son tempérament, la gravité des accidens, et le plus ou moins d'urgence de la maladie.

Ainsi on commencera par faire une saignée, à moins que le malade ne soit d'une constitution foible, cachectique, dont les fibres ne soient que trop relâchées. Puis après l'avoir purgé on lui fera prendre pendant douze ou quinze jours des bains tempérés une ou deux fois par jour. Les bains finis on réitèrera la purgation, et dès le même jour le soir, ou le lendemain, on commencera la première friction de pommade mercurielle. Il est inutile d'observer que pendant ces préparations le malade doit suivre un régime exact, qu'il doit s'interdire le vin, les liqueurs, les ragoûts, et tout ce qui peut échauffer et agiter, qu'il n'usera à dîner que de viandes blanches rôties et bouillies, et que le soir il faut qu'il ne soupe que très-légèrement.

Quant aux frictions, on les donnoit autrefois au point de procurer toujours la salivation plus ou

moins forte, persuadés qu'étoient les officiers de santé que cette salivation étoit absolument nécessaire pour la guérison de la vérole. Le fameux et savant Astruc paroît avoir été lui-même de ce sentiment. D'un autre côté les médecins de Montpellier ont embrassé la méthode d'administrer le mercure par extinction, c'est-à-dire, d'éviter la salivation en faisant les frictions à moindre dose, et en détournant l'effet du mercure par en bas, lorsqu'il commençoit à vouloir porter à la bouche ; méthode d'autant plus préférable à l'autre, que par ce moyen le remède séjourne plus long-temps dans les vaisseaux, et par conséquent produit son effet plus sûrement et promptement. En effet, j'ai toujours observé que les personnes, chez lesquelles le mercure ne portoit point à la bouche, (car il y en a auxquelles il n'excite jamais de salivation, quelque dose qu'on leur donne pour tâcher de la leur procurer), j'ai, dis-je, remarqué que ces personnes guérissoient beaucoup plus vîte, quelque graves que fussent les accidens de leur maladie.

Ainsi il vaut mieux ne faire les deux ou trois premières frictions que d'un gros, ou tout au plus d'un gros et demi de pommade ; on les réitèrera tous les deux jours le soir, commençant par les pieds et les malléoles, ensuite les jambes jusqu'à la jarretière, puis depuis cet endroit jusqu'à la moitié des cuisses, et de là jusqu'au haut des cuisses, et aux fesses à la quatrième friction. Après quoi on passera de même à l'avant-bras, aux bras, aux épaules

et au dos pour les frictions suivantes, puis aux reins, pour recommencer ensuite par les pieds et les jambes. Si, après les trois ou quatre premières frictions, la bouche du malade n'est pas échauffée, on augmente la dose de la pommade, et on fait tous les deux jours les frictions d'un gros et demi ou de deux gros chacune, et enfin on peut faire les dernières de deux gros et demi. Mais il faut toujours avoir soin, avant que de faire une nouvelle friction, d'examiner la bouche du malade, et s'il y a un commencement de salivation, on éloigne, et même on suspend pendant quelques jours le remède, on en diminue la dose les frictions suivantes, et si malgré ces précautions il survient de la salivation, comme il arrive à quelques personnes très-sensibles à l'action du mercure, on purge les malades, on leur donne quelques lavemens pour détourner le mercure par en bas, on leur fait même quitter, s'il est nécessaire, leurs linges imbibés de la pommade qu'ils ont portés depuis le commencement du traitement, et on ne revient aux frictions qu'au bout de quelques jours, lorsque la salivation est appaisée. En usant de cette méthode on emploie ordinairement quatre onces de pommade à parties égales. Cette dose suffit souvent. Cependant quelquefois, lorsque les accidens étoient graves, j'ai fait pousser la dose jusqu'à cinq onces, en éloignant les dernières frictions, mais presque jamais jusqu'à six.

Les frictions finies on purge le malade, on lui

fait quitter les linges, qu'il a gardés pendant tout le traitement, puis il finit par prendre un ou deux bains de propreté. Pendant le traitement le malade fera bien de vivre de lait le matin et le soir, et de manger légèrement à dîner, et le traitement fini, si le malade est délicat, on lui fera faire usage pendant quelque temps de lait d'ânesse, ou au moins de lait de vache coupé d'eau d'orge tous les matins.

Malgré les précautions que je viens d'indiquer, il arrive quelquefois que le mercure se portant à la bouche, produit de petits ulcères dans son intérieur. Pour lors non-seulement on suspendra les frictions, et on détournera le mercure par les purgations et les lavemens, comme je l'ai dit, mais de plus on baignera et étuvera l'intérieur de la bouche avec du lait tiède, et on détergera ces aphtes avec des gargarismes d'eau d'orge et de miel rosat.

Je n'entre pas dans le détail des différens accidens locaux de la vérole. Les uns cèdent souvent au traitement général, et disparoissent par ce moyen, les autres demandent un traitement particulier. C'est ainsi que les poireaux subsistent, quoique la vérole soit guérie, et qu'on est obligé de les brûler ou de les emporter avec les ciseaux. C'est ainsi que les chancres demandent à être pansés avec un mêlange d'onguent de la mer et de quelques grains de précipité rouge, et que les bubons ou poulains exigent quelques frictions locales. Mais il seroit trop long de détailler le traitement

de ces différens symptômes, ce qui demanderoit un traité entier, où l'on ne pourroit que répéter ce que tant d'excellens livres modernes ont déjà dit sur tous ces articles.

Mais il y a un accident bien plus fâcheux, que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois. Quelques personnes après avoir été traitées avec les plus grandes attentions et par les plus habiles praticiens, n'ont point été radicalement guéries : le mal qui n'étoit que pallié, a reparu au bout de quelque temps, sans qu'elles se fussent exposées de nouveau, et j'ai connu des malades qui avoient passé jusqu'à trois fois, toujours infructueusement, par les remèdes. Il leur reste une ressource dans le rob anti-siphylitique du citoyen l'Affecteur, et c'est dans ce cas qu'il a les plus heureux succès. J'ai même observé que ce remède avoit un effet encore plus prompt et plus étonnant dans les véroles invétérées, qui avoient résisté au mercure, que dans celles nouvellement contractées où il opère bien, mais moins promptement. Ce remède mettroit-il en mouvement les molécules mercurielles, qui roulent pendant long-temps dans les vaisseaux des malades qui ont été traités par le mercure, ou bien y a-t-il une autre raison de cet effet? Quoi qu'il en soit, il est avantageux pour la société et l'humanité de posséder un remède qui n'a point les désagrémens et les inconvéniens du mercure, et qui n'en contient point, comme je le puis assurer, ayant été un des commissaires chargés dans le

temps par la société de médecine (1), d'en préparer nous-mêmes une quantite considérable, avec laquelle ont été guéris douze malades renvoyés des hôpitaux comme incurables, traités sous les yeux de la même société et par quelques-uns de ses membres, avec les plus grandes précautions. Au reste on ne sera pas surpris aujourd'hui qu'on puisse guérir les maladies vénériennes sans mercure, d'après l'essai sur les propriétés médecinales de l'oxigène du C. Alyon (2). Le docteur Mittié l'avoit déjà prévu et son assertion paroissoit un paradoxe; mais si les expériences du C. Alyon se confirment de plus en plus, on pourra bannir le mercure du traitement de la vérole, et de plusieurs maladies cutanées, dans lesquelles on a recours à ce minéral.

Mais quelque avantageux pour la guérison des maladies vénérieunes que soit le rob anti-siphylitique, il n'est guère possible d'en adopter l'usage pour le traitement des malheureux habitans des campagnes, tant à cause du prix de ce remède, que parce que la nécessité les empêche de sacrifier

---

(1) Ces commissaires étoient les citoyens Poultier de Lasalle, Montigny, Macquer, Lorry, Bucquet et moi. Malheureusement nous avons perdu les cinq premiers, et aujourd'hui je suis resté le seul de ces commissaires.

(2) Essai sur les propriétés médicinales de l'oxygène, et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses; par le citoyen Alyon, Paris, an V de la République française.

à leur santé un temps précieux et nécessaire pour un travail, qui seul les fait substituer eux et leur famille. Il en est de même du traitement par les frictions, qui exige également de la tranquillité et des précautions qu'il leur est impossible de prendre. Mais il y a une autre méthode peu coûteuse, et qui ne les empêche pas de vaquer à leurs occupations : c'est le traitement par l'usage de la solution du sublimé corrosif. Cette méthode que l'autorité de Van Swieten a mise en vogue, et qui a beaucoup d'avantages, demande cependant de la part de l'officier de santé une grande circonspection et beaucoup de prudence dans son administration, sans quoi elle peut avoir de grands inconvéniens. Le sublimé donné inconsidérément, occasionne des crachemens de sang, et même chez les personnes dont la poitrine est foible, détermine la phthisie, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois. On ne peut donc être trop attentif dans ce traitement.

Pour cet effet on fera fondre huit grains de sublimé corrosif dans une tasse d'eau tiède, qu'on mêlera et étendra ensuite dans une pinte d'eau bien claire, filtrée et édulcorée avec du sucre, ou avec une once de sirop de guimauve (1). On

(1) Van Swieten employoit douze grains de sublimé dissous dans une pinte d'eau-de-vie de grains. Cette dose est trop forte, du moins dans ce pays-ci. Quant à l'eau-de-vie, elle ne dissout pas mieux le sublimé que l'eau distillée ou même l'eau filtrée, et le remède est encore moins coûteux.

donnera matin et soir une cuillerée de cette solution dans une tasse de lait, ou dans une tasse d'eau d'orge, si l'estomac du malade ne s'accommode pas du lait, et dans la journée il boira abondamment une eau de riz, ou une décoction d'orge. On continuera d'abord cet usage tous les jours, jusqu'à ce que tous les accidens aient disparu, et ensuite on le continuera encore autant de temps qu'on en avoit déjà pris. Deux pintes de cette solution, ou seize grains de sublimé ainsi pris par cuillerées, suffisent souvent pour la guérison; mais si les accidens ont été graves, il est nécessaire d'avoir recours à une troisième pinte, ce qui fait vingt-quatre grains en tout de sublimé. Pendant cet usage on purge légèrement tous les dix ou douze jours, et on a soin d'examiner journellement l'état de la bouche du malade, pour voir si elle ne s'échauffe pas, auquel cas on suspendroit pendant quelques jours le remède, qui porte ordinairement plutôt aux urines qu'à la bouche.

Ce traitement n'empêche pas le malade de continuer ses travaux ordinaires, et ce remède n'est nullement coûteux, double avantage pour les gens de campagne. Mais il ne faut leur donner les doses de la solution qu'à mesure et tous les jours, et ne leur pas confier la bouteille, dans la crainte que dans le desir d'avancer la guérison, ils n'en prissent de trop fortes prises, ce qui auroit de terribles inconvéniens.

FIN.

TABLE

TABLE

Des formules de Recettes, indiquées dans cet Ouvrage, suivant les numéros auxquels elles se rapportent.

N. B. Comme les officiers de santé, dans les campagnes, ne sont point encore familiarisés avec les poids et les mesures nouvelles et républicaines, je me suis servi des anciens poids et des anciennes mesures, dans la crainte de quelque *quiproquo* très-dangereux dans la pratique : mais pour qu'ils puissent connoître les nouveaux poids et s'y accoutumer, je joins à côté les mesures correspondantes aux anciennes. C'est par la même raison que je n'ai pas employé, soit dans le corps de l'ouvrage, soit dans les formules, les nouveaux termes de la Chimie, avec lesquels nos officiers de santé et nos pharmaciens ne sont point encore familiarisés. Il faut remarquer que les doses indiquées dans ces recettes, sont celles qui conviennent à un adulte ni trop fort, ni trop foible, mais d'un tempérament ordinaire. On aura soin de diminuer les doses pour les personnes délicates, et pour les enfans, à proportion de leur âge.

RECETTES.

(N°. 1.) *Opiate fébriſuge.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de quinquina choisi, en poudre très-fine, ...	1 once.	3 décag. (1)
de miel de Narbonne, ...	6 gros.	24 grammes.
de sirop de capillaire, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez le tout ensemble pour en former une opiate qu'on divisera en six ou huit parties, pour prendre de trois en trois heures, ou de quatre en quatre, délayées chacune dans un petit verre de vin. Il faut ne la donner que dans les intervalles où il n'y a pas de fièvre.

---

(1) Dans la transformation des anciennes mesures en nouvelles, on observera que

le grain se remplace par le demi-décigramme.
le scrupule . . . . . par . . douze décigrammes.
le gros . . . . par . . quatre grammes.
l'once . . . . par . . trois décagrammes.
la livre de 16 onces par . . le demi-kilogramme.

Les fractions dont ces quantités diffèrent entre elles, sont peu considérables, puisque la différence du demi-décigramme au grain n'est que d'un dix-huitième en moins ; celle des quatre grammes au gros d'un vingt-unième en plus ; celle des trois décagrammes à l'once d'un cinquante-deuxième en moins ; celle du demi-kilogramme à la livre d'un quarante-cinquième en plus. Ainsi, ces différences en général ne sont d'aucune importance. Celle qui est relative aux substances que l'on dose par grains et dont les variations pourroient être plus dignes d'attention, sont en moins dans les nouvelles mesures, et par conséquent présentent des proportions encore plus éloignées des excès qui pourroient devenir nuisibles.

(Nº. 2.) *Médecine dans les fièvres intermittentes.*

Faites bouillir dans un verre d'eau, un gros (ou quatre grammes) de quinquina concassé ou grossièrement pulvérisé; puis faites-y infuser deux gros (ou huit grammes) de séné; ensuite faites-y fondre deux onces (ou six décagrammes) de manne et un ou deux gros (quatre ou huit grammes) de sel d'epsom (*sulfate de magnésie*), et passez la médecine.

D'après l'âge, la force et le tempérament du malade, on diminuera ou on augmentera ces doses.

(Nº. 3.) *Opiate fébrifuge apéritive.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de limaille de fer, de quinquina pulvérisé,	de chacun,	demi-once.	1 décag. ½.
de rhubarbe, de gomme ammoniaque	de chaque,	1 gros.	4 gram.
de sel d'absinthe, de sel d'epsom (*sulfate de magnésie*),	de chaque,	1 gros ½.	6 gram.
de diagrède, ...		2 scrup.	24 décigr.
de canelle, ...		demi-gros.	2 gram.

Pulvérisez le tout, puis mêlez cette poudre avec suffisante quantité de sirop des cinq racines apéritives pour en former une opiate dont la dose sera d'un demi-gros (2 grammes) ou de deux scrupules (24 décigrammes), trois fois par jour, buvant par-dessus un verre de décoction de racine de chausse-trappe ou chardon étoilé, ou bien de l'apozême suivant, nº. 4.

(Nº. 4.) *Apozême apéritif.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de racines de patience sauvage, de chardon-roland,	de chaque,	demi-once.	1 décag. ½.

Faites-les bouillir dans trois chopines (un kilograme et demi) d'eau et réduire d'un tiers. Pour lors jetez-y des feuilles

de chicorée sauvage, de pissenlit, d'aigremoine,	de chaque, demi-poig.

		Poids anciens.	Poids nouv.
des feuilles de chamædrys, de petite centaurée,	de ch.	3 pincées.	
Laissez infuser une demi-heure, puis passez et faites-y fondre de tartre martial soluble, ...		demi-gros.	2 gram.
Délayez-y de sirop des cinq racines apéritives, ...		1 once.	3 décagr.

(N°. 5.) *Médecine dans la fièvre quotidienne.*

Faites bouillir dans six onces (18 décagrammes) d'eau, un gros (4 grammes) de rhubarbe ; puis faites-y infuser deux gros (8 grammes) de séné ; ensuite faites-y fondre une once et demie (4 décagrammes ½) de manne, et un gros (4 grammes) de sel d'epsom (*sulfate de magnésie*), et après l'avoir passé, délayez dans la médecine huit grains (2 décigrammes) de racine de jalap en poudre.

Bol purgatif dans la fièvre quotidienne.

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de racine de jalap, ...	18 grains.	9 décigr.
de diagrède, ...	6 grains.	3 décigr.
de gomme gutte, ...	2 grains.	1 décigr.
de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), ...	15 grains.	7 décig. ½.

Pulvérisez et triturez ensemble toutes ces drogues, et avec suffisante quantité de sirop de nerprun, formez-en un bol, pour ceux qui ont trop de peine à avaler une médecine liquide.

N. B. Que toutes les fois qu'on donne des purgatifs résineux, il faut y joindre, comme correctif, la crême de tartre, pour éviter les tranchées.

(N°. 6.) *Apozême amer, purgatif et fébrifuge.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de racine de patience sauvage, lavée et ratissée, ...	1 once.	3 décagr.
de quinquina grossièrement pulvérisé, ...	4 gros.	1 décag. ½.

Faites-les bouillir dans trois chopines (un kilogramme et demi) d'eau, et réduire à une pinte (un

(N°. 12.) *Apozême apéritif.*

Prenez des feuilles d'oseille, de chicorée sauvage, de pissenlit et de cerfeuil une demi-poignée de chaque, jetez-les dans une pinte (1 kilogramme) d'eau bouillante, et laissez infuser une demi-heure, puis passez, en exprimant légèrement les herbes, et ajoutez un scrupule (12 décigrammes) de nitre (*nitrate de potasse*), un gros (4 grammes) de sel de duobus (*sulfate de potasse*), et une once (3 décagrammes) de sirop des cinq racines apéritives.

La dose est d'un verre de quatre en quatre heures.

N. B. Si on fait cette infusion dans une eau de veau, ce sera un bouillon apéritif et rafraîchissant, qu'on donnera en quatre prises pour deux jours; deux chaque jour, une le matin et une le soir.

(N°. 13.) *Bol de camphre.*

Prenez quatre grains (2 décigrammes) de camphre, six grains (3 décigrammes) de nitre (*nitrate de potasse*); incorporez dans du rob de sureau, ou du sirop de capillaires, pour une prise.

(N°. 14.) *Potion huileuse avec kermès.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez d'huile d'amandes douces, . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, ...	demi-once.	1 décag. ½.
de kermès minéral (*oxide d'antimoine sulfuré brun*), ...	3 grains.	1 décig. ½.
de sirop de guimauve, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées, en secouant la bouteille à chaque fois.

(N°. 15.) *Infusion de safran éthérée.*

Faites infuser dans trois onces (9 décagrammes) d'eau, quatre grains (2 décigrammes) de safran, et ajoutez-y six gouttes d'æther nitreux (*æther nitrique*), pour une prise.

(N°. 16.) *Julep camphré.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de l'eau distillée de chardon bénit, ...	4 onces.	12 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . . .	1 once.	3 décagr.
de racine de serpentaire en poudre,	1 scrup.	12 décigr.
de camphre dissout dans du jaune d'œuf, ...	4 grains.	2 décigr.
de confection d'hyacinthe, . . .	1 gros.	4 gram.
de sirop de limon, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez le tout pour un julep à prendre par cuillerées.

(N°. 17.) *Potion émético-cathartique.*

Faites infuser dans cinq à six onces (15 ou 18 décagrammes) d'eau, deux gros (8 grammes) de séné; puis faites-y fondre deux onces (6 décagrammes) de manne et deux gros (8 grammes) de sel d'epsom (*sulfate de magnésie*), et passez la médecine, dans laquelle on fera fondre un grain (demi-décigramme) de tartre émétique (*tartrite de potasse et d'antimoine*).

(N°. 18.) *Potion cordiale.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de scabieuse, . . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . . .	1 once.	3 décagr.
d'eau de canelle, d'eau de mélisse composée, } de ch.,	1 gros.	4 gram.
de thériaque, ...	demi-gros.	2 gram.
de sirop d'œillet, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez ensemble pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 19.) *Potion cordiale anti-septique.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de plantain, d'eau de chardon bénit, } de chaq.,	2 onces.	6 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . . .	1 once.	3 décagr.
d'eau de rabel, ...	1 scrup.	12 décigr.
de camphre dissout dans du jaune d'œuf, ...	4 grains.	2 décigr.
de confection d'hyacinthe, . . .	demi-gros.	2 gram.
de sirop de quinquina, ...	1 once	3 décagr.

Mettez pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 20.) *Apozême dans la fièvre miliaire bénigne.*

Faites bouillir une once (trois décagrammes) de quinquina concassé dans suffisante quantité d'eau, et réduire à une pinte (un kilogramme) d'eau; puis faites-y infuser des feuilles de chicorée, de pissenlit, et de bourrache, de chacune une demi-poignée: passez et ajoutez une once (trois décagrammes) de sirop de limon.

On en donne une tasse toutes les trois heures.

(N°. 21.) *Potion anti-spasmodique cordiale.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez d'eau de scabieuse, . . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . .	1 once.	3 décagr.
d'eau de canelle, ...	1 gros.	4 gram.
de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, ...	1 scrup.	12 décigr.
de sirop de stœchas, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour une potion à prendre par cuillerées toutes les quatre heures.

(N°. 22.) *Mixture.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez des yeux d'écrevisses préparés, ...	1 scrup.	12 décigr.
suc de citron, ...	1 once.	3 décagr.
Mêlez, et lorsque l'effervescence sera calmée, ajoutez,		
d'eau de scabieuse, ...	3 onces.	9 décagr.
de sel d'absinthe, ...	1 scrup.	12 décigr.
de sirop de guimauve, ...	1 once.	3 décagr.

Pour prendre par cuillerées.

(N°. 23.) *Médecine rafraîchissante.*

Dans cinq onces (15 décagrammes) de petit lait, faites bouillir une once (3 décagrammes) de tamarins, et une demi-once (un décagramme et demi) de pulpe de casse, et faites-y fondre trois gros (12 grammes) de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), puis passez pour une prise purgative.

(N°. 23 *bis*, A.) *Potion.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez d'huile d'amandes douces, .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . . .	1 once.	3 décagr.
d'eau de mélisse spiritueuse, .	1 gros.	4 gram.
de kermès minéral, ...	3 grains.	1 décig. $\frac{1}{2}$.
de sirop de guimauve, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 23 *bis*, B.) *Potion camphrée du Docteur Doublet.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez du camphre et du nitre, de chacun, ...	$\frac{1}{2}$ gros ou 1 gros.	2 gr. ou 4 gr.
de gomme arabique, . .	1 ou 2 gros.	4 gr. ou 8 gr.
Triturez ensemble, puis ajoutez peu à peu,		
d'eau de fleurs d'oranges,	2 onces.	6 décagr.
d'eau de fleurs de tilleul, .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de mélisse spiritueuse,	demi-once.	1 décagr. $\frac{1}{2}$.
de sirop d'œillet, ...	1 once.	3 décagr.

Pour une potion à donner par cuillerées.

(N°. 24.) *Collyre rafraîchissant répercussif.*

Dans demi-once (un décagramme et demi) d'eau de plantain et autant d'eau rose, battez un blanc d'œuf, puis ajoutez-y quatre gouttes d'extrait de saturne. (*acétite de plomb*).

(N°. 25.) *Collyre résolutif.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez d'eau de bleuet, ...	2 onces.	6 décagr.
d'eau rose, ...	1 once.	3 décagr.
de sel ammoniac (*muriate d'ammoniac*), ...	4 grains.	2 décigr.
de safran, ...	2 grains.	1 décigr.
d'eau végéto-minérale de Goulard,	1 scrup.	12 décigr.

Mêlez le tout pour un collyre.

N°. 26. *Mixture ſaline.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de ſel volatil de corne de cerf,	1 ſcrup.	12 décigr.
de ſuc de citron, ...	2 onces.	6 décagr.
Mêlez, et après l'effervefcence finie, ajoutez,		
d'eau de ſcabieuſe ou de chardon bénit, ...	4 onces.	12 décagr.
de ſirop de limon, ...	1 once.	3 décagr.

(N°. 27.) *Potion camphrée.*

Faites diſſoudre dans du jaune d'œuf ſix grains (3 décigrammes) de camphre; délayez enſuite le tout dans quatre onces (12 décagrammes) d'eau de ſcabieuſe, puis ajoutez-y une once (3 décagrammes) d'eau de fleurs d'oranges, et autant de ſirop violat, pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 28.) *Gargariſme camphré.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de décoction d'orge entier,	10 onces.	30 décagr.
de ſuc de citron, ...	1 once.	3 décagr.
de camphre diſſout dans l'eſprit-de-vin, ...	12 grains.	6 décigr.
Mêlez le tout pour un gargariſme.		

(N°. 29.) *Décoction anti-ſeptique.*

Faites bouillir une once (3 décagrammes) de quinquina concaſſé dans une pinte (un kilogramme) d'eau, et réduire à moitié, puis paſſez et ajoutez une once (3 décagrammes) de ſirop de verjus, ou de celui de vinaigre: pour prendre quatre priſes égales.

Pour une mixture à prendre par cuillerée.

(N°. 30.) *Potion cordiale saline.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de chardon bénit,	.	4 onces.	12 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges,	. . .	1 once.	3 décagr.
d'eau de canelle,	. . . . . .	1 gros.	4 gram.
de sel ammoniac (*muriate d'ammoniac*),	. . . .	1 scrup.	12 décigr.
de confection alkermès,	. . . .	demi-gros.	2 gram.
de sirop violat,	. . . . . .	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 31.). *Potion anti-spasmodique.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau distillée de fleurs de tilleul,	. . . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges,	. . . .	1 once.	3 décagr.
d'eau de mélisse composée,	. . .	1 gros.	4 gram.
de teinture de castor,	. . . . . .	1 scrup.	12 décigr.
de teinture anodyne,	. . . . .	15 goutt.	
de sirop de stœchas,	. . . . .	1 once.	3 décagr.

(N°. 32.) *Potion cordiale acidule.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de tussilage,	. . . .	4 onces.	12 décagr.
d'eau de canelle simple,	. . . .	1 once.	3 décagr.
d'esprit de soufre,	. . . .	10 goutt.	
de sirop de limon,	. . . . . .	1 once.	3 décagr.

(N°. 33.) *Opiate pour l'asthme.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de conserve de tussillage,	.	6 gros.	24 gram.
de diagrède,	. . . .	2 scrup.	24 décigr.
de pillules balzamiques de Morton,		2 gros.	8 gram.
de fleurs de soufre,	. . . .	1 gros ½.	6 gram.
de mercure doux (*muriate de mercure doux*), d'yeux d'écrevisses pulvérisés,	de chaque,	1 gros.	4 gram.

	Poids anciens.	Poids nouv.
de kermès minéral (*oxide d'antimoine sulfuré brun*), ...	5 grains.	2 décig. ½.

Mêlez exactement avec suffisante quantité de baume de soufre térébenthiné, pour en former une opiate dont la dose sera d'un demi-gros (2 grammes) deux ou trois fois par jour.

(N°. 34.) *Pillules anti-asthmatiques.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'extrait d'aunée, ...	1 gros.	4 gram.
de savon de starkey, ...	2 grains.	1 décigr.
de gomme ammoniaque, ...	1 gros.	4 gram.
de baume de Lucatel, ...	2 grains.	1 décigr.

Et suffisante quantité de baume de Tolu, pour en former des pilules de six grains. (3 décigrammes). La dose est de deux pilules trois fois par jour.

(N°. 35.) *Potion calmante.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de scabieuse, . . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, ...	1 once.	3 décagr.
d'eau de canelle, ...	demi-gros.	2 gram.
de teinture anodyne, ...	15 goutt.	
de sirop d'œillet, ...	1 once.	3 décagr.

Pour une potion à donner par cuillerées.

(N°. 36.) *Potion huileuse calmante.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de laitue, ...	2 onces.	6 décagr.
d'huile d'amandes douces, . . .	3 onces.	9 décagr.
de sirop de guimauve, de sirop de pavot, } de chaque,	demi-once.	1 décag. ½.

Mêlez pour une potion à donner par cuillerées, en secouant la bouteille à chaque fois.

(N°. 37.) *Potion.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez d'eau de chardon-bénit, . . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, , .	1 once.	3 décagr.
de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, ...	demi-gros.	2 gram.
d'huile essentielle d'anis, . . .	3 goutt.	
de thériaque, ...	demi-gros.	2 gram.
de sirop d'œillet, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez et donnez par cuillerées.

(N°. 37 *bis.*) *Julep.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez d'eau de pourpier, ...	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, ...	2 gros.	8 gram.
de nitre purifié (*nitrate de potasse*),	14 grains.	7 décigr.
de sirop de limon, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour prendre par cuillerées.

(N°. 38.) *Apozême apéritif rafraîchissant.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez des racines de patience sauvage, de fraisier, de chiendent, } de chacune,	3 gros.	12 gram.

Faites les bouillir dans suffisante quantité d'eau jusqu'à réduction d'une pinte (un kilogramme), puis faites-y infuser des feuilles de laitue, d'oseille et de chicorée blanche, de chacune demi-poignée. Passez et faites-y fondre un demi-gros (2 grammes) de nitre (*nitrate de potasse*), et délayez-y une once (3 décagrammes) de sirop violat.

(N°. 39.) *Pilules.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de racine de jalap, ...	1 gros.	4 gram.
de diagrède, ...	1 scrup.	12 décigr.
d'aloës, ...	6 grains.	3 décigr.

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), ...	2 scrup.	24 décigr.

Pulvérisez le tout ensemble, et avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher, formez-en une masse, que vous diviserez en pilules de 5 grains (2 décigrammes et demi) chacune. La dose est de trois ou quatre pilules.

(N°. 40.) *Apozême apéritif dans la jaunisse.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez des racines de chicorée sauvage, de patience sauvage, de grande chélidoine ou éclaire,	de chacune,	demi-once.	1 décag. ½.
Faites les cuire dans suffisante quantité d'eau, et réduire à une pinte (un kilogramme); alors jetez-y des feuilles d'aigremoine, de scolopendre, et de cerfeuil,	de chacune,	demi-poig.	
Après un quart d'heure d'infusion, passez et faites-y fondre du tartre martial soluble, ...		1 gros.	4 gram.
et délayez-y de sirop des cinq racines apéritives, ...		1 once.	3 décagr.

(N°. 41.) *Opiate apéritive.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de savon blanc, ...	3 gros.	12 gram.
de gomme ammoniaque, . . .	1 gros ½.	6 gram.
de rhubarbe en poudre, . . .	1 gros.	4 gram.
de fiel de bœuf épaissi en forme d'extrait, ...	1 gros.	4 gram.
de terre foliée de tartre (*acétite de potasse*), ...	1 gros.	4 gram.

de sirop d'absinthe, suffisante quantité, pour en former une opiate, dont chaque prise sera d'un demi-gros (2 grammes).

(N°. 42.) *Potion huileuse.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'huile d'amandes douces,	.	4 onces.	12 décagr.
d'eau de pariétaire,	. . . . .	2 onces.	6 décagr.
de sirop violat,	. . . .	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour une potion à donner par cuillerées.

(N°. 43.) *Julep calmant.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de pariétaire,	. . .	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges,	. . .	1 once.	3 décagr.
de nitre purifié (*nitrate de potasse*),		10 grains.	5 décigr.
de sirop diacode,	. . . . . .	1 once.	3 décagr.
ou de teinture anodyne,	. . .	18 goutt.	

Mêlez pour un julep.

(N°. 44.) *Bol purgatif dans la cachexie.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de racine de jalap,	. . .	18 grains.	9 décigr.
de scammonnée,	. . . . . .	8 grains.	4 décigr.
du mercure doux (*muriate de mercure doux*),	. . . .	6 grains.	3 décigr.
de crême de tartre,	. . . .	12 grains.	6 décigr.

Le tout étant pulvérisé, formez-en un bol avec suffisante quantité de sirop de noirprun : pour une prise.

(N°. 45.) *Bouillon dans la cachexie.*

Prenez un quarteron (12 décagrammes) de veau, des racines d'arrête-bœuf, *anonis*, de chardon rolland, *eryngium*, de garence, *rubia*, de chacune une demi-once (un décagramme et demi) : faites-les bouillir dans une pinte (un kilogramme) d'eau, et réduire à moitié. Alors jetez-y des feuilles de scolopendre, cerfeuil, chicorée et cresson de fontaine, quatre ou cinq pincées de chaque. Laissez infuser un quart-d'heure hors du feu ; puis passez en exprimant les herbes, et partagez en deux bouillons, dans chacun desquels on fera fondre un gros (4 grammes) de sel d'epsom (*sulfate de magnésie*), et un scrupule (12 décigrammes) de sel d'absinthe.

(N°. 46.) *Opiate amère tonique.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de conserve d'aunée, ou *enula campana*, ...	3 gros.	12 gram.
de quinquina en poudre, ...	2 gros.	8 gram.
de limaille de fer, ...	3 gros.	12 gram.
d'extrait d'absinthe, ...	2 gros.	8 gram.
de rhubarbe pulvérisée, de racine de jalap en poudre, } de chaq.,	1 gros $\frac{1}{2}$.	6 gram.

Et suffiſante quantité de sirop de fleurs de pêcher, pour former une opiate dont la dose sera d'un demi-gros (2 gramm.), trois fois par jour.

N. B. Cette Recette est extraite du *Manuel des Dames de Charité.*

(N°. 47.) *Bol hydragogue.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de racines de jalap, ...	18 grains.	9 décigr.
de scammonée, ...	8 grains.	4 décigr.
de gomme gutte, ...	3 grains.	1 décigr. $\frac{1}{2}$.
de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), ...	10 grains.	5 décigr.

Pulvériſez le tout enſemble, et avec ſuffiſante quantité de sirop de nerprun, formez-en un bol pour une priſe.

(N°. 48.) *Eau-de-vie allemande.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de scammonée, ...	1 gros $\frac{1}{2}$.	6 gram.
de résine de jalap, ...	1 gros.	4 gram.
de sucre en poudre, ...	4 onces.	12 décagr.

Mettez le tout dans huit onces (24 décagrammes) d'eau-de-vie; puis mettez-y le feu jusqu'à ce que le sucre soit fondu; pour lors éteignez-le, et quand la liqueur sera refroidie, délayez-y deux onces (6 décagrammes) de sirop violat, et conſervez la liqueur dans une bouteille bien bouchée.

La dose est de deux, trois ou quatre cuillerées par jour dans l'hydropisie.

(N°. 49.) *Opiate hydragogue dans l'hydropisie ascite.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de gomme gutte, ...	demi-gros.	2 gram.
de racine de jalap, ...	3 gros.	12 gram.
de diagrède, ...	2 gros.	8 gram.
de poudre de cloportes, ...	1 gros ½.	6 gram.
de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), ...	1 gros.	4 gram.

Le tout étant pulvérisé, formez-en, avec quantité suffisante de sirop de nerprun, une opiate, dont la dose est d'un demi-gros (2 grammes).

(N°. 50.) *Potion astringente et diurétique.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de plantain, d'eau de pariétaire, } de chaque,	2 onces.	6 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . . .	demi-once.	1 décag. ½.
de nitre purifié (*nitrate de potasse*),	6 grains.	3 décigr.
d'eau de Rabel, ...	10 goutt.	
de sirop de limon, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 51.) *Bouillons de grenouilles.*

Prenez deux onces (6 décagrammes) de veau, les pattes et le train de derrière de douze grenouilles; faites-les cuire dans une pinte (1 kilogramme) d'eau et réduire à moitié; alors retirez l'eau du feu, et jetez-y des fleurs de tussilage, de pied-de-chat et de mauve, de chacune quatre pincées; laissez infuser une petite demi-heure, puis passez et partagez en deux bouillons.

(N°. 52.) *Bouillons de limaçons ou escargots.*

Prenez douze escargots, jetez-les dans l'eau bouillante pour les faire sortir de leur coquille, puis les en retirez et les lavez dans l'eau claire.

Alors prenez un quarteron (12 décagrammes) de veau, faites-le cuire avec les escargots dans une pinte (1 kilogramme) d'eau et réduire à moité; puis faites-y infuser des fleurs pectorales, comme dans le bouillon ci-dessus, passez ensuite et partagez en deux bouillons.

(N°. 53.) *Poudre absorbante.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez des yeux d'écrevisses préparés, de corne de cerf calcinée,	de ch.,	8 grains.	4 décigr.
de cachou en poudre, ...		6 grains.	3 décigr.

Mêlez le tout pour une prise.

(N°. 54.) *Bouillon apéritif et pectoral.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez une demi-livre (un quart de kilogramme) de veau, de racines de chardon roland, de bugrane ou arrête-bœuf,	de ch.,	demi-once.	1 décag. $\frac{1}{2}$.
deux dattes et quatre jujubes.			

Faites cuire le tout dans trois chopines (1 kilogramme $\frac{1}{2}$) d'eau et réduire à moitié.

En retirant l'eau du feu, jetez-y une demi-poignée de feuilles de bourrache et buglosse, et trois pincées de chacune des fleurs de mauve, guimauve et tussilage : après un quart-d'heure d'infusion, passez et partagez en deux bouillons.

(N°. 55.) *Bouillon apéritif dans les obstructions du foie.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez une demi-livre (un quart de kilogramme) de collet de mouton, des racines de patience sauvage, de grande chélidoine, et d'aunée,	de chaque,	3 gros.	12 gram.
Faites cuire dans trois chopines (un kilogramme $\frac{1}{2}$) d'eau et réduire à moitié; pour lors jetez-y des feuilles d'aigremoine, de chicorée et de scolopendre, une demi-poignée de chacune, ou trois onces (9 décagrammes) des sucs de ces mêmes plantes : après un quart-d'heure d'infusion, passez et ajoutez à la colature,			
de sel d'epsom (*sulfate de magnésie*),		1 gros.	4 gram.
de tartre martial soluble, . . .		demi-gros.	2 gram.

Partagez le tout en deux ou trois bouillons.

(N°. 56.) *Purgation de crême de tartre.*

Faites fondre, dans une pinte (1 kilogramme) d'eau ou de petit-lait, six gros (24 grammes) de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), pour prendre par verres.

(N°. 57.) *Opiate apéritive dans l'obstruction du foie.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de savon blanc, ...		3 gros.	12 gram.
de limaille de fer,	de chaq.,	2 gros.	8 gram.
d'extrait de fumeterre,			
de gomme ammoniaque,			
de poudre de cloportes,	de chaq.,	1 gros.	4 gram.
de rhubarbe en poudre,			
de racine de jalap pulvérisée, . . .		2 gros.	8 gram.

Avec suffisante quantité de sirop des cinq racines apéritives, faites une opiate, dont la dose sera d'un demi-gros (2 gramm.), matin et soir.

(N°. 58.) *Opiate fondante dans les obstructions.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de mercure doux, ...		demi-gros.	2 gram.
de limaille d'acier, ...		1 gros.	4 gram.
de gomme ammoniaque,	de chaq.,	2 scrup.	24 décigr.
de diagrède,			
d'extrait de chicorée, ...		3 gros.	12 gram.
de sel d'absinthe, ...		demi-gros.	2 gram.

de sirop des cinq racines apéritives, suffisante quantité.

Faites une opiate, dont chaque prise sera d'un demi-gros (2 grammes).

(N°. 59.) *Apozême dans les écrouelles.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez des racines de petit-houx,	de chacune,	demi-once.	1 décag. ½.
de polypode,			
de scrophulaire,			

Faites bouillir dans trois chopines (3 demi-kilogrammes) d'eau et réduire à une pinte (1 kilogramme); passez cette eau et mêlez-y six onces (18 décagrammes) de jus de cresson,

cochléaria et cerfeuil, que vous aurez pilées et passées; et édulcorez cet apozême avec une once (3 décagrammes) de sirop de fumeterre.

(N°. 60.) *Pilules dans les écrouelles.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de mercure revivifié du cinabre, ...		3 onces ½.	10 décag. ½.
de térébenthine fine, ...		2 onces.	6 décagr.
Triturez dans un mortier jusqu'à ce que le mercure soit éteint, et pour lors ajoutez-y,			
de sirop d'absinthe, ...		demi-once.	1 décag. ½.
de lénitif fin, ...		1 once.	3 décagr.
Broyez et mêlez exactement, puis ajoutez encore,			
de diagrède pulvérisé, ...		3 gros.	12 gram.
de racine de jalap en poudre, . . .		2 gros.	8 gram.
de rhubarbe, d'anis verts, d'iris de Florence,	de chaque,	10 grains.	5 décigr.
de pulpe de coloquinte, ...		demi-once.	1 décag. ½.

Formez du tout une masse, qu'on divisera en pilules de quatre grains (2 décigrammes).

La dose est depuis une pilule jusqu'à sept et huit.

Autres pour la même maladie.

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de savon blanc, ...		2 gros.	8 gram.
de mercure doux (*muriate de mercure sublimé doux*), de cinabre (*mercure sulfuré rouge*),	de ch.,	30 grains.	15 décigr.
d'aloès succotrin, ...		1 scrup.	12 décigr.
de gomme ammoniaque, ...		1 gros.	4 gram.
de poudre de cloportes, ...		4 scrup.	48 décigr.
de diagrède, de trochisques alhandal,	de chaq.,	2 scrup.	24 décigr.
de rhubarbe en poudre, ...		1 scrup.	12 décigr.
de canelle pulvérisée, ...		30 grains.	15 décigr.

Avec suffisante quantité de térébenthine, faites une masse qu'on divisera en pilules de quatre grains (2 décigrammes).

La dose sera depuis cinq jusqu'à huit et dix pilules.

(N°. 61.) *Apozême dans le rachitis.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez des racines d'osmonde, de bardane, d'asperges,	de chacune,	3 gros.	12 gram.

Faites bouillir dans trois chopines (1 kilogramme ½) d'eau et réduire à une pinte (1 kilogramme). En retirant l'eau du feu, jetez-y des feuilles

de scolopendre, de cochléaria, de chamœdrys,	de chacune,	demi-poig.

Après un quart-d'heure d'infusion, passez cet apozême et délayez-y une once (3 décagrammes) de sirop anti-scorbutique.

(N°. 62.) *Opiate dans le rachitis.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de safran de mars apéritif, . .	demi-once.	1 décag. ½.
d'æthiops minéral (*mercure sulfuré noir*), ...	1 gros.	4 gram.
de panacée mercurielle (*muriate de mercure doux*), ...	2 scrup.	24 décigr.
de poudre de cloportes, ...	1 gros ½.	6 gram.
de gomme ammoniaque, ...	20 grains.	10 décigr.
de canelle en poudre, ...	1 scrup.	12 décigr.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop anti-scorbutique pour en former une opiate, dont la dose est de trente grains (15 décigrammes) tous les jours.

(N°. 63.) *Potion acide, astringente et cordiale dans les hémorrhagies.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de plantain, ...	3 onces.	9 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, ...	1 once.	3 décagr.
d'eau de canelle, ...	1 gros ½.	6 gram.
de confection d'hyacinthe, . . .	demi-gros.	2 gram.
d'eau de Rabel, ...	24 goutt.	
de sirop de limon, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 64.) *Julep dans le diabète.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez des sucs de chicorée, bourrache et ortie, ...	6 onces.	18 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, ...	1 once.	3 décagr.
de gouttes anodynes, ...	30 goutt.	
de sirop de grande consoude, . . .	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour un julep, qui se donnera par cuillerées.

(N°. 65.) *Opiate astringente.*

		Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de quinquina pulvérisé, de limaille de fer,	de chaque,	demi-once.	1 décag. $\frac{1}{2}$.
de cachou, ...		1 gros.	4 gram.
d'yeux d'écrevisses, ...		2 gros.	8 gram.
d'alun (*sulfate d'alumine*), . . .		demi-gros.	2 gram.

Le tout étant pulvérisé, mêlez-le avec suffisante quantité de sirop d'épine-vinette ou de verjus, pour en former une opiate, dont la prise sera d'un scrupule (12 décigrammes), deux fois par jour.

(N°. 66.) *Lavage purgatif rafraîchissant.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de pulpe de tamarins, ...	1 once.	3 décagr.
de crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), , ...	6 gros.	24 gram.

Faites bouillir dans une chopine (demi-kilogramme) d'eau ou de petit-lait, puis passez.

Cette boisson se prend par verres.

(N°. 67.) *Pilules laxatives dans la constipation.*

	Poids anciens.	*Poids nouv.*
Prenez de savon, ...	2 scrup.	24 décigr.
d'extrait de pissenlit, ...	1 gros.	4 gram.
d'aloès succotrin, ...	12 grains,	6 décigr.

Formez-en des pilules de quatre grains (2 décigrammes) chacune, dont on donnera deux avant le repas.

(N°. 68.) *Poudre emménagogue.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de rhubarbe en poudre, de limaille d'acier,	de chaque,	5 grains.	2 décig. $\frac{1}{2}$.
de canelle, ...		4 grains.	2 décigr.
d'aloès succotrin, ...		1 grain.	demi-décig.

Faites du tout une poudre pour une prise.

On la peut continuer jusqu'à huit jours de suite, et même en donner deux prises par jour.

(N°. 69.) *Tablettes martiales apéritives.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez de séné, ...	2 gros.	8 gram.
Faites-les infuser dans ſuffiſante quantité d'eau : faites dissoudre dans cette infuſion, du sucre fin, . . .	4 onces.	12 décagr.
Ensuite faites cuire le tout en consistance de tablettes, et alors ajoutez-y de canelle en poudre, ...	demi-once.	1 décag. $\frac{1}{2}$.
de safran de mars apéritif (*oxide de fer brun*), ...	1 once $\frac{1}{2}$.	4 décag. $\frac{1}{2}$.

Remuez toujours avec une spatule, jusqu'à ce que le tout soit cuit en consistance requise ; alors coulez le mêlange sur du papier frotté d'huile d'amandes douces, et formez-en des tablettes du poids d'un gros (4 grammes) chacune.

Cette bonne Recette se trouve dans plusieurs ouvrages.

(N°. 70.) *Potion cordiale forte.*

		Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de chardon bénit, d'eau de scabieuse,	de chacune,	2 onces.	6 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, . . .		1 once.	3 décagr.
d'eau de mélisse spiritueuse, . . .		1 gros $\frac{1}{2}$.	6 gram.
de confection alkermès, ...		2 gros.	8 gram.
de lilium de Paracelse, ...		15 goutt.	
d'esprit volatil de corne de cerf, . .		10 goutt.	
de sirop d'œillet, ...		1 once.	3 décagr.

Mêlez pour une potion à prendre par cuillerées.

(N°. 71.) *Bouillons anti-scorbutiques.*

Prenez un quarteron (12 décagrammes) de veau que vous ferez cuire dans une pinte (1 kilogramme) d'eau et réduire à chopine (demi-kilogramme) : sur la fin, jetez-y de racine de raifort, coupée par morceaux, une once, et après un ou deux bouillons, retirez l'eau du feu et jettez-y des feuilles de cresson de fontaine, cochléaria et becabunga, que vous aurez concassées, une demi-poignée de chacune. Laissez infuser un quart-d'heure, en exprimant les herbes, et partagez en deux bouillons.

(N°. 72.) *Potion cordiale active dans l'apoplexie séreuse.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau de chardon bénit, . . .	4 onces.	12 décagr.
d'eau de mélisse spiritueuse, . . .	2 gros.	8 gram.
d'esprit volatil de sel ammoniac (*carbonate ammoniaque*), ...	10 goutt.	
de lilium de Paracelse, ...	1 scrup.	12 décigr.
de confection alkermès, ...	demi-gros.	2 gram.
de sirop d'œillet, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez pour une potion à donner par cuillerées.

(N°. 73.) *Potion anti-spasmodique.*

	Poids anciens.	Poids nouv.
Prenez d'eau distillée de fleurs de tilleul, d'eau de cerises noires, } de chaque,	2 onces.	6 décagr.
d'eau de fleurs d'oranges, ...	1 once.	3 décagr.
de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, ...	demi-gros.	2 gram.
de teinture de castor, ...	1 scrup.	12 décigr.
de camphre dissout dans du jaune d'œuf, ...	4 grains.	2 décigr.
de sirop de stœchas, ...	1 once.	3 décagr.

Mêlez ensemble pour une potion à prendre par cuillerées.

FIN DE LA TABLE DES RECETTES.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE.

INV. 8231